Digitized by Google

BCU - Lausanne

1094801136

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CONFIDENCE PHILOSOPHIQUE.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONFIDENCE PHILOSOPHIQUE.

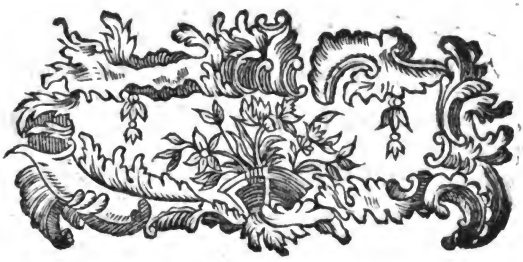
Eripuit Fulmenque Jovi Phœboque ſagittas,
Ac mortale manumittens genus, omnia juſſit
Audere, ac lethi pulſo terrore beavit.

LONDRES.

1771.

Digitized by Google

Digitized by Google



A

MON AMI M.....

JE vous disois, un jour, & vous en convîntes, que la Philosophie moderne, mise en action, offriroit un Tableau . . . . . .
. . . . . Les huit premières Lettres

Digitized by Google

de cet Ouvrage vous en préſentent quelques traits. La neuviéme en renferme une autre, d'un Militaire, *qui y fait une peinture de lui-même, dont il n'eſt pas le ſeul Original ; & qui y raiſonne ſur l'*Inſtinct-Moral, *ſur l'*Honneur, *& ſur les* Loix Humaines. *La dixiéme vous rappellera le mot d'Horace,* Ridiculum acri &c. *Les unes & les autres ont éte trouvées parmi les papiers de feu Mr..... à qui elles avoient été adreſſées par un de ſes Diſciples. Celui qui les a écrites n'a parlé que d'après les Philoſophes modernes les plus célébres ; ſouvent même, ſans en rien dire, il a copié, mot pour mot, des Paragraphes entiers de leurs Ou-*

Digitized by Google

vrages. C'eſt ce que reconnoîtront, aiſément, ceux qui ont lû, avec quelque attention, Le Chriſtianiſme dévoilé, Dieu & les Hommes, *le* Dictionnaire Philoſophique, *la* Confeſſion du Vicaire Savoyard, *les* Lettres écrites de la Montagne, *l'*Examen important de Mylord Bolingbrock, *le Livre* de L'Eſprit, *les* Oeuvres Philoſophiques de La Mêtrie, *les* Diſcours de Woolſton, l'Eſſai ſur les Préjugés, la Contagion Sacrée, le Syſtême de la Nature, *& quelques autres Ecrits de ce genre, dont notre Siécle ſe glorifie.*

Au reſte, mon Ami, cette Lettre

étant une eſpèce de Dédicace, *j'avois penſé à me conformer à l'uſage, en y inſérant votre éloge ; mais, au moment où j'allois l'entreprendre, voyant que j'aurois trop à faire, je me ſuis réduit au ſilence. Ma pareſſe ſe trouve bien de ce parti ; & votre modeſtie m'en tiendra compte.*

Je ſuis *&c.*

CONFI-

Digitized by Google

CONFIDENCE PHILOSOPHIQUE.

PREMIERE LETTRE.

IL eſt, Monſieur, des ſervices que la reconnoiſſance ne peut jamais égaler; celui que vous m'avez rendu eſt de ce genre. Vous avez diſſipé les triſtes préjugés de mon enfance; vous m'avez délivré des pénibles entraves de la ſuperſtition; &, par la manière de penſer que je tiens de vous, je puis dire, que je vous dois ma liberté & ma vie.

Je n'entrerai pas ici dans des détails ſur mon éducation dans la maiſon paternelle; m'arrêtant

Digitized by Google

à mon objet principal, je vous dirai, qu'à peine avois-je atteint ma huitième année, lorsque mon père mit entre mes mains ce que les Chrétiens appellent un *Catéchisme*. Ce bon-homme ne se doutoit pas, qu'il se hâtoit d'enchaîner ma raison, ou, plutôt, de l'écraser dans son germe. Chaque jour j'étois forcé d'apprendre une portion marquée de ces absurdités, rangées par *Demandes* & par *Réponses*. Avec quel dégoût je remplissois cette tâche ridicule ! Je ne puis me défendre d'un mouvement d'humeur contre mes parens, lorsque je pense à l'amertume que cette étude forcée répandit sur mes premières années. Quoique je ne fusse pas alors en état de sentir toute la sottise de ces leçons, dont on harceloit mon entendement, & l'on fatiguoit ma mémoire, je témoignois cependant quelquefois, comme par instinct, ma surprise, par des questions, auxquelles mon très-cher père ne manquoit pas de répondre : » Mon fils, vous » n'êtes pas dans un âge où l'on puisse bien » comprendre tout ce que la Religion nous » enseigne ; dans quelque tems, je vous expli- » querai ce qui est, actuellement, au-dessus » de votre portée ; ne pensez, pour le présent, » qu'à me réciter, mot pour mot, ce que je

» vous donne à apprendre ; vous reconnoîtrez, » un jour, qu'on ne vous enſeigne rien qui ne » ſoit très-ſenſé & très-raiſonnable. «

Vous comprenez, Monſieur, qu'une telle Réponſe, ſouvent répétée, étouffoit les mouvemens de curioſité ou d'impatience, que certains Articles de foi ne pouvoient que faire naître dans mon ame. Je continuois donc à meubler ma tête d'abſurdités religieuſes ; & je fus ſi ſoumis aux volontés de mes parens, que, dans l'eſpace de cinq ou ſix années, j'appris par cœur, je ne ſais combien de fois, mon Catéchiſme, d'un bout à l'autre. Au moyen de la très-commode réponſe de mon père, & de mon humble docilité, je me trouvai Chrétien-fait, à l'age de quinze à ſeize ans. Ma foi étoit ſi pleine, ſi robuſte, &, en même tems, ſi babillarde, (paſſez-moi le terme) que mon père, glorieux de mon profond ſavoir, me conduiſit chez un Eccléſiaſtique, qui, après un long examen, où je récitai bien plus que je ne raiſonnai, m'admit, avec grand plaiſir, aux Sacrées Cérémonies de l'Egliſe.

Pendant quelques années, je me trouvai aſſez bien de la ſituation d'eſprit où me tenoit mon

Chriſtianiſme, à cauſe des belles eſpérances d'immortalité, de gloire, de béatitude éternelle, qu'il donne à ſes Sectateurs, en dédommagement de ce qu'il leur fait perdre dans ce monde. Quoique ma foi ne fut qu'une foi aveugle, une foi de mémoire, elle m'empêchoit cependant de m'écarter de ce que l'on m'avoit dit être *mes devoirs*. Je me rappelle, qu'en particulier, l'idée de ce prétendu Jugement à venir, où je devois rendre compte de toutes mes œuvres, & qui décideroit de mon bonheur, ou de mon malheur éternel, je me rappelle, dis-je, que cette idée avoit fait ſur mon eſprit une telle impreſſion, que je tremblois, à la penſée de la plus légère bréche qui pouvoit être faite à mon innocence. Que j'étois ſot, Monſieur! Auſſi ne vous fais-je cet humiliant aveu, que pour expier, en quelque manière, ma ſottiſe.

Il eſt vrai que les tentations, auxquelles je me trouvois alors expoſé, n'étoient ni grandes, ni fréquentes. Nous paſſions les trois quarts de l'année dans une maiſon de campagne; j'étois ſtupidement cloué aux côtés de mes chers parens, attentif à leurs moindres volontés, & ne penſant qu'à leur complaire. Mon Père, qui me

deſtinoit au Commerce, m'envoya à *Amſterdam*, chez un Négociant de ſes amis, lorſque j'entrois dans ma dix-neuvième année.

Après les complimens ordinaires, Mr. *Olban*, (c'eſt le nom de ce Négociant) me dit d'un ton grave, & d'un air recueilli : » Mon ami, » êtes-vous bon Chrétien ? « Je lui montrai le Certificat honorable que m'avoit donné mon Paſteur, en m'admettant à la Sainte-Céne. » Bon ! » me dit-il, je connois ce Paſteur ; il eſt Chré» tien Orthodoxe. Mon Enfant, le Chriſtianiſ» me n'eſt rien ſans l'Orthodoxie ; priez Dieu, » ſoir & matin, qu'il vous maintienne Ortho» doxe ! « Je l'aſſurai, que ma foi étoit à toute épreuve ; il m'embraſſa, en me ſouhaitant la bénédiction du Seigneur.

Je ne quittois preſque pas Mr. *Olban*, ou Madame *Olban*, dont, par parenthèſe, le Chriſtianiſme Orthodoxe ne le cédoit en rien à celui de ſon très-cher & très-digne époux. Je ne vous dis rien de ce Couple conjugal. Ce ſont de ces formes quotidiennes, que l'on ſe peint ſans les avoir vuës. Mais, bon Dieu ! quelle compagnie ! Nous n'avions que des converſations pieuſes ; nous ne faiſions que de ſaintes lectures ; nous aſſiſtions régulièrement au Culte

Digitized by Google

Public ; nos Prières Domeſtiques étoient fréquentes & longues ; au moyen de quoi je fus bientôt un vrai Prédeſtiné ; c'eſt le nom que me donnoit Mr. *Olban*, en verſant des larmes de joye, parce qu'il me regardoit comme ſon ouvrage.

J'ai peine à comprendre comment je m'accommodois de ces éternels exercices de Dévotion, de cette langoureuſe monotonie de lectures & de prières, dont, aujourd'hui, le ſeul ſouvenir engourdit tous mes ſens. Je me rappelle cependant, que ſi je n'éprouvois pas du plaiſir, je n'étois pas non plus, à proprement parler, dans un état de ſouffrance. Je ne cherchois pas à ſortir de cette ſituation, parce que j'ignorois qu'il en fut de plus agréables; &, vraiſemblablement, je mênerois encore cette triſte vie, ſans l'événement heureux qui amena ma délivrance.

Mr. *Olban*, étant d'un âge avancé, chercha à ſe procurer quelqu'un qui fut en état de l'aider dans ſon Commerce, & à qui il put le remettre au bout de quelques années. Un de ſes parens lui adreſſa un jeune homme, dont il lui vanta beaucoup les lumières, les talens, & les mœurs ; il ſe nommoit *Dorivart*. Sa

Digitized by Google

figure étoit prévenante ; elle annonçoit de la douceur dans le caractère ; ſon eſprit étoit cultivé, & ſa converſation intéreſſante. Mr. *Olban* conſentit à le prendre chez lui pendant quelques mois, afin de s'aſſurer ſi la réalité répondoit aux éloges & aux apparences. Il ne tarda pas à s'appercevoir, que *Dorivart* étoit *ſon homme* ; & comment ne l'auroit-il pas été ? Il aſſiſtoit à nos Exercices de dévotion avec tant d'aſſiduité, tant de recueillement, tant d'extâſe ; il ſe pâmoit ſi ſaintement ſur certains paſſages de la *Bible*, qu'un jour Mr. *Olban* ne put s'empêcher de lui dire, la larme à l'œil : » Je regrette » que vous ne ſoyez pas né dans les commen» cemens du Chriſtianiſme ; vous auriez été, » infailliblement, un des Saints Pères de l'E» gliſe & un bienheureux Martyr. « *Dorivart*, baiſſant humblement la tête, le remercia du tendre intérêt qu'il prenoit à lui, & de la bonne opinion qu'il en avoit bien voulu concevoir.

Un an s'étoit écoulé, ſans qu'il me fut ſeulement venu le plus léger ſoupçon, que *Dorivart* jouoit un perſonnage emprunté ; je le croyois un vrai Saint, & j'ambitionnois de lui reſſembler, lorſqu'une avanture m'apprit qu'il

Digitized by Google

n'étoit rien moins qu'un Prédeſtiné. Mr. *Olban* avoit conſenti, en préſence de *Dorivart*, que j'allaſſe paſſer deux jours à la campagne d'un des amis de mon Père, à qui j'avois été recommandé ; m'y étant rendu, j'y trouvai pluſieurs Etrangers, qui devoient y reſter pendant quelque tems ; de ſorte que, toute la maiſon étant occupée, je fus obligé, après le ſoupé, de retourner à la ville, où je n'arrivai que fort tard. En entrant dans ma chambre, qui étoit auſſi celle de *Dorivart*, quelle ne fut point ma ſurpriſe, en le voyant à table avec une jeune perſonne, dont l'habillement & l'attitude n'annonçoient rien moins qu'une Veſtale ! Je voulus ſortir ; mais *Dorivart*, ſans ſe déconcerter, me prit par la main, me plaça auprès de ſon Héroïne, me préſenta un verre de vin, & m'invita à boire à la ſanté de ſa belle, qui, de ſon côté, ne me parut pas fort inquiette de ma préſence.

Vous vous peignez, ſans doute, Monſieur, l'éclattante rougeur de mon front, & le prodigieux embarras de ma contenance ! J'en ſuis encore tout honteux, chaque fois que cette ſcène ſe préſente à mon eſprit ! Combien les préjugés de l'Education peuvent rendre petit

Digitized by Google

& ridicule ! Permettez que je paſſe rapidement ſur le rôle ignominieux que je jouai pendant près de quatre heures, & que je vienne à la concluſion.

Dorivart accompagna ſa *Phryné*, qui ſe retira ſur les trois heures du matin. Je reſtai ſeul pendant quelque tems ; & je ne pouvois me perſuader que tout ce qui venoit de ſe paſſer ne fut pas un rêve. *Dorivart*, en rentrant, m'adreſſa d'abord la parole : » Eh bien « me dit-il en riant » vous n'êtes pas encore revenu de votre » ſurpriſe ? Je comprens qu'elle a été grande, » après le rôle de pénitent, d'homme de Dieu, » que vous m'avez vu jouer dans cette lugubre » maiſon ! Il faut convenir, que de plus clair-» voyans que vous s'y ſeroient trompés ! Mais, » de quels efforts n'eſt-on pas capable, lorſqu'il » s'agit de duper un homme, de qui l'on at-» tend ſa fortune ! L'on m'avoit dit, & je ne » tardai pas à le voir, que notre cher Patron » étoit un cerveau foible, à qui l'on a fait » croire que la vie doit ſe paſſer à mortifier » ſes ſens, à ſe refuſer des plaiſirs auxquels la » nature elle-même nous invite, à ſe tâpir dans » une ſainte retraite, à y feuilleter ſans ceſſe » ce Livre abſurde que l'on appelle *la Bible*,

Digitized by Google

» à faire de bien longues & de mauſſades
» prières ; en un mot, à s'ennuyer, pour l'a-
» mour de Dieu, périodiquement, deux ou
» trois heures par jour. Que j'étois éloigné de
» goûter cette extravagante manière de penſer
» & de vivre ! Mais, conſidérant que j'étois
» ſans biens, & ſans parens de qui je puſſe en
» attendre ; que le bon-homme *Olban* étant
» ſeptuagénaire, j'en ſerois quitte pour me plier,
» pendant quelques années, au genre de vie
» abſurde qu'il menoit ; que je pourrois me
» dédommager, hors de ſa maiſon, de la vio-
» lence qu'il faudroit me faire ſous ſes yeux ;
» que j'en impoſerois d'autant plus aiſément au
» Seigneur *Olban*, qu'un homme religieux ne
» pouvoit être qu'un *ſot* ; conſidérant, dis-je,
» toutes ces choſes, je pris courageuſement le
» parti de faire le *Saint* ; & je m'en ſuis ſi bien
» tiré juſqu'à préſent, que j'y aurois preſque
» été trompé moi-même. Avouez, mon cher,
ajouta-t-il, en me frappant ſur l'épaule » que
» vous penſiez déja à me faire canoniſer ? «

» J'avouë, lui répondis-je, que vous avez
» très-bien ſçu prendre tous les dehors de la
» ſainteté ; &, ſi l'hypocriſie eſt une vertu.... «

» Sans doute ! dit *Dorivart*, ſans doute, elle

Digitized by Google

» eſt une vertu vis-à-vis de gens de l'eſpèce » d'*Olban* !.... mais il eſt tard actuellement ; » demain nous reprendrons cette converſation ; » adieu, mon pauvre *Torman* ; j'ai de grandes » vuës ſur vous ! Miſérables préjugés !... mais, » non ; je ne veux pas remuer ma bile ; j'ai » trop beſoin de repos ! «

Ce qui venoit de ſe paſſer m'occupa tellement que je ne fermai pas l'œil de tout le reſte de la nuit, tandis que *Dorivart* dormoit paiſiblement à mes côtés. Au moment où il s'éveilla : » Que » le ſommeil, me dit-il, eſt doux, quand il a » été préparé par le plaiſir ! J'eſpère, mon » ami, que vous ne tarderez pas à en faire » l'heureuſe expérience. J'ai peine à compren- » dre comment, à votre âge, vous pouvez » vous accommoder de l'imbécille & ennuyeuſe » vie que vous menez dans cette maiſon, ou » plutôt, dans ce triſte monaſtère ! Cent fois » j'ai été tenté de vous faire ouvrir les yeux » ſur ces ſottiſes dont on perſécute, ſi cruelle- » ment, votre jeuneſſe ; mais j'ai craint que » quelque indiſcrétion, de votre part, n'apprit » à notre cher *Patron* à me connoître ! Au- » jourd'hui, qu'un événement heureux a fait » tomber le maſque dont je me couvrois, je

Digitized by Google

» n'aurai plus rien de caché pour vous, ſi vous » me donnez votre parole d'honneur que vous » ne trahirez pas ma confiance, & que je n'au- » rai point à me repentir d'avoir travaillé à vous » rendre heureux. «

» Je vous jurerai, lui dis-je, ſur l'Evangile... « » Qui vous parle de l'Evangile, me répondit- » il, en m'interrompant; c'eſt votre parole » d'honneur que je vous demande ! « Dès que je l'a lui eu donnée : » Ce n'eſt pas vous que » je blâme, me dit-il, ce ſont vos parens, qui » ont perverti les dons que vous m'avez paru » tenir de la nature ! Au lieu de vous donner » une éducation qui fit de vous un jeune hom- » me aimable, ils ſemblent avoir voulu for- » mer un ſtupide Anachoréte. Je parierois cent » contre un, que, dès votre enfance, ils ont » mis entre vos mains les deux grands Codes » des Diſciples de Jéſus, le Catéchiſme & la » Bible ; & qu'ils vous ont perſuadé que la » Bible venant de Dieu, en droiture, & le » Catéchiſme étant calqué ſur elle, c'étoient » là les ſeuls Oracles à conſulter & à ſuivre. » De miſérables Prêtres, éternels ennemis des » hommes, vous ont confirmé dans cette » croyance, au moyen d'un tâs de raiſonne-

Digitized by Google

» mens plus abſurdes les uns que les autres ; » ils vous ont parlé de *Doctrine Céleſte*, de » *Prophéties*, de *Miracles* ; que ſais-je ? Ils vous » ont débité une légende de Contes, cent fois » plus ridicules que ceux de *Gargantua* & de » *Pantagruël*. Vous les avez écouté avec le » reſpect qu'inſpire l'air de gravité qu'ils ſavent » ſi bien prendre ; &, peut-être, ne vous eſt-» il pas même venu dans la penſée, qu'ils puſ-» ſent être des Docteurs de menſonge. Conve-» nez (ajouta-t-il, en me regardant d'un œil » moqueur) que je viens de faire votre hiſ-» toire ! «

» On croiroit, lui répondis-je, que vous ne » m'avez pas perdu de vuë depuis l'âge de huit » à neuf ans. Oui, j'en conviens, c'eſt bien là » l'éducation que j'ai reçue ; mais je ſuis fort » éloigné de penſer que ceux de qui je la tiens, » m'en ayent impoſé ; & vous me permettrez » de vous demander, ſur quoi vous fondez » tout ce que vous venez de me dire ? Je ſuis » d'autant plus diſpoſé à vous entendre, que, » juſques-ici, je n'ai pas trop examiné les opi-» nions que l'on m'a fait adopter, ne ſoupçon-» nant pas ſeulement qu'elles puſſent être erro-» nées. «

Digitized by Google

» Je me chargerois volontiers de vous inſ-
» truire, me dit *Dorivart*, mais ces ſortes de
» matières ayant quelque choſe de lugubre,
» qui embrunit l'imagination & la tapiſſe de
» noir ; n'étant, d'ailleurs, déjà, que trop aſ-
» ſommé de l'ennui mortel dont m'abreuve
» Mr. *Olban*, je préfère de vous adreſſer à un
» homme d'un grand mérite, vrai *Philoſophe*,
» qui a opéré ma Converſion, & qui ſe fera
» un plaiſir de travailler à la vôtre. Quelque
» fortement que puiſſe être attaché le bandeau
» de l'opinion dont on a couvert votre enfan-
» ce, il ſaura bien l'arracher ; fiez-vous en à
» ma parole. «

Nous en étions-là, lorſqu'on vint nous avertir que nos chers *Patrons* nous attendoient pour faire la dévotion du matin. » Allons bâiller « me dit *Dorivart* » gardez-vous de rien faire
» qui puiſſe déſabuſer notre homme ; je vais
» reprendre la céleſte encolure d'un Séraphin ;
» & je ne doute pas que vous ne me croyiez
» encore taillé exprès pour le Royaume des
» Cieux. «

Nous voilà donc autour d'une table, ſur laquelle repoſoient les ſacrés inſtrumens de notre Dévotion quotidienne. *Dorivart* s'en em-

Digitized by Google

para d'abord ; & il s'acquitta de ſon Miniſtère avec tant de componction & de ferveur, que Saint *Olban* l'interrompit par deux fois, pour donner eſſor à quelques ſoupirs de componction, & laiſſer couler quelques larmes.

Vous concevez, Monſieur, la pénible ſituation où me mit cette ſingulière Comédie, & mes efforts pour ne rien laiſſer échapper qui montrât que c'en étoit une. Je fis cependant, juſques à la fin, bonne contenance ; auſſi *Dorivart* me dit, lorſque nous fûmes dehors : » Fort » bien, mon ami, fort bien ! On fera quel- » que choſe de vous ! Profitons de notre heure » de relâche, après ce terrible exercice, pour » aller chez le Philoſophe dont je vous ai parlé ; » c'eſt le moment où l'on eſt ſûr de le trouver » dans ſon Cabinet. Avec un degré médiocre » d'attention, vous ſentirez bientôt le ridicule » des opinions dont on a imbu votre en- » fance. «

Nous eûmes, en effet, Monſieur le bonheur de vous trouver chez vous ; & nous fûmes reçus avec cette cordialité, cette aiſance, qui caractériſent l'*homme du monde*, & qui manquent aux gens d'Egliſe, dont l'accueil eſt, preſque toujours, ſec, la politeſſe gênée, &

Digitized by Google

la converſation peſante. Dès que *Dorivart* vous eut dit le motif de notre viſite, je me rappelle que, me regardant d'un œil de complaiſance, vous me dites, que ma démarche annonçoit un deſir de connoître la Vérité, qui me faiſoit honneur; que je ne vous paroiſſois pas né pour penſer comme le Vulgaire. Vous ajoutâtes à cela quelques complimens plus flatteurs encore; & vous m'aviez mis fort à mon aiſe, lorſque vous daignâtes commencer l'inſtruction que j'étois venu recevoir.

De quel ridicule, bien mérité, vous couvrîtes les Opinions que j'avois puiſées dans le Catéchiſme des Chrétiens! Avec quelle clarté, quelle force, quelle évidence vous me démontrâtes, dès notre premier entretien, combien il eſt abſurde de croire à une *Révélation*. » Dieu » a parlé « me diſiez-vous, du ton d'un homme indigné de l'audace du menſonge » Dieu a » parlé! Et à qui a-t-il parlé? Il a parlé à » des hommes. Pourquoi n'en ai-je rien enten- » du? Il a chargé d'autres hommes de vous » rendre ſa parole. J'entends; ce ſont des hom- » mes qui viennent me dire ce que Dieu a » dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu » lui-même; il ne lui en auroit pas coûté

» davantage

» davantage, & j'aurois été à l'abri de la ſé-
» duction. Il vous en garantit en manifeſtant
» la Miſſion de ſes Envoyés. Comment cela ?
» Par des prodiges. Et où ſont ces prodiges ?
» Dans des Livres. Et qui a fait ces Livres ?
» Des hommes. Et qui a vu ces prodiges ? Des
» hommes qui les atteſtent. Quoi ! Toujours
» des témoignages humains ? Toujours des
» hommes qui me rapportent ce que d'autres
» hommes ont rapporté ? Que d'hommes entre
» Dieu & moi ! Voyons, toutefois, exami-
» nons, comparons, vérifions. O ſi Dieu eut
» daigné me diſpenſer de tout ce travail, l'en
» aurois-je ſervi de moins bon cœur ? «

Après cette judicieuſe & ſublime exclamation, vous me fites conſidérer dans quelle horrible diſcuſſion je me trouvois engagé ; de quelle immenſe érudition j'avois beſoin pour remonter dans les plus hautes antiquités ; quelle juſteſſe de Critique m'étoit néceſſaire pour diſtinguer les Pièces authentiques, des Pièces ſuppoſées ; &c. &c.

Vous mîtes, très-ingénieuſement, aux priſes un *Raiſonneur* & un *Inſpiré* ; & je vis que l'*Inſpiré* n'avoit que des abſurdités ou des injures à oppoſer aux argumens du *Raiſonneur*.

Digitized by Google

Vous fîtes, enſuite, paſſer devant mes yeux les trois principales Religions de l'*Europe*; & vous me montrâtes, qu'il eſt bien difficile, & même impoſſible de décider quelle eſt la véritable. Vous obſervâtes, qu'avant que d'écouter quelqu'un qui prétend que ſa Religion eſt préférable aux autres, il faudroit, à moins d'être fou, être allé en *Europe*, en *Aſie*, en *Paleſtine*, examiner par ſoi-même, nul n'ayant droit de ſe fier au témoignage d'autrui. » Dès-» lors, ajoutâtes-vous, la terre ne ſeroit cou-» verte que de Pélerins, allant, à grands frais, » & avec de longues fatigues, vérifier, com-» parer, examiner par eux-mêmes, les divers » Cultes qu'on y ſuit. Adieu les Métiers, les » Arts, les Sciences humaines, & toutes les » Occupations civiles; il ne peut plus y avoir » d'autre étude que celle de la Religion; à grand » peine celui qui aura joüi de la ſanté la plus » robuſte, le mieux employé ſon tems, le » mieux uſé de ſa raiſon, vécu le plus d'an-» nées, ſaura-t-il, dans ſa vieilleſſe, à quoi s'en » tenir, & ce ſera beaucoup, s'il apprend, » avant ſa mort, dans quel Culte il aurait dû » vivre. «

De là, vous paſsâtes à l'examen des *Prophé-*

tes & des *Miracles*. Avec quelle éloquence vous foudroyâtes les Impoſteurs, qui, dans tous les tems, en ont impoſé à l'ignorance, à la foibleſſe, à l'imbécillité humaine! Et dans cette *Morale Evangélique*, ſi vantée par les Théologiens, que de choſes vous me fîtes voir qui répugnent à la raiſon, ou qui ſont impraticables! S'il vous ſouvient, Monſieur, combien je rougis de la ſotte crédulité dans laquelle j'avois vécu, juſques au moment où vous faiſiez tomber les écailles de mes yeux, de mon côté, je n'oublierai jamais, avec quelle bonté vous ſoulageâtes le ſentiment de ma honte, en me parlant de la force des préjugés que l'on a ſucés avec le lait, & de la peine que vous aviez eu, vous-même, à les détruire.

Quelles délices j'éprouvai, lorſque vous m'eûtes introduit dans le Sanctuaire de la Philoſophie! Avec quelle avidité je dévorai les ſublimes Ouvrages que vous mîtes entre mes mains! Quelle heureuſe révolution dans toute mon exiſtence! Combien je me ſentis à l'aiſe, lorſque vous m'eûtes débarraſſé de mes Principes Evangéliques, & que vous m'eûtes amené au point de n'écouter que la voix de la Nature! Je ne puis mieux comparer mon état, qu'à

celui d'un Priſonnier que l'on délivre de ſes fers, & que l'on tire d'un cachot noir & infect, pour le remettre en liberté. Jugez, par-là, Monſieur, de la vivacité de ma reconnoiſſance.

La portion de ma vie, que je paſſois auprès du pieux *Olban*, fut, dès-lors, un vrai ſupplice. Je concevois moins que jamais l'intrépidité de *Dorivart* à la ſoutenir. Il eſt vrai, que depuis qu'il m'avoit fait ſon confident, il ſe dédommageoit, en toute liberté, dans le ſecret, de la contrainte où il étoit ſous les yeux d'*Olban*. Toute ſa piété expiroit dans la ſolitude, pour reſſuſciter au moment où ſon *bien-aimé Patron* (c'eſt ainſi qu'il l'appellait) venoit à paroître.

Quant à moi, vous comprenez bien, Monſieur, que je n'étois pas Spectateur oiſif de ſes plaiſirs; & je dois dire, à ſa louange, qu'il fut charmé de me voir les partager avec lui, ou plutôt, de m'en procurer, ſans préjudicier à ceux qu'il ſe procuroit à lui-même. Comme il avoit une grande expérience, je ne me dirigeai que par ſon exemple & par ſes conſeils. Au bout de quelques mois, il me fit l'honneur de me dire, que j'étois auſſi habile que mon Maî-

Digitized by Google

tre. Quand une fois l'on eſt entré dans le bon chemin, c'eſt-à-dire, dans celui des plaiſirs auxquels les penchans naturels nous portent, on y marche bientôt à pas de géant, & le ſentiment des progrès que l'on fait eſt un nouveau motif à en faire.

Cependant, accablé, anéanti ſous le poids de ces terribles heures du matin & du ſoir, qu'il falloit donner à la Dévotion domeſtique, & dont *Olban* ne faiſoit jamais grace, je déſirois ardemment d'entrer dans quelque autre maiſon, où je puſſe goûter en paix les plaiſirs que j'avois appris à connoître, & qui perdoient preſque toutes leurs douceurs par les peines cruelles dont Mr. *Olban* me les faiſoit acheter. Mais comment obtenir le conſentement de mon Père? Il étoit venu paſſer quelques jours à *Amſterdam*, & il avoit été ſi édifié de nos Exercices Religieux, & du bon témoignage qu'*Olban* avoit rendu à ma piété & à mes mœurs, qu'il ne ceſſoit de remercier la Providence du bonheur que j'avois eu d'entrer dans cette ſainte maiſon. Il me parloit, dans toutes ſes lettres, de cette faveur céleſte, & il m'exhortoit à ne jamais oublier les ſages leçons, & l'édifiant

Digitized by Google

exemple de l'excellent homme, avec lequel j'avois l'avantage ineſtimable de vivre.

Une nuit, que j'oublioiſ cette touchante exhortation de mon Père, & que, de concert avec *Dorivart*, j'écoutois la voix plus perſuaſive du plaiſir, tout-à-coup nous entendîmes ouvrir notre porte, que nous n'avions pas eu la précaution de fermer à la clef, & nous vîmes paroître notre cher Patron en bonnet & en robe de chambre. Je voudrois pouvoir vous peindre l'étonnement, la confuſion, la pétrification de ce pauvre homme. Il me ſemble le voir encore, ſes yeux béats tournés ſaintement vers le ciel, ſes deux grands bras perpendiculairement étendus le long de ſes côtés, ſa bouche préſentant une ouverture ſépulchrale, ſes jambes ſéches, vacillantes, & prêtes à manquer ſous lui.... » Père éternel !«.... Il n'eut pas la force d'en dire davantage; & il tomba dans un évanouïſſement, dont nous eumes la bonté de l'aider à revenir. Pendant que nous lui donnions nos ſoins, nos deux Héroïnes (vous aurez bien compris que nous n'étions pas ſeuls) diſparurent; & nous, au moment où *Olban* reprenoit connoiſſance, nous allâmes appeller ſes Domeſtiques pour venir au

Digitized by Google

près de lui, & nous nous mîmes prudemment à l'abri de la tempête dont nous étions menacés.

Lorſque nous fûmes dans la ruë, *Dorivart*, qui quittoit ſa fortune, en quittant cette maiſon, ne pouvoit, malgré cela, s'empêcher de rire à gorge déployée, en ſe peignant la gueule béante d'*Olban*, & ſon étrange ſcandale, lorſqu'il avoit pôſé ſur nous ſes regards. » Conve-» nez, me dit-il, que cela formoit un tableau, » qui vous feroit pâmer de rire, lors même que » vous ſeriez à l'agonie. Allons « ajouta-t-il» mon » ami; entrons dans quelque auberge éloignée » de la demeure d'*Olban*; &, dès le point du » jour, partons pour l'Angleterre, où j'ai des » parens qui ſeront charmés de nous rendre ſer-» vice. J'ai, heureuſement, en poche, quelque » argent, & une lettre de change de notre » homme ſur un Banquier de *Londres*; nous » ne devons nous faire aucune peine de nous » en approprier le montant; ce n'eſt pas notre » faute, ſi l'imbécillité d'*Olban* nous force de » quitter ſa maiſon; &, aſſurément, il ne nous » paye pas trop cher le long & aſſommant en-» nui de ſes Dévotions domeſtiques. Au ſur-

» plus, nous tirerons de cet argent un meil-
» leur parti que n'auroit fait notre Saint hom-
» me ; car vous aurez remarqué, qu'à l'exem-
» ple des Dévots, ſes très-honorés confrères,
» il expie plus volontiers ſes péchés par des
» prières que par des aumônes. «

Nous fîmes, à ce ſujet, quelques réflexions philoſophiques ſur l'inégale & abſurde diſtribution des biens; ſur le droit primitif qu'a chaque Individu aux productions de la Nature; ſur les maux qui réſultent de l'inégalité de partage; ſur la néceſſité où ſe trouve ſouvent l'homme de ravir, ou par force, ou par ruſe, ce qui ne devoit pas lui être diſputé; & ſur l'Axiome politique, imaginé par les Légiſlateurs pour cacher aux hommes leur *droit naturel*, & l'enlever à ceux qui ſont mal partagés, *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrois pas qui te fut fait à toi-même.*

Dès que le jour parut, nous allâmes vous faire nos adieux; mais, craignant les recherches d'*Olban*, nous fûmes obligés d'abréger le récit de notre avanture. Je me hâte de tenir la promeſſe que je vous fis de vous la raconter en entier, dès le moment de notre

Digitized by Google

arrivée à *Londres*. J'y ai joint le détail, que vous me demandâtes auſſi, des événemens de ma vie, juſqu'au moment où j'eus le bonheur de vous connoître & d'être inſtruit à votre école.

Je ſuis, &c.

Digitized by Google

SECONDE LETTRE.

LE croirez-vous, Monſieur ? *Dorivart*, qui m'avoit fait mille proteſtations d'une amitié éternelle, à qui j'avois donné toute ma confiance, *Dorivart* diſparut, deux jours après notre arrivée à *Londres*. Inquiet, au-delà de toute expreſſion, j'allai d'abord chez le Banquier, ſur qui la lettre de change d'*Olban* étoit tirée, & dont il m'avoit dit, qu'il alloit demander le payement. J'appris qu'on le lui avoit compté, & que, dès-lors, on ignoroit ce qu'il étoit devenu.

Je me ſerois trouvé dans le plus grand embarras, ſans un de ſes parens, chez qui nous étions allés, au moment de notre arrivée. Comme il nous avoit fait l'accueil le plus honnête, & les offres de ſervice les plus obligeantes, j'allai lui demander, s'il n'avoit point vu *Dorivart* ; il me répondit, qu'il ne l'avoit pas apperçu depuis notre première viſite. Je lui déclarai, alors, la triſte ſituation où je me trouvois, étant ſans amis à Londres, & ne pouvant payer ma dépenſe à l'auberge, que lorſ-

Digitized by Google

que j'aurois reçu de l'argent de mon Père. » Tranquilliſez-vous « me dit cet homme généreux » » ma maiſon vous eſt ouverte. *Dorivart* m'a » paru de vos amis ; il faut qu'il lui ſoit arrivé » quelque choſe d'extraordinaire ; je vais tâcher » de découvrir ce qu'il eſt devenu. Voilà ma » bourſe ; vous ſatisférez votre hôte ; & j'eſ» père que ce ſoir nous aurons le plaiſir de ſou» per avec vous. « Je paſſe ſous ſilence ce que je répondis à ce galant homme, & les proteſtations que je lui fis, d'une reconnoiſſance éternelle.

Dès le lendemain de mon entrée chez *Hébert*, (c'eſt le nom de mon Bienfaiteur) j'écrivis à mon Père ; &, convaincu que l'évangélique *Olban* lui auroit fait, de ce qui s'étoit paſſé, la rélation la plus lamentable, non-ſeulement je ne diminuai point mes prétendus torts, mais encore je les aggravai, je fis de moi un vrai monſtre, & je témoignai un repentir proportionné à l'atrocité de mon forfait. J'entaſſai les mots d'*iniquité*, de *dépravation*, d'*aveuglement ſpirituel*, d'*abandon de la grace*, de *bourrellemens*, de *déſeſpoir* ; je me mis bien au-deſſous de l'*Enfant Prodigue*, & je convins, qu'il avoit été beaucoup plus digne que moi de la compaſſion de

ſon Père. En cet endroit, je mouillai le papier de ma lettre, de manière à faire croire à mon très-cher Père, qu'il avoit été arroſé de mes larmes. Je finis, en diſant, qu'il me falloit dix années d'une vie exemplaire, pour expier le crime dont j'oſois ſolliciter le pardon. C'étoit la lettre d'un Pénitent, à qui la Conſcience (paſſez-moi ce terme vulgaire) auroit reproché des rapines & des brigandages. A quelles reſſources on ſe trouve réduit par l'imbécillité humaine!

Trois ſemaines s'étoient écoulées, & je n'avois point de réponſe à mon humble requête! Enfin on m'apporte une lettre; j'en déchire le cachet, je regarde la ſignature; elle étoit d'un de mes Couſins; il m'annonçoit que la nouvelle de ma fuite de la maiſon d'*Olban*, & de ma conduite *ſcandaleuſe*, (l'épithète eſt du cher Couſin) avoit fait une telle impreſſion ſur mon Père, qu'il avoit été ſaiſi d'une fièvre violente, accompagnée de tranſports au cerveau, & qu'il étoit mort au bout de cinq jours, ſans avoir eu un inſtant pour ſe reconnoître. Cet expoſé étoit ſuivi de réflexions lugubres, & de toutes les ſaintes trivialités dont les Eccléſiaſtiques ont farci la cervelle de mon très-crédule & très-honoré Couſin.

Digitized by Google

Je ne vous cacherai pas, Monſieur, qu'au premier moment, je fus affecté de la mort de mon Père, & que je ne pus me défendre d'une eſpèce de remors, en penſant que j'en étois la cauſe ; mais, graces à vos ſages inſtructions, ce ne fut l'affaire que de quelques heures. Je crus vous entendre me dire, — qu'en me donnant la vie, mon Père avoit bien moins penſé à moi qu'à lui-même ; qu'il avoit eu intention de ſe ſatisfaire ; que, s'il falloit lui tenir compte de ce prétendu bienfait, je lui devrois auſſi des actions de graces pour les mets délicats qu'il s'eſt fait ſervir pendant ſa vie, pour le champagne qu'il a bu, pour les menuëts qu'il a bien voulu danſer, en un mot, pour tous les plaiſirs qu'il a pris —— qu'en m'élevant & me nourriſſant, il m'avoit rendu ce que ſon père lui avoit prêté ; qu'il n'avoit fait qu'acquitter une dette ——— que cet *amour paternel*, dont on parle tant, n'eſt que l'effet du ſentiment de la *poſtéromanie*, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du déſœuvrement ——— que la mort d'un Père eſt, comme celle de toute autre individu, une ſuite néceſſaire de l'arrangement de l'Univers —— qu'il eſt dans la nature & dans l'ordre, qu'un Père

Digitized by Google

meure avant ſes enfans, & que chacun vive à ſon tour —— que lorſqu'on a atteint ſa ſoixantième année, on ne perd rien, en mourant, parce que l'affoibliſſement des ſens fait de la vie une eſpèce de mort — que j'étois dans un âge où l'on doit être livré à ſoi-même, & où, par conſéquent, un Père n'eſt plus bon à rien —— que je devois d'autant moins le pleurer, qu'il avoit empoiſonné dix belles années de ma vie, avec ſes principes mélancoliques de ſon Chriſtianiſme ——— que, d'ailleurs, les regrets tourmentent les Vivans, ſans reſſuſciter les Morts; & que leur pouſſière froide & inſenſible ne nous tient aucun compte de nos gémiſſemens & de nos larmes !... Douce *Philoſophie* ! C'eſt à tes ſages Maximes que je dois la jouïſſance des plaiſirs vrais, & l'exemption des chagrins factices ! Que ceux-là ſont ennemis d'eux-mêmes, qui refuſent de prêter l'oreille à tes divines leçons !.... Non, Monſieur ! je vous le répète, le ſouvenir des obligations que je vous ai, ne s'effacera jamais de mon ame !

Quant à ce qui a occaſionné la mort de mon Père, il n'y a que des Sots qui puiſſent m'en faire des reproches. N'ai-je pas été le maître de me conduire au gré de mes deſirs, du moment

que j'ai ſçu raiſonner ? N'eſt-il pas démontré, dans ce ſiècle de lumières, que ce n'eſt que par une ſuite de la foibleſſe & de l'ignorance, où naiſſent les enfans, qu'ils ſe trouvent naturellement aſſujettis à leurs parens, pendant quelques années ? N'eſt-il pas démontré, qu'ils ne doivent demeurer ſous la tutelle paternelle, que juſques à l'âge de raiſon, & qu'alors ils ſont hommes libres ? N'eſt-il pas démontré, qu'ils ſont, dans cet âge, auſſi égaux à leurs pères & à leurs mères, par rapport à l'état de liberté, qu'un pupile devient égal à ſon tuteur après le tems de la minorité réglée par les loix ? Ne ſont-ce pas là des vérités de la dernière évidence ? Eſt-ce ma faute, ſi la tête de mon Père n'a pas eu l'organiſation néceſſaire pour admettre des principes auſſi lumineux ?.... D'ailleurs, mourir, parce qu'un fils a ſuivi les plus doux penchans de la nature ! Oh vraiment, il y a bien là de quoi donner une fièvre ardente & des tranſports au cerveau ! Que dis-je, Monſieur ! Rien de plus heureux que ces tranſports ! Mon Père a échappé, par-là, aux lugubres penſées des approches de la mort ; hélas ! ce pauvre défunt n'étoit rien moins que *Philoſophe*. Il n'a pas eu à eſſuyer les Jérémiades funéraires de

ces Gens à robe noire, qui harcellent encore, ſur les bords du tombeau, ces mêmes hommes, dont ils ont rendu la vie triſte & miſérable.

Un autre avantage, bien décidé, de ces tranſports, c'eſt qu'ils ont empêché mon Père d'être injuſte, en ne lui permettant pas de changer ſon Teſtament, par lequel il me fait ſon héritier. Non ! Jamais ce ſaint homme ne m'eût pardonné mon prétendu crime ; car j'ai remarqué, que le reſſentiment des Dévots eſt d'autant plus opiniâtre, qu'il eſt à leurs yeux une vertu. Convenez, Monſieur, que jamais dérangement de cerveau ne fut plus heureux ! Ainſi donc, tout bien peſé, & philoſophiquement examiné, m'attriſter de ce que m'annonce le cher Couſin, ce ne ſeroit pas ſeulement inutilité, ce ſeroit folie !

Je me gardai bien cependant de ne pas paroître affligé ; en prenant les habits de deuil, je leur appropriai ma phyſionomie, mes geſtes, ma contenance. Il eſt des uſages, auxquels il faut ſavoir s'aſſujettir, quelque ridicules qu'ils puiſſent être. En me ſoumettant à celui-ci, j'annonçois cette ſenſibilité dans le caractère, qui, aux yeux de certaines gens, eſt une qualité

qualité eſtimable. Il me convenoit de me faire cette ſorte de reputation, ſurtout auprès de Mr. & Madame *Hébert* ; vous verrez que cela ne nuiſoit point à mes vuës.

Il faut d'abord, que je vous faſſe le portrait de ces deux perſonnages. *Benjamin Hébert*, cet honnête Bienfaiteur, dont je ne puis aſſez me louër, (quoique vous m'ayez appris à ne voir dans de tels procédés, qu'une affaire de tempéramment & d'habitude) *Benjamin Hébert* peut avoir vingt-cinq ans ; ſa phyſionomie ſeroit agréable, ſi elle n'avoit pas la tournure de celle d'un *Dévot* ; ſon abord eſt celui d'un homme qui veut du bien à tout le monde, & qui ne ſoupçonne pas que perſonne puiſſe lui vouloir du mal ; il eſt ſimple, uni, franc, naïf ; & le tout par pur inſtinct, car il eſt éternellement le même ; c'eſt ſon allure ordinaire, ſi je puis m'exprimer ainſi. Demandez-lui un ſervice, vous êtes ſûr de l'obtenir ; ſa marotte eſt de vouloir obliger. Faites-lui une injure ; il vous la pardonne, ſoit parce que ſon ſang ne bouillonne jamais dans ſes veines, ſoit, peut-être, par pareſſe de ſe venger. Imbécillement prévenu, *que la Nature ne nous fait pas ce que nous ſommes*, il a pour celui qu'on appelle *homme de*

bien, une eſtime qui tient de l'enthouſiaſme. Il ſe ruineroit en faveur de la *Vertu*, ou de ce qui en a l'apparence. Il eſt ſans ceſſe proſterné devant cette brillante chimère. Sa converſation eſt celle d'un homme qui n'a reçu que l'éducation d'un Négociant & d'un Chrétien. Son Oracle éternel eſt une énorme Bible, reliée en maroquin, & conſtamment ſur ſa cheminée, où il lui a pratiqué une eſpèce de niche. Ses Actes de dévotion domeſtique, quoique très-honnêtes, ne ſont ni ſi fréquens, ni ſi longs que ceux du terrible *Olban*, & il n'a pas la barbarie d'exiger, que tous ceux de ſa maiſon en prennent régulièrement leur part. Cependant, j'y aſſiſte de tems à autre; cela jette ſur mon caractère un vernis de pieté, qui m'embellit merveilleuſement aux yeux de mes hôtes.

J'oublioi presque de vous dire, que Mr. *Hébert* ne vit que pour ſa chère compagne. Je ne crois pas, que la ſimple penſée d'une infidélité ſe ſoit jamais offerte à ſon eſprit; & je ſuis convaincu, que l'adultère paroît à ce bonhomme auſſi affreux que l'empoiſonnement & l'aſſaſſinat.

Madame *Hébert* touche à ſa vingt-deuxième année. Le bel âge, lorſqu'on en connoît la

deſtination ! Sa taille eſt grande, noble, aiſée ; ſa phyſionomie, douce & modeſte ; ſes graces ſont naturelles, mais de ce naturel qui a beſoin de l'art, pour n'être pas un peu gauche ; ſes yeux ſont vifs & brillans, quoiqu'animés par le ſeul amour conjugal ; ſes ajuſtemens ſont ſans prétentions, comme toute ſa perſonne. Heureuſement pour elle, que quoiqu'elle put être embellie, elle ne peut pas être déparée ! La nature lui a donné tout l'eſprit de la femme du monde qui en a le plus ; & l'éducation ne le lui a pas tellement ôté, qu'il ne jette ſouvent de brillantes étincelles. Quelle candeur ! Quelle ingénuïté ! On peut toujours compter qu'elle a dans l'ame ce qu'elle a ſur les lêvres. Mais, Monſieur, quels principes gothiques ! Quel contre-ſens dans ſa manière de penſer & de voir, ou plutôt, dans celle qu'on lui a donnée ! Je ne crois pas, qu'elle ſe ſoit encore écartée d'une ſyllabe, de cette abſurbe *Liturgie*, qui lui fut luë, à ſon mariage ! Elle eſt toute entière à ce qu'on lui a dit être le *devoir d'une femme*. Ses plaiſirs journaliers ſont de maintenir l'ordre dans ſa maiſon ; de veiller ſur le travail des Domeſtiques ; d'entretenir parmi eux la bonne intelligence ; de les aſſujettir à des actes de

dévotion, ſoir & matin ; d'avoir toujours ſon fils à ſes côtés, & de lui enſeigner, elle-même, à lire ; en un mot, de s'occuper de tous ces détails minucieux, qui feroient périr d'ennui une femme bien élevée. Elle fait ſes prières & ſes lectures religieuſes avec tant de bonne-foi & de ſérénité, j'ai preſque dit, de bonne-humeur, que je ſerois preſque tenté de croire qu'elle eſt heureuſe, & que je paſſe ſouvent ſur le dégoût d'entendre des abſurdités, pour avoir le plaiſir de contempler mon aimable Dévote. Je ne vous dis rien d'une *cotterie*, où elle s'enſevelit, toute vivante, deux fois par ſemaine, & qui eſt formée de trois ou quatre de ces Etres bien mauſſades, connus ſous le nom de *braves femmes*, qui paſſent imbécillement leur vie à s'ennuyer avec leur vertu, & qui appellent cela, *ſe reſpecter elles-mêmes*. Je me tais auſſi ſur les attentions de Madame *Hébert* pour ſon cher *Benjamin*, ſur ſes égards, ſes complaiſances, ſes careſſes ; tout cela n'eſt bon, ni à voir, ni à décrire. Ah, Monſieur ! Qu'une femme eſt déſeſpérante, quand elle a la ſottiſe de croire évangéliquement, que Dieu ne la créa belle que pour ſon Mari ! Cette exclamation, qui m'échappe, vous annonce, & ce que m'a inſpiré

Digitized by Google

Madame *Hébert*, & ce que je puis attendre de mes efforts pour lui plaire. Je ſuis effrayé du travail que je me prépare ; j'ai cependant déja dreſſé mes batteries, & commencé mes attaques.

Après avoir lû la lettre de mon Couſin, je fis dire à Mr. & Madame *Hébert*, que je les priois de ſe rendre dans ma chambre ; que j'avois quelque choſe à leur communiquer. En attendant, je me préparai à les recevoir. Je m'aſſis ſur un fauteuil, & j'y pris l'attitude d'un homme profondément affligé. A l'arrivée de mes deux hôtes, je fis un effort pour me lever de mon ſiège, mais j'y retombai ſur le champ, dans la contenance d'un homme qui s'évanouït. Auſſitôt Mr. *Hébert* me ſoutient la tête ; Madame *Hébert* tire de ſa poche un flacon d'eau de ſenteur, & m'en fait reſpirer dans ſa main. Je fus ſur le point de la dévorer cette main raviſſante, qui preſſoit innocemment mes lêvres ; mais je me contentai de ne revenir de mon évanouïſſement, que lorſque le flacon pouvoit être épuiſé. Je pouſſai alors un profond ſoupir, & je ſanglottai ces mots » Je n'ai plus de Père ! » Que n'aurois-je point payé un torrent de larmes ! Il me fut impoſſible d'en verſer une

ſeule ; mais j'y ſuppléai ſi bien par une totale inanition de paroles, & par de profonds gémiſſemens, que Madame *Hébert* dit à ſon Mari : » Il eſt fâcheux qu'il ne ne puiſſe pas ſe ſoulager, en pleurant ! Quel amour il avoit pour » ſon Père ! «

Ces derniers mots hâtèrent le dénouëment de la Comédie, en m'apprenant que j'avois produit ſur les Spectateurs l'effet que je m'étois propoſé. » Que je ſuis honteux de ma foibleſſe ! « m'écriai-je, comme me réveillant tout-à-coup ; » Au lieu de me réſigner aux volontés de la » Providence, je me laiſſe aller à un abattement indigne d'un Chrétien ; mais la nature » a ſes droits ! « ajoutai-je, en ſoupirant.

Mr. & Madame *Hébert* me dirent, la larme à l'œil, que j'avois raiſon de m'affliger ; qu'un Père eſt ce qu'on a de plus cher au monde ; qu'il faudroit être dénaturé pour ne pas donner des larmes à ſa mort ; (je laiſſai échapper encore un gros ſoupir,) que la ſenſibilité eſt la marque d'un bon caractère ; (j'aurois bien gagé qu'ils le penſoient) mais qu'il falloit ſoumettre la nature à la foi. (Ici, repréſentez-vous une élévation des deux mains vers le Ciel, & l'extâſe d'un contemplatif.) Enſui-

Digitized by Google

te, ils entamèrent tous les lieux-communs de leur Chriſtianiſme; c'étoit des voyes qui ne ſont pas nos voyes; c'étoit les délices du Paradis, où ils tranſportoient, de plein ſaut, mon très cher Père, dont la vie leur étoit abſolument inconnuë; c'étoit la certitude de le rejoindre un jour; &c. &c. Miſérables Prêtres! Comme vous vous joués de la crédulité de ce pauvre genre humain!

Lorſqu'ils eurent épuiſé leurs ſublimes conſolations, je crûs qu'ils auroient la charité de me laiſſer prendre une heure de repos; point du tout! Madame *Hébert* ſort de la chambre; un inſtant après elle y rentre avec un Eccléſiaſtique, qui, de tems en tems, nous honoroit de ſes viſites; c'eſt le terme dont ſe ſervoit ma chère Dévote.

Peignés vous un homme court & rond, dont la tête forme près d'un tiers du total, & préſente un mol embonpoint, où ſe tracent trois mentons, bien détachés les uns des autres. De plus; une vaſte bedaine, ſoutenuë par deux jambes bien épaiſſes, & tant ſoit peu circonflexes. La mâchoire, aſſez ſemblable à celle qui tua tant de *Philiſtins*, n'eſt pas propre à aider le jeu d'une langue, qui n'articule que

péniblement les plus fades Apophtegmes. Point d'homme mieux taillé pour monter ſur des tréteaux, & réjouïr la populace par ſa ſeule préſence! Auſſi, quoique je l'euſſe déja vû deux ou trois fois, je fus preſque déconcerté, lorſqu'il parut. Quelle peine, ſurtout, à ne pas partir d'un éclat de rire, au moment où je ſentis mon viſage enfoncé dans le mol & vaſte embonpoint de ſa large face! Car il crut qu'un embraſſement amical devoit être un Exorde préparatoire à ſes Condoléances religieuſes.

Après ce début, il me répéta ce dont Mr. & Madame *Hébert* m'avoient déja honnêtement fatigué; il chamarra le tout de paſſages de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, échaffaudés les uns ſur les autres, & allant tant bien que mal à mon hiſtoire. Je fus aſſez heureux pour qu'il s'en préſentat auſſi quelques-uns à mon ſouvenir; je les couſus aux ſiens, en leur adaptant les geſtes & le ton d'un homme qui en ſavoure toutes les ſaintes douceurs. Rien de ſi plaiſant que cette ſcène! Elle figureroit admirablement dans une Comédie.

Le dénouëment de celle que je jouois fut encore plus heureux que je ne l'avois eſpéré. Notre Eccléſiaſtique, touché, pénétré des ſenti-

Digitized by Google

mens que je manifeſtois, laiſſa couler quelques larmes, qui ſe perdirent dans les replis de ſes mentons; il me fit eſſuier encore une bordée de ſes trivialités religieuſes; il donna les plus grands éloges à ma piété; & il fit remarquer à Mr. & Madame *Hébert* la prodigieuſe efficacité des remèdes du Chriſtianiſme, pour rétablir le calme dans une ame agitée. Mes deux Hôtes applaudirent à la remarque; & je ne doute pas qu'ils ne ſe ſoient bien félicités de poſſéder, dans leur maiſon, un jeune homme d'un caractère ſi tendre, & d'une piété ſi exemplaire. Quant à moi, je me félicitai du rôle que j'avois joué, du ſuccès de la piéce, & ſurtout du départ des Acteurs, qui me laiſſoient enfin reſpirer!

Oui, Monſieur, reſpirer! La préſence de Madame *Hébert* me tenoit réellement oppreſſé! Je craignois, à chaque inſtant, de me trahir, en cédant aux tranſports qu'elle m'inſpiroit. Combien ſon attendriſſement ſur mon état rendoit ſes regards intéreſſans! Combien il ajoutoit à ſes charmes!

Je ſuis &c.

TROI-

TROISIEME LETTRE.

QUoiqu'il ſe ſoit écoulé près d'un mois, depuis ma dernière Lettre, j'en ſuis encore, Monſieur, aux premières attaques. De quelles chaînes les Préjugés religieux peuvent garotter une femme! De quels remparts ils entoûrent ſa prétenduë vertu! Cependant, loin de perdre courage, la réſiſtance m'en inſpire!

Le lendemain de la ſcène dont je vous ai fait le récit, Mr. *Hébert* vint, de grand matin, dans ma chambre, impatient de ſavoir comment j'avois paſſé la nuit. Je lui dis, que j'avois eu bien de la peine à m'endormir, que mon ſommeil avoit été fort troublé par les triſtes penſées que faiſoit naître la perte d'un Père qui m'étoit infiniment cher. J'accompagnai ces derniers mots d'un ſoupir, qui parut ſortir du fond de mes entrailles. Mr. *Hébert* reprit, d'un ton bien langoureux, quelques-uns de ces lieux-communs, dont j'avois été excédé le jour précédent. Il me remit enſuite un Livre du Docteur *Lucas*, dont la lecture, me dit-il, devoit infailliblement, rétablir la tranquillité

dans mon ame. Après l'avoir remercié de toutes ſes bontés, je lui dis, que j'avois un grand beſoin de conſolations; que j'eſpérois en trouver dans l'Ouvrage qu'il me remettoit, dont j'avois entendu faire les plus grands éloges; & que je le priois de me conſerver ſon amitié, qui m'étoit plus précieuſe que jamais, après la perte que je venois de faire. Je joignis à cela un ſecond ſoupir, qui fit un effet merveilleux. *Hébert* me regarda avec attendriſſement, me ſerra affectueuſement la main, & ſe retira, ſans avoir la force de proférer une parole. Je vis, qu'au ſortir de ma chambre, il tiroit ſon mouchoir, pour eſſuier, ſans doute, quelques larmes. La bonne pâte d'homme que cet honnête Chrétien! Qu'on eſt heureux d'avoir à faire avec des gens de cette eſpèce!

Convaincu que Madame *Hébert* ne tarderoit pas à paroitre, je me levai; je m'aſſis auprès d'un pulpitre, j'y pôſai l'Ouvrage du Docteur *Lucas*, dont je copiai quelques maximes, comme méritant d'être bien gravées dans mon ame; je pris l'attitude d'un homme qui médite profondément; &, après avoir entr'ouvert ma porte, j'attendis, dans cette contenance, l'arrivée de Madame *Hébert*. Au moment où

Digitized by Google

elle parut, j'élevai mes mains vers le Ciel, & je fis les geſtes d'un homme qui ſe ſoumet, en toute humilité, aux décrets de la Providence. Madame *Hébert* s'arrêta tout-à-coup, ſaiſie, ſans doute, d'un reſpect religieux, & comme ſi elle eut craint de troubler le Sacrifice que je paroiſſois offrir à ce Dieu, qu'elle s'imagine abaiſſer, du haut de ſon trône, ſes regards ſur cette terre & ſur les Inſectes qui l'habitent!

Après être reſté, pendant quelques momens, dans l'attitude où elle m'avoit trouvé, comme ſi je ne l'euſſe pas apperçuë. » Ah, Madame « lui dis-je, d'une voix preſque éteinte » votre » préſence m'eſt bien néceſſaire, dans la pénible ſituation..... « Je n'eus pas la force d'achever; je portai mes deux mains ſur mon viſage, & je me panchai ſur la table, comme accablé de la plus profonde douleur. » Eh, » Monſieur « me dit Madame *Hébert* » vous » étiez hier ſi raiſonnable, ſi religieux, ſi Chrétien! Rappellez-vous les excellentes reflexions de Mr. *Sidman*, (c'eſt le nom de l'Eccléſiaſtique dont j'avois eſſuié la viſite) » Je » vois, que vous avez là l'Ouvrage du Docteur

» *Lucas*; il eſt bien propre à adoucir les afflic-
» tions les plus amères. «

» Je copiois « lui répondis-je par monoſyl-
labes » quelques-unes des ſentences les plus
» adaptées à ma ſituation; mais, Madame,
» quand la Nature parle, la Raiſon & la Re-
» ligion ont bien de la peine à ſe faire entendre!
» Un Père à qui l'on doit tout!.. « Encore
ici un ſanglot me coupa la parole; &, ce qu'il
y a de ſingulier, il fut preſque involontaire.

Soit effet de la compaſſion, ſoit défaut d'idées, Madame *Hébert* ſe tût auſſi pendant quelques momens. Il me ſembla qu'elle ſe diſoit à elle-même » L'excellent caractère! Que
» je ſerois heureuſe, ſi mon fils pouvoit, un
» jour, lui reſſembler! « Je crûs, au moins, lire cela dans ſes regards, que je ſurprenois, comme à la dérobée, de crainte de ne pas paroître livré tout entier à ma douleur.

Madame *Hébert* rompit cette ſcène muëtte, en me demandant, ſi je ſouhaittois qu'elle me lut quelques pages de l'Ouvrage du Docteur *Lucas*? ajoutant, » que les pieuſes Réflexions
» de cet excellent homme n'étoient jamais hors
» de ſaiſon; qu'on pouvoit, à toute heure,
» être appellé à en faire uſage, vû l'inſtabilité

» des choſes humaines. « Je lui répondis, que j'étois pénétré de toutes ſes bontés; que je ne lui donnerois pas la peine de lire, ſi je ne ſentois que je ſerois obligé de m'interrompre à chaque ligne. En conſéquence, elle prit le Livre, & entama le Chapitre, où il eſt queſtion de *la mort des perſonnes qui nous ſont chères.* Je m'arrangeai, comme pour l'écouter, de manière que je pouvois la conſidérer de côté, tout à mon aiſe. Cette précaution fut ſuperfluë; Madame *Hébert* étoit ſi occupée de ce qu'elle liſoit, que, lors même que je l'aurois regardée conſtamment en face, elle ne s'en ſeroit pas apperçuë. Quant à moi, je laiſſois tranquillement bavarder l'excellent Docteur, pour dévorer des yeux ma belle Liſeuſe, lorſque, s'arrêtant tout-à-coup, » Ne trouvez vous » pas « me dit-elle » que cette dernière conſi- » dération eſt bien propre à adoucir les regrets » que nous cauſe la perte de nos parens & de » nos amis ? «

Je fus preſque déconcerté par cette queſtion, n'aiant pas entendu un ſeul mot, d'où je pûſſe conjecturer quelle étoit cette conſidération dont Madame *Hébert* étoit ſi frappée; mais réfléchiſſant que je ne riſquois rien d'applau-

Digitized by Google

dir » Ah, Madame « lui dis-je » de telles pen-
» sées ſont le meilleur baume que l'on puiſſe
» mettre ſur les playes du cœur! «. » Mais «
me répondit elle » eſt-il bien ſûr que l'on ſe
» reconnoitra dans l'autre monde? « Je com-
pris, par là, quelle étoit cette conſidération du
Docteur, dont Madame *Hébert* étoit émerveil-
lée, & je me hâtai de lui dire » Que je ſerois
» malheureux, ſi la queſtion que vous me fai-
» tes n'étoit pas bien décidée! Quoi! Je pour-
» rois être ſéparé pour toujours d'un Père que
» je chériſſois plus que ma vie! Car, Madame,
» ce ſeroit en être ſéparé que de ne pas le re-
» connoitre! Et de quel bonheur pourrois-je
» jouïr dans le Ciel, ſi je ne voiois pas que je
» le partage avec cet objet de toute ma ten-
» dreſſe! « Ici, Madame *Hébert* ſuſpendit ſa
lecture, pour me donner le tems de calmer
l'agitation que ſa queſtion m'avoit cauſée; &
je vis, à ſa contenance, qu'elle ſe reprochoit de
me l'avoir propoſée.

Cependant, curieux de connoitre la Rélation du Savant Docteur ſur ce qui ſe paſſe dans l'autre monde, je priai Madame *Hébert* de relire ſon dernier Paragraphe, & je vis, qu'il y parloit en Voyageur bien inſtruit, qui, ayant

Digitized by Google

vû, dans les Régions Céleſtes, la face rayonnante de pluſieurs Elus, pouvoit certifier, qu'elle étoit préciſément la même qu'ils avoient euë ſur la terre, aux rayons près dont elle eſt illuminée. Quoiqu'indigné de l'audace de Mr. le *Docteur* je vantai, derechef, à ma Dévote, l'excellence de ſes conſolations; me réſervant d'en rire avec elle, lorſque l'heureux moment de le faire ſeroit arrivé.

Elle me propoſa de continuer notre lecture; mais, ſentant que j'avois de la peine à réprimer certains mouvemens qu'excitoit le tête-à-tête, je lui dis que, ſi elle le vouloit bien, nous renverrions la ſuite à un autre jour; que j'étois infiniment ſenſible à ſa complaiſance; que, dans mon affliction, j'avois le plus grand beſoin des témoignages de l'amitié dont elle daignoit m'honorer; &, ſaiſiſſant ſa main, j'y appliquai mes lêvres, mais de manière à y laiſſer l'empreinte de la reconnoiſſance, plutot que celle de l'amour; & il me parut, que j'avois ſi bien ménagé mon tranſport, que cette excellente femme ne fut qu'émuë, & point du tout offencée. Au reſte, Monſieur, mes bouillans déſirs ne s'accommodent guères de cette marche lente, meſurée, philoſophique; mais ſi je dé-

déployois toutes les voiles, & je forçois de rames, mon Vaiſſeau ſe briſeroit contre l'écueil des préjugés, & je ferois le plus honteux, comme le plus triſte naufrage. La terrible choſe, qu'une femme qui croit à l'Evangile!

Au moyen de mes profonds ſoupirs, de mes pieuſes lectures, & de mes réflexions édifiantes, il fut démontré, aux yeux de Mr. & Madame *Hébert*, que j'étois un homme d'un caractère divin & d'une piété angélique. Lorſque je vis que ma réputation, à ces deux égards, étoit bien établie, je permis à ma douleur de ſe calmer inſenſiblement, mais de manière à perſuader à mes hôtes, que c'étoit aux grands principes de la Religion qu'étoit duë la tranquillité qu'ils voyoient renaître.

Le croiriez-vous, cependant, Monſieur? Comme je ne dois rien avoir de caché pour vous, je confeſſerai, à ma honte, que, de tems en tems, je me faiſois une eſpèce de reproches du rôle que je jouois vis-à-vis de ces bonnes gens; mais je dirai auſſi, à ma louange, que la Philoſophie ne tardoit pas à diſſiper ces ridicules remords, & à me faire rougir de ma ſotiſe. » L'on obéït toujours « me diſoit elle » « à ſon intérêt; celui de Mr. & Madame *Hé-*

» *bert* se trouve dans des actes d'honnêteté ;
» ils se soulagent, en te soulageant ; ils se font
» plaisir à eux-mêmes ; ou bien, c'est la vanité
» qui les fait agir, l'espoir de la reconnois-
» sance, ou tel autre motif de ce genre,
» dont il seroit absurde de leur tenir aucun
» compte. « — Mais ils t'appellent leur *Ami* ;
me disois-je encore à moi-même, dans ces
momens où les préjugés se faisoient entendre.
La Philosophie répondoit aussitôt » *Aimer*, c'est
» avoir besoin ! Nulle amitié sans besoin ! Ce
» seroit un effet sans cause. Parmi les hommes,
» les uns ont besoin de plaisir ou d'argent,
» les autres, de crédit ; ceux-ci, de converser,
» ceux-là, de confier leurs peines. En consé-
» quence, il est des amis de plaisir, d'argent,
» d'intrigue, d'esprit, & de malheur. Dans
» laquelle de tes classes que tu mettes Mr. &
» Madame *Hébert*, leur sauras tu quelque gré
» de ce qu'ayant un besoin, ils cherchent à le
» satisfaire ? «

Outre la prière domestique, qui se faisoit avec une scrupuleuse régularité, j'avois remarqué que, sur les onze heures du matin, Madame *Hébert* se retiroit dans sa chambre ; & j'avois appris, qu'en son particulier, elle lisoit

Digitized by Google

un Chapitre de la *Bible*, ou quelques pages de *la Pratique des Vertus Chrétiennes*, Ouvrage que les Anglois, quelques-uns, au moins, disent être tombé du Ciel, & dont ils prétendent, qu'il n'y a pas un mot à retrancher. Je crus pouvoir tirer un grand parti de cette découverte. Pour cet effet, un jour que j'avois vû ma Dévote se nicher dans sa Cellule, je frapai à sa porte, & ayant eu la permission d'entrer » Je me suis bien douté " lui dis-je, » que vous étiez occupée de bonnes choses. » Ces Livres m'annoncent que je ne me suis » pas trompé. N'y auroit-il point d'indiscré- » tion à vous demander de faire cette lecture » avec vous? On a tant besoin de s'affermir » dans la pratique de ses devoirs! «

» Volontiers, Monsieur; je serai charmée » de profiter de vos lumières; voulez-vous » que nous commencions par un Chapitre de » *la Bible*, ou, de la *Pratique des Vertus Chré-* » *tiennes*? Je lis, alternativement, ces deux » Livres. «

» La Bible, Madame, la Bible! C'est l'Ou- » vrage du St. Esprit! Je le préfère à tous les » autres; quelque bons qu'ils puissent être, ils » ne sont, après tout, que l'œuvre des hommes.

» Permettez que je ſois votre Lecteur ; c'eſt » une grace que je vous demande. « Elle me fut accordée.

Me voilà donc la Sainte Bible à la main ! L'ouvrant au hazard, je tombai ſur le Diſcours de Jéſus au Peuple qui l'avoit ſuivi ſur une Montagne. Je lûs gravement, lentement, ſacerdotalement, les pieux Aphoriſmes du Légiſlateur des Chrétiens ; répétant ceux dont Madame *Hébert* étoit frapée ; dévelopant, de mon mieux, ceux qui étoient exprimés d'une manière trop conciſe ; non-ſeulement parce que je ne me ſouciois pas d'attaquer, pour le préſent, l'Evangile, du côté de ſa Morale, mais auſſi parce que je voulois perſuader à ma Dévote, que j'étois un Chrétien éclairé, & qu'elle ſeroit trop heureuſe de faire avec moi ſes lectures, ſi je voulois bien avoir cette complaiſance.

Lorſque j'eus achevé de lire, j'aurois été peut-être embarraſſé par une queſtion que me fit Madame *Hébert*, ſi je ne m'étois pas rappellé ce que j'avois vu pratiquer dans un cas à peu près ſemblable. » Ne trouvez-vous pas « me dit-elle » que cette Morale de Jéſus eſt » bien raiſonnable, bien belle, bien ſublime ;

» & qu'il ſeroit à ſouhaiter, qu'on ne s'écartat » jamais des Loix qu'elle preſcrit? « Vous noterez, Monſieur, qu'en ce moment, ſes yeux, plus brillans que jamais, me prêchoient une Morale bien différente de celle dont elle me vantoit la beauté!

» Madame « lui répondis-je » nos Théologiens ſont ſi convaincus de ce que vous dites, que vous aurez remarqué, qu'ils ne » ceſſent d'exalter la Morale de l'Evangile; » mais quand on voit les mœurs de la plupart des Chrétiens, & des Théologiens eux-mêmes ... en vérité ... Madame..., on... » croiroit que ce qu'a dit Jéſus-Chriſt ne vaut » pas mieux que ce qu'ont prêché les *Sénéque* » & les *Platon*.... Vous ne connoiſſez pas, » Madame, les *Epitres de Sénéque*? On en a » une excellente Traduction. Cet Auteur a » certainement quelques défauts; il ſe livre » trop à ſon imagination; il court après les » jeux de mots, les antithéſes; ſon ſtile eſt » trop découſu, & ſouvent obſcur; mais, en » vérité, c'eſt, du reſte, un Ecrivain admirable! J'ai lu cinq à ſix fois ſa *Conſolation à* » *Hélvie*. Il eſt bien facheux que l'on n'ait » plus ſon *Traité ſur la ſuperſtition*, & d'autres

» Ouvrages, dont les Anciens nous ont con-
» ſervé quelques fragmens. «

A cette excurſion ſur *Sénéque*, je joignis quelques remarques ſur *Platon* & ſur *Socrate*; je citai quelques-unes des plus belles Maximes de ces grands hommes; je racontai quelques Anecdotes, que les Hiſtoriens de leur vie nous ont conſervées. Au moyen de cela, ma Dévote perdit de vuë ſa queſtion; &, comme je me levois, pour ne lui pas donner le tems de ſe la rappeller » A demain, me dit-elle, n'ou-
» bliez pas que vous êtes mon Lecteur. « Je ſortis, en l'aſſurant, que j'étois plus intéreſſé qu'elle à m'en ſouvenir; en riant de ſa ſimplicité, & m'en promettant les ſuites les plus heureuſes; quoiqu'un peu allarmé de ſa profonde vénération pour la Morale Evangélique.

Vous imaginés bien, Monſieur, que je fus très exact à mon rendez-vous religieux. Pendant cinq à ſix jours je ne dis pas un mot à Madame *Hébert*, ſur ce que nous liſions, qui ne fut conforme à ſa manière de penſer; mais je ſourcillai, de tems en tems, ſur quelques articles, déſirant qu'elle en apperçut l'abſurdité, ſans être obligé moi-même de la lui faire, pour ainſi dire, toucher au doigt & à l'œil.

Digitized by Google

Mais, Monſieur, ſa prévention en faveur de l'Evangile étoit ſi forte, que j'aurois levé cent fois les épaules, de la façon la plus marquée, qu'elle auroit continué à ne voir que des beautés, où je ne voiois que des ſottiſes. Je réſolus donc d'hazarder quelques mots, à notre première lecture; & voici la marche que je crus devoir ſuivre.

Je me rappellai que j'avois été frappé du ſingulier rôle que les Evangéliſtes font jouer à leur Maître, quand ils le repréſentent maudiſſant un Figuier, qui n'avoit point de figues, dans un tems *où ce n'en étoit pas la ſaiſon*. Je me flattai, qu'en liſant ce fait à Madame *Hébert*, elle en ſentiroit d'abord l'abſurdité, ſans qu'il fut néceſſaire de gliſſer une remarque pour la lui faire appercevoir. Je cherchai quel étoit l'Evangéliſte qui avoit rapporté cette étrange anecdote, afin de faire tomber notre lecture ſur le Chapitre où elle eſt contenuë. Impatient de voir le ſuccès de cette première attaque, j'allai au rendez-vous plus-tôt qu'à l'ordinaire, feignant d'ignorer l'heure qu'il étoit; j'entamai une converſation, pendant laquelle je fueillettai, comme machinalement, la *Bible*; & ayant trouvé le Chapitre en queſ-

tion, je refermai le Livre; puis l'ouvrant tout-à-coup, comme au hazard, je propoſai à Madame *Hébert* de commencer notre lecture.

Lorſque j'en fus à ces mots, *Car ce n'étoit pas la ſaiſon des figues*, je les lûs fort lentement, & d'un ton à les faire remarquer; mais ce fut en vain; ma chère Dévote gardoit un profond ſilence. Sa foi eſt ſi pure, ſi robuſte, ou plutot, ſi accommodante, qu'en feignant de lire dans la *Bible*, je parierois de lui faire digérer, que dis-je, ſavourer les abſurdités les plus monſtrueuſes! Elle paroit écouter très attentivement, mais elle n'examine rien, ſoit parce qu'elle veut s'épargner la fatigue d'un examen, ſoit parce que ſes idées ſur la Religion ſont pour elle, comme pour le grand nombre des hommes, d'une eſpèce reſpectable; ſoit, peut-être, parce qu'elle craint de ſe ſurprendre dans l'erreur. Combien de Chrétiens ſe font un mérite de ne pas mettre en doute qu'ils puiſſent ſe tromper, & écartent, par là même, ſoigneuſement, tout ce qui a l'apparence d'attaquer les Opinions qu'ils ont adoptées! Ces Opinions ſont placées dans un recoin de leur Cerveau, comme dans un Sanctuaire, dont ils n'ôſent ap-

Digitized by Google

approcher ! Paſſés moi cet épiſode ; je reviens à mes *Figues.*

Je m'arrêtai, en faiſant un mouvement de ſurpriſe ; je détournai les yeux de deſſus la Bible ; &, après avoir pris, un inſtant, la contenance d'un homme qui réfléchit, je me mis, tout-à-coup, à lire, une ſeconde fois, & du ton de l'étonnement, la phraſe que je voulois faire obſerver à Madame *Hébert.* Vains efforts ! » Qu'eſt-ce donc qui vous » arrête ? « me dit-elle » Il ſemble qu'il y » a là quelque choſe que vous avez de la » peine à comprendre. «

» Oui, Madame ; j'avois ſouvent lû ce » trait de l'Hiſtoire de *Jéſus-Chriſt*, mais » je n'avois jamais fait attention à ces mots » *Car ce n'étoit pas la ſaiſon des figues* «

» Et qui a-t-il là, qui puiſſe tant vous » ſurprendre ? «

» Il me ſemble que ce Figuier ne devoit » pas être maudit, puiſqu'il ne pouvoit pas » porter des figues, dans un tems où ce » n'en étoit pas la ſaiſon. Que penſeriez-» vous de quelcun qui, au milieu de l'hy-» ver, maudiroit un pommier, parce qu'il » n'y trouveroit pas des pommes ? «

Digitized by Google

Il n'eſt pas poſſible de vous peindre la ſtupéfaction qu'exprima Madame *Hébert*, par deux grands yeux largement ouverts, fixés immobilement ſur la Bible, qu'elle ſaiſit tout-à-coup, afin de voir, par elle même, ſi je ne m'étois point trompé. » » Oui, en vérité « me dit-elle, en s'arrêtant ſur chaque mot » *Car .. ce . n'étoit pas* „ . . . *la ſaiſon des figues . . . . Ce n'étoit pas* „ . . . Il y a là quelque choſe de louche . . . . » *Ce n'étoit pas* . . . . . Je conſulterai Mr. *Sidman*; &c, demain, je vous ferai part de ſa » réponſe. « Je lui témoignai qu'elle me feroit un très grand plaiſir, parce que j'étois tourmenté, dès qu'il s'élevoit dans mon eſprit des doutes ſur l'important ſujet de la Religion. J'ajoutai, que Mr. *Sidman* paſſoit pour un très habile homme, & que j'eſpérois, que ſon Commentaire ſeroit auſſi ſatisfaiſant, que ſes conſolations avoient été efficaces.

Vous vous rappellés, Monſieur, que ce *Sidman*, qui doit être conſulté, eſt l'Eccléſiaſtique au triple menton, dont je vous ai parlé dans ma dernière Lettre. Je ne puis m'empêcher, ici, de gémir ſur la ſtupidité de Madame *Hébert*, & ſur celle de tant de

Chrétiens qui lui reſſemblent ! Pourquoi ne pas s'en tenir à leur propre raiſon, ſans recourir à celle d'autrui, lorſqu'il eſt queſtion d'abſurdités auſſi palpables que celle que j'ai miſe ſous les yeux de ma Dévote? N'eſt-il pas plus clair que le jour, que l'objection qui en réſulte contre le Chriſtianiſme eſt triomphante, & que toutes les preuves, qu'on allègue en ſa faveur, devroient s'évanouir devant des difficultés de ce genre? Ne faut-il pas avoir abjuré le ſens-commun, pour ne pas convenir, qu'une Doctrine ne ſauroit être bonne, encore moins divine, lorſque celui qui l'a annoncée, a été capable de maudir un Figuier, parce qu'il n'avoit pas du fruit, dans un tems où il ne pouvoit pas en avoir? En vérité, Monſieur, il eſt inconcevable, après cela, que la Religion Chrétienne en ſoit à ſon 18me ſiècle! Quand eſt-ce que les hommes ouvriront les yeux à la lumière!... Mais je m'apperçois qu'il eſt tems de finir ma lettre. Je ne manquerai pas de vous informer, le plutôt poſſible, de la ſuite de mes Opérations.

Je ſuis, &c.

QUA-

QUATRIEME LETTRE.

L'Abſence d'*Hébert*, que les intérêts de ſon commerce ont néceſſité à faire un voyage en Italie, ne peut, Monſieur, que favoriſer mes projets ſur Madame *Hébert*. L'affliction de ce tendre Couple, lorſqu'il fallut ſe ſéparer, eſt inexprimable. C'étoit des ſoupirs, des larmes, des embraſſemens, & toutes les autres petiteſſes de ces gens du mauvais ton, qui s'imaginent ſottement, que perſonne au monde ne peut remplacer une femme ou un mari.

Vous comprenez, Monſieur, que j'eus ma bonne part de toutes ces condoléances affectueuſes. Il me fallut eſſuier les lamentables adieux d'*Hébert*, qui ne ceſſa de me répéter, la larme à l'œil, qu'il me regardoit comme ſon meilleur ami, & qu'il ſeroit inconſolable, s'il ne me laiſſoit pas auprès de ſa femme. Je l'aſſûrai, qu'il ne pouvoit la remettre à perſonne qui déſirat plus que moi de lui faire ſupporter patiemment ſon abſence; que je ſerois auprès

Digitized by Google

d'elle le plus assiduëment qu'il me seroit possible; en un mot, qu'il pouvoit compter sur ce que m'inspireroit la reconnoissance la plus vive & l'amitié la plus sincère.

Je me propose, en effet, de lui rendre sa femme cent fois plus aimable qu'il ne l'a laissée; non pas à sa façon, qui est ridicule, mais à la mienne, qui est la bonne. Après cette œuvre méritoire, je travaillerai aussi à la conversion de ce pauvre *Hébert*. Il a un certain gros bon-sens, que j'essayerai de débrouiller; il croit être heureux, je veux lui apprendre à l'être réellement. Si l'ouvrage n'est pas facile, le succès sera d'autant plus glorieux. Vous voyez, Monsieur, que je ne suis pas un Disciple tiède, mais un zélé Prosélyte, qui veut rendre aux autres le bien que vous lui avez fait, & dont vous aurez tout l'honneur, puisque vous en serez la première source. Combien un seul Philosophe peut être utile au genre-humain!

Les préparatifs du voyage d'*Hébert* avoient retenu sa tendre Epouse à la maison, & avoient interrompu nos lectures. Dès le lendemain du départ, elle alla chez le Docte *Sidman*, & versa dans son sein Sacerdotal ses religieuses inquié-

Digitized by Google

tudes ſur l'affaire du Figuier. » Et bien « me dit-elle, en me voyant entrer dans ſa Chambre, à l'heure du rendez-vous » j'ai conſulté » l'Oracle. C'eſt un prodige que notre Docteur *Sidman* ! Il n'a pas eu beſoin de recourir » à des Livres; toute la Bible eſt dans ſa » tête ! «

Je feignis de ne pas la comprendre, afin d'écarter d'autant mieux de ſon eſprit tout ſoupçon de deſſein dans ma remarque ſur notre dernière lecture. On ne ſauroit trop uſer de prudence avec les gens de l'eſpèce de ma Dévote. » Quoi, Monſieur « me dit-elle » vous » avez oublié la ſollicitude que nous cauſa ce » paſſage, *Car ce n'étoit pas la ſaiſon des Figues* ? «

» Pardon, Madame; j'ai tellement été occupé du départ de notre cher *Hébert*, que » je n'ai pas penſé à autre choſe. « Ici, la tendre *Hébert* plaça un ſoupir, laiſſa échapper une larme; puis, reprenant la parole, elle me prononça très ſérieuſement, d'après l'Oracle » que » l'affaire du Figuier s'étoit paſſée au Printems; » que, dans la Judée, on pouvoit trouver des » figues dans cette ſaiſon; mais que la vraye » ſaiſon étoit au mois de Juin; qu'il y avoit

Digitized by Google

» d'ailleurs, deux ſortes de Figuiers, des pré-» coces & des tardifs... « Bref; elle me fit un galimathias, auquel je vis qu'elle ne comprenoit pas plus que moi, mais dont elle s'étoit perſuadée qu'elle avoit lieu d'être contente. De mon côté, je crus devoir paroître ſatisfait de ces ténébreux éclairciſſemens. Comme j'avois lû, le jour précédent, un Commentaire ſur le Chapitre du *Figuier*, où j'avois trouvé, à mon grand regret, une réponſe, tout au moins, ſpécieuſe, à l'Objection qui tourmentoit ma Dévote, j'avois craint que ce ne fût celle de *Sidrac*; & je fus charmé de voir, qu'apparemment, elle lui étoit inconnuë.

Je m'étois flatté que ma remarque ſur le Figuier auroit donné lieu à Madame *Hébert* d'examiner un peu plus attentivement ce que nous liſions, & je me ſervois de tous les moiens que je pouvois imaginer, pour faire naître dans ſon eſprit des difficultés, afin de n'être pas obligé de lui en propoſer moi-même. J'avois ſoin de bien choiſir mes Chapitres; j'appuiois ſur certains endroits; je m'arrêtois, un inſtant, ſur d'autres; j'allois même juſqu'à prendre, quelquefois, un air d'inquiétude & de découragement; ma Dévote n'entendoit rien, ne

voyoit rien, ne produiſoit rien! Combien de fois je fus ſur le point de perdre patience! Ah, ſi elle eut été moins belle! Mais, le croirez-vous, Monſieur! Son inaltérable crédulité répandoit ſur tous ſes traits un certain air de candeur & d'ingénuité qui lui prêtoit de nouveaux charmes!

Juſques à ce moment, je n'avois fait, pour ainſi dire, qu'eſcarmoucher avec les Préjugés évangéliques de Madame *Hébert*; je me déterminai, enfin, à leur livrer un aſſaut dans toutes les formes.

Vous connoiſſés, Monſieur, les délicieux *Diſcours* du célèbre *Woolſton ſur les Miracles de Jéſus-Chriſt*. Vous ſavez quel ridicule cet Auteur verſe, à pleines mains, ſur ces Miracles, en feignant de n'y voir que des Allégories. Je pôſai cet Ouvrage ſur la cheminée de ma chambre, & j'allai au rendez-vous accoutumé. Avant d'entamer notre Sainte Lecture, je crûs convenable de mettre en belle-humeur ma Dévote; je lui racontai deux ou trois Anecdotes boufonnes, que j'avois préparées; j'amenai, tant bien que mal, le récit de deux ou trois miracles, honnêtement abſurdes, tirés de la *Légende*, & qui ont quelque rapport avec

avec ceux qui se trouvent dans le Chapitre que je voulois lire ; je fis quelques réfléxions sur l'avidité de l'homme pour le merveilleux, & sur l'étonnante facilité avec laquelle il a, de tout tems, ajouté foi aux inspirations & aux miracles ; je parlai des Oracles du Paganisme, des prodiges de *Mahomet*, de ceux de l'Abbé *Paris* ; je fis gémir Madame *Hébert* sur l'imbécillité humaine ; puis, prenant la Sainte Bible, je l'ouvris, par un hazard que j'avois un peu acheminé, au Chapitre où il est question des *Noces de Cana*.

Lorsque j'eus fini la singulière histoire de ces Noces, je laissai tomber la Bible, comme si les forces m'eussent manquées tout-à-coup, & je dis à Madame *Hébert*, qu'il m'étoit impossible d'achever ce Chapitre ; qu'il s'élevoit dans mon esprit des doutes que je n'étois pas le maître de repousser ; que je la priois de ne pas exiger que je lui en fisse part ; & que je me voyois forcé de renoncer à une lecture, qui me devenoit, tous les jours, plus pénible, quelque plaisir que j'eusse à la faire avec elle.

Sa curiosité fut piquée, comme je l'avois prévu. » Qu'est-ce donc ? « me dit-elle » Qui » a-t-il dans ce que vous venez de lire, qui

» ait pû ſi prodigieuſement vous choquer? En » me cachant vos doutes, vous augmenteriez » mes inquiétudes. De grace, ne me taiſez » rien de ce que vous avez ſur le cœur! «

Je fis d'abord l'inéxorable; mais, enfin, je me rendis à ſes vives inſtances, ou plutôt, à ſes ſupplications réïtérées. J'étois ſon bon ami, ſon cher Monſieur; comment réſiſter à des expreſſions ſi touchantes? » Et bien, Madame, » lui dis-je, puiſque vous l'exigés, je parlerai, » quoique j'euſſe fermement réſolu de me taire. Dans nos dernières lectures, quel mal-aiſe » n'ai-je point éprouvé! Combien de mouvemens de dépit n'ai-je point étouffé! Je » craignois, à chaque inſtant, que vous ne viſſiez l'état violent où je me trouvois! Mais, » aujourd'hui, j'ai, malheureuſement, rencontré un endroit ſi révoltant, que le Livre » m'eſt tombé des mains, malgré moi-même. » Comment ſe perſuader, qu'un homme auſſi » grave, auſſi auſtère, auſſi ſaint, que l'on » nous repréſente Jéſus-Chriſt, ait été à des » Noces, ſurtout à des Noces de petites-gens, » où il ſe paſſe tant de choſes, qui n'auroient » pû que bleſſer la pureté de ſes regards & » la chaſteté de ſes Oreilles? Comment ſe per-

Digitized by Google

» ſuader ; qu'il eut converti l'eau en vin, au
» moment où les gens de la noce n'avoient,
» ſans doute, déja que trop bû ? Comment ſe
» perſuader, qu'il eut fait à ſa Mère une ré-
» ponſe auſſi ſéche que celle que l'on met dans
» ſa bouche ? Non, Madame ! Il n'eſt pas
» poſſible de digérer de pareils récits ; j'aime-
» rois autant croire, avec le ſtupide Muſul-
» man, que *Mahomet* mît, un ſoir, la Lune
» dans ſa manche. Je ne ſuis point ſurpris,
» que des payſans, pour excuſer, aux yeux
» d'un Prêtre, quelques excès de débauche,
» lui ayent cité les *Noces de Cana* ; & je le
» ſuis moins encore, que le Prêtre leur ait ré-
» pondu, que *ce n'étoit pas ce que Jéſus-Chriſt*
» *avoit fait de mieux.* «

Cette plaiſanterie dérida le front de Madame *Hébert*, qui m'avoit paru auſſi chagrine qu'étonnée des réflexions que je lui faiſois faire. » Je ne puis m'empêcher de rire « me dit-elle » de la naïveté de ce Prêtre. « Puis, prenant un air plus ſérieux » Quant à vos Objections, j'a-
» vouë qu'elles me frappent ; mais j'eſpère que
» Mr. *Sidman* y fera une réponſe auſſi ſatisfaiſante
» que celle que vous vous rappellez, ſans dou-
» te, qu'il me fit à l'occaſion du Figuier. «

» Oui, Madame, je m'en rappelle; mais » je ne dois pas vous cacher, qu'en examinant » de plus près cette réponſe, elle ne m'a paru » qu'un ſubterfuge; & je ſuis ſûr que, ſi » vous voulez y faire attention, vous la trou- » verez très inſuffiſante. «

Madame *Hébert* ayant eſſayé, mais envain, de me la développer, je la fis convenir, que ſi nous avions d'abord été contens de cette réponſe, c'eſt que nous avions bien plus déſiré qu'elle fut bonne, que nous n'avions trouvé qu'elle l'étoit réellement.

Je ſaiſis cette occaſion pour lui dire que, déja depuis quelque tems, j'avois eu lieu de me défier des Gens d'Egliſe; qu'ils m'avoient paru plus ſubtils que vrais, plus adroits à détourner les queſtions qu'à les réſoudre; &, qu'en général, je penſois que, puiſque la raiſon eſt un préſent du Ciel, il faut conſulter celle que nous en avons reçuë, ſans tant recourir à celle des autres. » Mais, à propos « ajoutai-je tout-à-coup » je me rappelle qu'il » y a trois ou quatre jours qu'un Ami à » qui, par hazard, je communiquois quelques » doutes, me fit achetter des *Diſcours ſur les* » *Miracles de J. C.* (il me ſemble, au moins,

» que c'eſt là le titre du Livre) m'aſſurant » que perſonne n'avoit parlé ſur ce ſujet, avec » autant de bonne-foi, que l'Auteur de cet » Ouvrage. Je n'ai pas encore eu le tems de » l'examiner ; faites le prendre par un Domeſ- » tique ſur la cheminée de ma chambre, où » j'ai quelque idée de l'avoir pôſé ; nous y » trouverons peut-être quelques réflexions ſur » l'étrange Miracle des *Noces de Cana.* «

Madame *Hébert* donna ſes ordres. Un moment après, le Domeſtique parut, le Livre à la main. J'avois eu ſoin de me procurer un exemplaire qui ne fut point coupé, afin que ma Dévote ne put pas ſoupçonner que j'euſſe la moindre connoiſſance de ce que renfermoit cet Ouvrage. Elle s'en empara d'abord, &, ayant ouvert la Table des Matières, elle y lut, *Les Noces de Cana.* » Voilà, me dit-elle, pré- » ciſément, notre affaire ! Voyons ſi..... « — » Oh, donnés, je vous prie « lui dis-je, en prenant le Livre » je ſuis bien impatient de » voir ce que l'Auteur à écrit ſur ce ſujet. Je » ſerois fort étonné, s'il ne faiſoit aucune des » difficultés que je vous ai propoſées. «

Nous en étions là, lorſqu'on annonça Mr. *Sidman*, qui parut avant qu'on eut pu lui di-

re, ſi l'on vouloit le recevoir. Je n'eus que le tems de ſerrer mon Livre dans ma poche, & de mettre le doigt ſur ma bouche, pour inviter Madame *Hébert* à garder le ſilence ſur le ſujet dont nous étions occupés. Je lûs, avec plaiſir, ſur ſon viſage, qu'elle ſe ſeroit bien paſſée de la viſite du Docteur, quelque profonde qu'eut été, juſques alors, la vénération dont il l'avoit pénétrée. De crainte, cependant, qu'elle n'eut pas compris le ſigne que je lui avois fait, je mis d'abord la converſation ſur ce qu'on avoit appris de l'*Amérique*; j'écoutai les lentes & plattes conjectures de Mr. *Sidman*; je précipitai les miennes, de ce ton qui dit aux gens » Voilà » tout ce que j'ai à vous dire; débarraſſés moi » de votre préſence. «

Je parlois à un ſourd. Ces Gens d'Egliſe ſont d'une prodigieuſe ténacité! Ne fallut-il pas que l'éternel *Sidman* eut paſſé deux années dans la *Nouvelle Angleterre*! Il en eut pour une mortelle demi-heure à pérorer ſur la ſeule Ville de *Boſton*, ſur la beauté de ſes Edifices, ſur les trois cent Vaiſſeaux qui, chaque année, ſortent de ſon Port &c. &c.; & il parleroit vraiſemblablement encore, ſi l'on n'étoit pas venu nous dire, qu'on avoit ſervi. Il fit alors

Digitized by Google

un mouvement de retraite; & je fus bien content de ce que Madame *Hébert*, en lui faiſant une révérence à la glace, lui propoſoit de diner avec nous, d'une manière ſi peu invitante, qu'autant valoit lui dire, qu'elle le prioit de ſe retirer. Il comprit, ſans doute, la valeur du compliment, & il agit en conſéquence.

Le voilà donc parti, ce terrible Monſieur *Sidman*! » Je ne vous tiens pas quitte « me dit Madame *Hébert* » j'eſpère que, d'abord après » le diné, nous ferons la lecture que nous al- » lions commencer, au moment où Mr. *Sid-* » *man* nous a honorés de ſa viſite. « Elle ſe tourna pour ſourire. Je lui répondis, que quoique j'euſſe promis de me rendre au Caffé de *Toms*, au ſortir de table, je n'avois rien à lui refuſer; que, d'ailleurs, je n'étois pas moins curieux qu'elle de lire le *Diſcours ſur les Noces de Cana*; que je n'étois pas aſſez préſomptueux pour croire, que ma façon de penſer fut ſans apel; & que j'étois prêt à rectifier mes idées ſur celles d'un Ecrivain, dont des gens éclairés m'avoient faits les plus grands éloges.

Je tirai un fort bon augure de la manière dont Madame *Hébert* avoit reçu notre Ami *Sidman*, & de ſa vive impatience de lire les

Diſcours. Je croiois voir déja ſe détacher la lourde chaîne des préjugés; je m'applaudiſſois de mes ſuccès ; & l'idée de mon triomphe donnoit un tel jeu à mes eſprits-animaux, que je ne ceſſai, pendant tout le repas, de plaiſanter & de rire. Pour la première fois, il ne fut point queſtion du cher Mr. *Hébert*, dont Madame n'avoit que trop ſouvent ramené l'idée.

A peine avions nous entamé le deſſert, que me prenant par la main » Allons, Mr. « me dit-elle » je ne puis plus modérer mon impa» tience; je vous en ferois des excuſes, ſi ce » n'étoit pas pour vous mener à des Noces. « » Bon ! « dis-je en moi-même » une plaiſan» terie ! « J'y répondis par deux ou trois autres, afin que nous fuſſions montés ſur un ton qui s'amalgamoit très bien avec celui de l'Ouvrage dont nous allions faire la lecture.

J'avois craint que Madame *Hébert*, frappée de la reſſemblance de mes Objections avec celles de l'Auteur *des Diſcours*, ne ſoupçonnat qu'il me les avoit fournies; mais je fus bientôt raſſuré. „ En vérité « me dit-elle, lorſque je n'avois encore lû que quelques pages „ il eſt „ étrange, que ces raiſonnemens ne ſe fuſſent „ pas préſentés à mon eſprit; cela eſt clair

„ comme le jour! Il me ſemble, à préſent, „ qu'il ſuffiſoit d'avoir le ſens-commun, pour „ penſer comme cet Auteur! Je ſuis bien honteuſe qu'il ait fallu qu'on me fit remarquer ce qui eſt d'une évidence à frapper „ les plus imbécilles! Oh, il faut abſolument „ que je ſache ce que Mr. *Sidman* aura à répondre! C'eſt bien autre choſe que l'affaire „ du *Figuier*! Continués, je vous prie.“

„ C'eſt ce que je vais faire; mais permettez-moi de vous dire, Madame, que votre déciſion me paroit un peu précipitée. Que „ ſavons nous, ſi, comme il arrive ſouvent, „ l'Auteur ne reviendra point ſur ſes pas, » ſi la ſuite de ſon Diſcours ne ſera point le „ correctif de ce que nous venons de lire.“

Après cette petite Note, qui avoit ſon utilité, je ne fus plus interrompu par Madame *Hébert*, chez qui j'appercevois cependant, du coin de l'œil, des mouvemens d'impatience & une démangeaiſon de parler, qui, aſſurément, ne me faiſoient pas de peine. Au moment où j'eus achevé de lire „ Et bien, Monſieur“ me dit-elle, du ton d'une perſonne piquée „ comment trouvez-vous ce correc„ tif? Ma déciſion étoit-elle un peu préci-

Digitized by Google

„ pitée ? Vous paroit-il que l'Auteur ſoit revenu „ ſur ſes pas ? "

Je baiſſai humblement la tête, & je dis à Madame *Hébert*, que je lui devois une réparation dans toute les formes ; que tout ce que nous venions de lire étoit la lumière même ; que j'étois honteux de n'avoir bégayé que des misères, en comparaiſon des difficultés que l'Auteur du *Diſcours* avoit ſi bien développées ; & que je défiois tous les *Sidman* paſſés, préſens & à venir, de répondre, d'une manière tant ſoit peu plauſible, à des raiſonnemens de cette force. „ Oh, je vous le répéte " me dit Madame *Hébert*, avec vivacité „ il faut que je „ ferme la bouche à mon Docteur ! Je ſuis » auſſi impatiente de le voir paroitre, que je „ l'étois, ce matin, d'en être délivrée. Vou„ lez-vous que je le faſſe prier de venir, dans „ ce moment même ? Vous jouïrez de ſa con» fuſion. «

J'étois fort éloigné d'acquieſcer à cette demande ; non pas que je fiſſe l'honneur à l'épais *Sidman* de le croire capable d'une bonne réponſe, mais je craignis, qu'il ne connut la *Refutation des Diſcours de Woolſton* par l'Evêque *Smalbrock*, & qu'il ne la mit entre les

mains de Madame *Hébert*. Cette Réfutation eſt ſi ſpécieuſe, ſi éblouïſſante, qu'en vérité, il faut bien ſe tenir ſur ſes gardes, j'ai preſque dit, qu'il faut être un Philoſophe conſommé, pour n'être pas la dupe de cet adroit Théologien. Vous ne ſauriez croire, Monſieur, à quel point ſon Ouvrage a nui, dans ce pays, à notre Cauſe! Je ne comprens pas pourquoi quelcun de nos grands Ecrivains n'y a pas encore fait de Réponſe.

En conſéquence de ma crainte, je dis à Madame *Hébert*, que Mr. *Sidman* m'avoit paru un bon-homme; que je ne croyois pas qu'elle eut aucune raiſon de lui faire de la peine; qu'en défendant, de ſon mieux, l'Evangile, il faiſoit ſon métier; qu'il étoit payé pour cela; qu'il falloit avoir quelque condeſcendance pour ſa robe; & que nous pourrions employer, d'une manière plus utile & plus agréable, le tems que nous mettrions à diſputer avec un Croyant mercenaire, qui, par état, eſt obligé de réſiſter à l'évidence. Concluſion; il fut arrêté que Mr. *Sidman* reſteroit chez lui, & que, s'il lui prenoit fantaiſie de faire, de lui-même, une viſite, il ne ſeroit point inquiété ſur les *Noces de Cana*.

Digitized by Google

Tranquille ſur cet article, qui n'étoit pas indifférent, je dis à Madame *Hébert*, qu'il conviendroit peut-être, que nous lûſſions, une ſeconde fois, le *Diſcours ſur les Noces*; que, dans une première lecture, la nouveauté des idées pouvoit éblouïr; & que l'importance du ſujet demandoit l'attention la plus ſcrupuleuſe. Vous comprenés, Mr., le but de cette propoſition. Elle fut acceptée; & il en réſulta l'effet auquel je m'étois attendu.

Madame *Hébert* ne ceſſoit de dire „ Il eſt „ clair qu'il ne ſeroit pas allé à ces Noces.... „ Il eſt clair qu'il n'auroit pas fait un miracle „ auſſi déplacé.... Il eſt clair, qu'il n'auroit „ pas fait cette réponſe à ſa Mère!" Et quand j'eus fini de lire; (d'une voix tant ſoit peu aigre) „ J'eſpère, Monſieur, que vous ne me „ propoſerez pas une troiſiéme lecture, à moins „ que vous n'ayez une très petite opinion de „ mon intelligence? "

„ Non, aſſurément, Madame! C'étoit bien „ moins de votre intelligence que je me dé- „ fiois, que de la mienne. Mon reſpect pour „ l'Evangile avoit toujours été ſi profond, ou „ plutot, ſi ſuperſtitieux, que je ſuis encore, „ malgré moi, d'une délicateſſe exceſſive ſur

„ tout ce qui me paroit y porter atteinte ! Mais „ j'avouë, qu'après ce que nous venons de li- „ re, il ne me reſte qu'un mouvement d'in- „ dignation contre ceux qui m'inſpirèrent ce „ reſpect, dans mon enfance. «

Je plaçai, en cet endroit, quelques lamentations ſur les Préjugés de l'Education ; ſur la force qu'ils acquièrent par le tems ; ſur la réſiſtance que l'on trouve, au dedans de ſoi, à les détruire, lors même que l'on en découvre toute l'abſurdité. Je gliſſai, rapidement, un mot ſur les entrâves que les Opinions de l'enfance mettent à notre liberté & à nos penchans les plus naturels. Je finis par l'éloge de ces ames grandes & fortes, ſur qui les préjugés n'ont plus eu de priſe, du moment qu'elles les ont apperçu ; & qui ſont aſſez généreuſes, aſſez amies de l'humanité, pour attaquer de front les Opinions les plus généralement reçûës, au riſque des perſécutions, que les imbécilles & les fourbes ne leur ont que trop ſouvent ſuſcitées.

Je ne dirai plus, déſormais, la *Dévote*, mais la *Sage Hébert* applaudit à tout, & me ſupplia de vouloir bien lire avec elle, en entier, l'excellent Ouvrage qui ouvroit ſes yeux à la lu-

Digitized by Google

mière. Je lui répondis, que c'étoit à moi à lui faire cette demande; que les préjugés n'avoient pas ſur ſon ame l'empire qu'ils avoient ſur la mienne; & que, pour m'aſſurer, qu'elle ne feroit pas, ſeule, la lecture des autres *Diſcours*, je la priois d'enfermer le Livre dans une Armoire, dont elle me donneroit la clef. C'eſt ce qu'elle fit, au moment même. Je crûs devoir prendre cette précaution, dans la crainte que *Sidman*, ou quelcun de ſon eſpèce, trouvant cet Ouvrage entre les mains de Madame *Hébert*, ne mit des obſtacles à une converſion ſi heureuſement commencée.

Je ſuis &c.

CINQUIÈ-

CINQUIEME LETTRE.

S'Il vous en ſouvient, Monſieur, je liſois à Madame *Hébert* les *Diſcours de Woolſton ſur les Miracles de Jéſus-Chriſt*. La lecture entière, & bien réfléchie, de cet excellent Ouvrage lui fit ſentir quelles abſurdités elle avoit digérées dans ſon enfance. Je paſſe ſous ſilence ſes objections, ſes exclamations, & les reproches qu'elle ne ceſſoit de faire à ſes Parens & aux Prêtres, d'avoir abuſé, ſi impitoyablement, de ſa crédulité. Vous ſoupçonnez bien, Monſieur, que je ne manquois pas de faire chœur avec elle.

Content de l'effet des *Diſcours*, je ne me ſoucioïs pas trop d'examiner avec Madame *Hébert* les preuves dont les Théologiens ont eu l'art d'appuier le Chriſtianiſme. Je fus cependant obligé d'en venir à cet examen, à cauſe de l'impreſſion que je vis que ces preuves faiſoient encore, de tems en tems, ſur mon Ecolière, à qui elles étoient aſſez bien connuës. Voici, Monſieur, l'eſquiſſe d'un très grand Tableau.

Je me tirai d'abord aſſez leſtement de la

Preuve des Miracles, déja fort entamée par la lecture des *Diſcours*, en faiſant obſerver à Madame *Hébert*, (d'après l'Ecrivain Moderne qui a le plus vigoureuſement attaqué les Miracles, en leur témoignant un *reſpect*, de ſa façon) — qu'un Miracle eſt une exception réelle & viſible aux Loix de la Nature; que pour bien juger d'un Miracle, il faudroit connoitre toutes ces Loix; & qu'aucun homme n'a eu & n'aura cette connoiſſance. ——— Que tout ce qu'on peut dire de celui qui ſe vante de faire des Miracles, eſt, qu'il fait des choſes fort extraordinaires. ——— Que la Chymie curieuſe a des tranſmutations, des précipitations, des détonations, des exploſions, des phoſphores des pyrophores, des tremblemens de terre, & mille autres merveilles, à faire ſigner mille fois le Peuple qui les verroit. (J'invitai Madame *Hébert* à mêler ſeulement de l'huile de Gayac avec de l'eſprit de Nitre, ſi elle vouloit faire des Miracles) —— Qu'il n'y a pas une foire à Paris où l'on ne voie des prodiges, par exemple, des Têtes de bois qui parlent, &c. &c. ——— Que l'art de guérir n'étant pas hors de la nature, tout ce qu'on peut dire de certaines guériſons, c'eſt qu'elles

ſont

Digitized by Google

ſont ſurprenantes, mais non pas qu'elles ſoient impoſſibles. ——— Que puiſqu'on a déja trouvé le ſecret de reſſuſciter des noyés, & cherché celui de reſſuſciter les pendus, on parviendra peut-être à rendre la vie à des corps qu'on en avoit crû privés. ——— Qu'il n'y a, enfin, que des Miracles qui puiſſent faire croire aux Miracles, parce que le témoignage des hommes, quel qu'il ſoit, ne peut jamais ſuffire pour conſtater des faits ſurnaturels.

J'ajoutai à ces Obſervations (plus propres, il faut en convenir, à frapper une femme, que ſolides en elles-mêmes) que notre petit tas de boue a été tout couvert de miracles; que les Hiſtoires ſont auſſi remplies de prodiges que d'événemens naturels. » Les filles du grand » Prêtre Anius « dis-je à Madame *Hébert* » changeoient tout ce qu'elles vouloient en » bled, en vin, en huile. Athalide, fille de » Mercure, reſſuſcita pluſieurs fois. Eſculape » reſſuſcita Hipolite. Hercule arracha Alceſte » à la mort. Hérès revint au monde après avoir » paſſé quinze jours dans les enfers. Romulus » & Rémus nâquirent d'un Dieu & d'une » Veſtale. Le Palladium tomba du Ciel dans » la Ville de Troyes. La Chevelure de Béré-

» nice devint un assemblage d'étoiles ; &c. &c. «
Je l'amusai beaucoup, en lui racontant ce que l'on dit d'un petit Moine, qui étoit si fort accoutumé à faire des miracles, que le Prieur lui défendit enfin d'exercer son talent ; le petit Moine obéït ; mais ayant vû un pauvre Couvreur qui tomboit du haut d'un toit, il balança entre le désir de lui sauver la vie, & la sainte obédience. Il ordonna seulement au Couvreur de rester en l'air jusqu'à nouvel ordre, & courut vite conter à son Prieur l'état des choses. Le Prieur lui donna l'absolution du péché qu'il avoit commis, en entamant un Miracle sans permission ; & lui permit de l'achever, pourvû qu'il s'en tint là, & qu'il n'y revint pas. Je lui racontai aussi ce qui étoit arrivé à St. *Amable*, qui, allant à Rome, eut l'honneur d'avoir pour Laquais le Soleil, qui lui porta son manteau & ses gands au-dessus de la tête, en guise de parasol, pour le défendre contre la chaleur, quand il faisoit beau, & contre la pluye, quand il faisoit mauvais tems.

Vous ne sauriez croire, Monsieur, les bons effets de ces petits Contes ! S'ils ne frappent pas plus que les raisonnemens, ils leur donnent,

Digitized by Google

au moins, une force ſingulière. » Laiſſons donc » là les miracles « me dit Madame *Hébert*, après m'avoir fait quelques légères objections, » mettez vous, Monſieur, les *Prophéties* dans » le même rang ? Que penſez-vous, par exemple, de celle de Jéſus-Chriſt touchant *ſa venuë* » *dans les airs avec grande puiſſance & grande* » *majeſté* ?..... «

» Je ſais, Madame, ce que vous voulez dire. Je vous prierai d'abord d'obſerver, que » le premier Prophête fut le premier fripon » qui rencontra un imbécile ; ainſi la Prophêtie eſt de la plus haute antiquité ; mais à la » fraude s'eſt joint le fanatiſme ; ces deux » monſtres habitent aiſément enſemble dans les » cervelles humaines. On a vu arriver à Londres, par troupes, du fond du Languedoc » & du Vivarès, des Prophêtes, tout ſemblables à ceux des Juifs, qui joignoient le plus » horrible enthouſiaſme aux plus dégoutans » menſonges. On a vû *Jurieu* prophétiſer en » Hollande. Il y eut de tout tems de tels Impoſteurs, & non-ſeulement des miſérables » qui faiſoient des prédictions, mais d'autres » miſérables qui ſuppoſoient des prophéties » faites par d'anciens perſonnages. Le monde

» a été plein de *Sibylles* & de *Noſtradamus*.
» L'Alcoran compte deux cent quatre vingt
» mille Prophêtes.... «

» Deux cent quatre vingt mille ! «

» Pas moins ! Par raport à la Prophêtie de
» Jéſus-Chriſt, dont vous avez fait mention,
» je ne conçois pas que des Théologiens mê-
» me ôſent en parler ! Pour peu qu'on ſoit
» inſtruit, on ſait, que le Dogme de la fin du
» monde & de l'établiſſement d'un monde
» nouveau étoit une chimère reçuë, du tems
» de Jéſus, chez preſque tous les peuples.
» On trouve cette opinion dans *Lucrèce*, *Ovide*
» &c. Les Stoïciens avoient adopté cette rê-
» verie. Les Demi-Juifs, les Demi-Chrétiens
» qui fabriquèrent les Evangiles, ne manquè-
» rent pas d'adopter un Dogme ſi reçu, & de
» s'en prévaloir. Mais comme le monde ſub-
» ſiſta encore longtems, & que, malgré la
» Prédiction, Jéſus ne vint point dans les
» nuées avec une grande puiſſance & une
» grande majeſté, au premier Siécle de l'E-
» gliſe, ils dirent, que ce ſeroit pour le ſe-
» cond Siècle ; ils le promirent enſuite pour
» le troiſiéme ; &, de ſiècle en ſiècle, cette
» extravagance s'eſt renouvellée. Les Théolo-

Digitized by Google

» giens on fait comme un Charlatan que j'ai
» vû en place publique. Il montroit au Peu-
» ple, vers le ſoir, un Coq & quelques bou-
» teilles de baume. *Meſſieurs*, diſoit-il, *je*
» *vais couper la tête à mon Coq, & je le reſ-*
» *ſuſciterai, le moment d'après, en votre pré-*
» *ſence; mais il faut, auparavant, que vous*
» *m'achetiez mes bouteilles.* Il ſe trouvoit tou-
» jours des gens aſſez ſimples pour en acheter.
» *Je vais donc couper la tête à mon Coq*, con-
» tinuoit le Charlatan; *mais, comme il eſt tard,*
» *& que cette opération eſt digne du grand jour,*
» *ce ſera pour demain.* Deux Membres de
» l'Académie Royale eurent la curioſité & la
» conſtance de revenir pour voir comment le
» Charlatan ſe tireroit d'affaire.... «

» Quoi, Monſieur! Deux Membres de l'A-
» cadémie Royale? «

» Oui, Madame. La farce dura huit
» jours..... «

» Et les deux Académiciens perſévérèrent?..«
» On aſſure, qu'ils ne ſe retirèrent qu'au qua-
» triéme jour. Quoiqu'il en ſoit, la farce, com-
» me je vous l'ai dit, finit au huitiéme; mais la
» farce de la fin du monde, dans le Chriſtia-
» niſme, a dûré huit ſiècles entiers. Après

» cela qu'on nous parle de Prophéties ! «

Mon Charlatan ferma la bouche à Madame *Hébert*. Je m'attendois qu'elle l'ouvriroit pour me parler des prétendus Oracles de ce qu'on nomme l'*Ancien Teſtament* ; & je me diſpôſois, non pas à diſcuter ce ſujet épineux & triſte, mais à m'en débarraſſer, au moyen *du déjeuné d'Ezéchiel*, & de *l'avanture d'Oola & d'Oliba*. Heureuſement, elle m'épargna juſqu'à la peine de chercher la gâze qu'il auroit fallu mettre ſur tout cela, en s'addreſſant à une Dame.

» A la bonne-heure « me dit-elle » je vous » abandonne les Miracles & les Prophéties, » quoique j'euſſe encore bien des choſes à vous » dire ; mais la Morale Evangélique ! Que » d'excellens Préceptes dans la bouche d'un » Juif, du fils d'un Charpentier ! «

» Je vous embarraſſerois fort, Madame, ſi » je vous demandois de me prouver, que Jéſus n'avoit point paſſé ſa jeuneſſe à étudier » les Sciences, &, ſurtout, celle de la *Morale* ; » qu'il n'avoit point lû & pillé les Ouvrages » de quelques Philoſophes Payens ; qu'il n'avoit point voyagé en Grèce & en Egypte, » & qu'il n'en avoit point rapporté les Diſ-

Digitized by Google

» cours dont ſes Diſciples lui ont fait honneur. » Mais je n'ai pas beſoin de me prévaloir de » tous mes avantages, pour vous faire ſentir, » que cette preuve, qui vous frappe, n'a pas » plus de ſolidité que celles que nous avons » examinées. «

» Voyons donc ſi vos raiſons ſont auſſi fortes » que votre confiance paroit l'être. «

Ici, Monſieur, je vous préviens, que n'ayant jamais donné à cette *Preuve* l'attention qu'elle paroit mériter, je ſuppléai, par la fermeté & l'aſſurance du ton, à la foibleſſe de ce que je ſentois que j'avois à dire. J'appuiai ſur cinq *Obſervations*, que je ne ferai que vous indiquer.

I^e. *Obſervation.* Il n'y a jamais eu d'homme, ſoi-diſant *Envoyé de Dieu*, qui ait aſſemblé d'autres hommes pour leur dire » Vivez » ſans raiſon & ſans loi; abandonnez-vous » à l'yvrognerie; ſoyez adultères; volez, aſſaſ- » ſinez ſur les grands chemins. « Pour réuſſir il faut toujours exhorter à la Vertu. Jéſus ne put donc prêcher qu'une Morale honnête.

II^de. *Obſervation.* La Morale de l'Evangile n'eſt ni plus ſaine ni plus belle que celle d'un

Platon, d'un *Socrate*, d'un *Sénéque*, & de quelques autres Philoſophes Payens. (Je lûs à Madame *Hébert* trois ou quatre paragraphes, bien choiſis, des Traités de *Sénéque* ſur *la Providence* & ſur *les Bienfaits*.)

IIIe. *Obſervation.* On trouve, dans le Paganiſme, des Exemples d'équité, d'humanité, de patriotiſme, de tempérance, de déſintéreſſement, de patience, de douceur, qui prouvent, qu'avant *Jéſus* il exiſtoit des Vertus auſſi réelles que toutes celles qu'il recommande. (Je citai quelques traits de la vie de *Caton*, de *Titus*, de *Marc-Aurèle*, &c.)

IVe. *Obſervation.* L'expérience nous apprend le cas qu'il faut faire de la Morale Evangélique, en nous montrant, que les Nations Chrétiennes ont ſouvent des mœurs plus corrompues que celles qu'elles traittent d'infidelles & de ſauvages. Dans l'Eſpagne, le Portugal & l'Italie, le vol, l'aſſaſſinat, la débauche, ſont portés à leur comble. (Vous comprenez, Monſieur, que les *faits* ne me manquérent pas. Je ne fus embarraſſé que dans le choix.)

V^e. *Obſervation.* La Morale de Jéſus, à force d'outrer tous les devoirs, les rend impraticables & vains. Elle va juſqu'à dire, qu'il *faut*

Digitized by Google

haïr ſon père & ſa mère. Elle aiguiſe charitablement les poignards par ces paroles, *Contrains les d'entrer.* Elle invite à la poltronnerie, à la bêtiſe, par cet ordre burleſque de tendre poliment l'autre joue à celui qui en a ſoufflette une. Elle entre, avec la même adreſſe, dans la nature de l'homme, en lui faiſant un devoir, non-ſeulement d'aimer les autres comme ſoi-même, mais, encore, d'aimer ce qui, aſſurément, eſt très peu aimable, ſes plus cruels ennemis. Elle fait de la *pauvreté d'eſprit* la choſe du monde la plus heureuſe. Elle imagine & prêche cette impertinente Vertu, *l'humilité*, qui ne nous laiſſe voir que ce qu'il y a de mauvais en nous, & ne nous arrête que ſur ce qu'il y a de bon dans les autres. Elle nous commande je ne ſçais quelle *Crucifixion de la chair*, qui n'eſt rien moins que tentative pour tout homme qui n'eſt pas fou. Et le précepte de quitter maiſon, biens, parens, amis, pour ſuivre *Jéſus* ? Et celui de laver les pieds des *petits*, quelques dégoutans qu'ils puiſſent être ? Et celui de voler pour faire l'aumône ? Et celui de ne jetter pas même *un coup d'œil* de convoitiſe ſur une femme,

Digitized by Google

quelque jolie qu'elle puiſſe être? Et tant d'autres auſſi révoltans & auſſi abſurdes?

Vous comprenez, Monſieur, que ſi j'avois eu à faire avec un *Abadie*, je me ſerois bien gardé de défigurer, à ce point, la Morale Evangélique.

Lorſque j'eus fini ma V^e^. *Obſervation*, ſans attendre les objections que Madame *Hébert* paroiſſoit vouloir me faire „ Pour ce qui eſt « continuai-je „ du *Caractère Moral* de Jéſus-„ Chriſt, que les Théologiens vantent ſi fort, „ je ne puis m'empêcher de lui trouver de la „ ſimplicité, de la facilité, de la grace & „ même de l'élégance. Il ne fuioit ni les „ plaiſirs ni les fêtes, il alloit aux noces, il „ voioit les femmes, il jouoit avec les enfans, „ il aimoit les parfums, il mangeoit chez les „ Financiers. Il avoit le cœur ſenſible; il étoit „ homme de bonne ſociété. «

Madame *Hébert* avoit l'air de trouver que j'habillois Jéſus-Chriſt en petit-maître, & que j'en parlois d'une manière un peu dégagée. Vous ſavez, Monſieur, quel eſt le Peintre à qui l'on doit ce joli portrait. „ Mais, Madame, ajoutai-je, „ en reconnoiſſant ce qu'il y a eu de bon en „ Jéſus, il faut convenir auſſi, que ſa Con-

Digitized by Google

» duite n'eſt pas à l'abri de tout reproche. Sans » parler de ſa prétention aux Miracles, qui ne » fait pas honneur à ſa ſincérité, vous ſou- » vient-il de la réponſe, un peu dure, qu'il » fit à ſa Mère, aux Noces de Cana? Vous » ſavez avec quelles Epithètes il accueilloit les » Scribes & les Phariſiens. Quelle vivacité, » pour ne rien dire de plus, dans l'affaire de » ces Vendeurs de pigeons & de bœufs, qui » en trafiquoient paiſiblement dans le parvis » du Temple! Les inviter à s'établir ailleurs, » paſſe! Mais, les chaſſer à coups de fouet! » Vous m'avouërez que c'eſt un peu fort.... » Ah, Madame! Que n'avons nous la Vie » entiére de *Socrate*! Quel homme! Un pa- » rallèle, que je prépare, entre ce *fils de Soph-* » *roniſque* & le *fils de Marie*, vous apprendra » le quel mérite la préférence! «

» En attendant, Monſieur « me dit Madame *Hébert* » que penſés vous de la Preuve tirée » de *l'Etabliſſement de la Religion Chrétienne?* » Elle me paroit d'une grande force. Des pê- » cheurs, des péagers, des faiſeurs de tentes » forment le projet de faire adorer Jéſus dans » *Athènes* & dans *Rome!* Une montagne d'obſ- » tacles ne les effraie pas! Ils en triomphent! «

Au

Au ton dont elle prononça ces paroles, je crus voir renaitre toute ſa foi à l'Evangile ; & je vous avouërai, Monſieur, que cette *Preuve*, dont elle étoit frappée, m'a toujours chifonné. Je crois qu'il ſeroit très important, que quelcun de nos plus fameux Auteurs y fit enfin une bonne réponſe. Je cherchai d'abord à détourner la converſation ; mais Madame *Hébert* ne perdant point de vuë ſon objet, je lui dis, que j'étois obligé de ſortir, & qu'à mon retour je lui montrerois que cette Preuve, qui ſurprend au premier abord, n'a cependant pas plus de force que celles que je venois de réduire en poudre.

Je ſortis donc, & j'allai, ſur le champ, raſſembler tout ce que j'avois lû de tant ſoit peu ſatisfaiſant ſur cette fâcheuſe Propagation de l'Evangile. Cela fait, je me préſentai hardiment à Madame *Hébert*. » Je viens, lui dis-» je, reprendre notre converſation ; où en ſom-» mes nous reſtés, je vous prie ? «

» A l'inconcevable établiſſement du Chriſ-» tianiſme. Permettez, Monſieur, que je vous » trace un tableau, que je viens de me faire » à moi-même. Je vois *Pierre* & *Paul*, hom-» mes du commun-peuple, qui, mal vêtus,

» un bâton à la main, un hâvre-ſac ſur l'é-
» paule, ſe diſpoſent à partir, l'un pour *Athè-*
» *nes*, & l'autre pour *Rome*. Je leur demande,
» quel eſt leur deſſein ? Ils me répondent, d'un
» ton ferme, qu'ils vont *renverſer les Idoles*,
» *élever des Autels au Vrai Dieu*, *Créateur des*
» *Cieux & de la Terre*, *faire reconnoître pour*
» *ſon Envoié Jéſus crucifié à Jéruſalem*, *prê-*
» *cher une Morale pure & ſainte*, & *réformer*
» *le genre humain*. Je ris d'un tel projet, mais
» d'un ris de pitié, qui me porte à eſſaier de
» faire ſentir à ces pauvres gens l'abſurdité de
» leur entrepriſe. Ils partent, ſans m'écouter.
» Je gémis de leur folie. Quelques années
» s'écoulent ; & j'apprens, que mes deux Voia-
» geurs, aidés d'une douzaine de leurs ſem-
» blables, quoique violemment perſécutés,
» ont fait à leur Maitre une multitude innom-
» brable de Diſciples. Je doute, d'abord, de
» la vérité du fait. Je ſoutiens qu'on m'en im-
» poſe ; mais, enfin, je ſuis forcée de me ren-
» dre. Convenez, Monſieur, qu'il n'eſt guè-
» res poſſible d'apprendre une nouvelle plus
» étonnante que celle-là ! «

Je me ſerois bien paſſé de cette peinture, qui n'étoit que trop naturelle. Afin d'effacer

l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur Madame *Hébert*; je diſſertai, pendant près d'une heure, ſur l'effet naturel de la *Nouveauté*, qui attiroit des eſprits foibles, lâſſés de leurs anciennes ſottiſes, & qui couroient à de nouvelles erreurs, comme la populace de la foire de *Barthélemy*, dégoutée d'une ancienne farce qu'elle a trop ſouvent entenduë, demande une farce nouvelle. ——— Sur l'état vil & abject de tous ceux qui embraſſérent l'Evangile. ——— Sur l'attrait d'une Religion, qui flattoit les hommes d'une égalité naturelle, en leur diſant, qu'un ſeul Dieu les avoit tous créés, & qu'ils avoient tous un même Sauveur. ——— Sur la ſéduction d'une Doctrine qui promettoit de *nouveaux Cieux & une nouvelle Terre*, où l'on jouïroit d'une béatitude inexprimable. ——— Sur la conſiſtance & l'activité que donna à la Secte naiſſante la Philoſophie de *Platon*, que les Chrétiens eurent l'art de mêler avec le Chriſtianiſme. ——— Sur la douceur du Sénat Romain qui, reſpectant les Platoniciens, admirant les Stoïques, aimant les Epicuriens, tolérant les reſtes de la Religion Iſiaque, vendant aux Juifs la liberté d'établir des Synagogues au milieu de *Rome*, ne pouvoit pas avoir per-

persécuté les Chrétiens, comme les Théologiens ôsent le dire à ceux qui ne connoissent point l'Histoire. ——— Sur la fourberie des Prêtres, qui ont prodigieusement grossi le nombre des Martyrs, & qui ont forgé, à ce sujet, des Fables si absurdes, qu'ils se sont trahis eux-mêmes. (J'eus soin de faire part à Madame *Hébert* de l'aventure de *Ste. Potamienne.* Elle rit de bon cœur, en voiant cette illustre *Sainte* sortir, avec une peau plus fraiche & plus blanche, de la marmite, pleine de poix-résine, où l'on avoit essaié de la faire bouillir. Le spécifique lui parut trop hazardeux, pour qu'elle le conseillat à aucune de ses amies.) ——— Sur l'établissement de la Religion Mahométane, qui fut aussi prompt que celui de la Religion Chrétienne, & qui, actuellement, est aussi répanduë sur la terre. (Je plaçai ici quelques Anecdotes sur *Mahomet* & sur sa veuve *Cadige*, qui amûsérent beaucoup Madame *Hébert*, &, à la faveur desquelles je fis passer ma comparaison, qui, il faut l'avouër, est tant soit peu clochante.)

Puis, apostrophant mon Ecolière » Et bien « lui dis-je » Madame! Etes vous toujours aussi » émerveillée du succès de vos Voiageurs? Quant » à moi, je trouve très simple, que le Chris-

» tianiſme ſe ſoit formé dans la populace, comme les Sectes des Anabaptiſtes & des Quakers ſe ſont établies; comme celles des Prophêtes du Vivarès & des Cévennes ſe ſont formées; comme la Faction des Convulſionnaires qui fit tant de bruit. L'enthouſiaſme commence; la fourberie achève. Il en eſt de la Religion comme du jeu; *on commence par être dupe, on finit par être fripon.* Au ſurplus, Madame, comment ôſe-t-on parler de l'établiſſement du Chriſtianiſme? Ah, qu'il eut été à ſouhaiter, que vos Voiageurs & conſors euſſent été enfermés, pour le reſte de leurs jours, dans la premiére ville où ils parlérent du Chriſt! Que de malheurs cet empriſonnement eût épargnés au genre-humain! «

Ici, je lûs un petit relevé de tous les hommes que la Religion Chrétienne a fait maſſacrer, ſoit dans les ſéditions, ſoit dans les batailles, ſoit ſur les échaffauds, ſoit dans les bûchers, ſoit par de ſaints aſſaſſinats, ou prémédités, ou ſoudainement inſpirés par l'eſprit. Madame *Hébert* fut effraiée, en apprenant, qu'il y avait eu neuf millions quatre cent ſoixante & huit mille huit cent perſonnes, ou égor-

gées, ou noiées, ou brulées, ou rouées, ou penduës, pour l'amour de Dieu. Elle ne vouloit pas le croire, mais je lui prouvai, en faisant de nouveau *l'addition*, qu'il n'y avoit pas un noié, pas un pendu, à rabattre.

„ En ſuppoſant " me dit-elle tout à coup, „ que votre Calcul ſoit exact, ce ne ſera pas „ la faute de la Religion Chrétienne, ce ſera „ celle des abus. "

„ Cela ſeroit bon, Madame, s'il n'y avoit „ eu que peu d'abus. Mais ſi les Prêtres ont „ voulu vivre aux dépens du Public, depuis „ que *Paul*, ou celui qui a pris ſon nom, a „ écrit, *Ne ſuis-je pas en droit de me faire nourrir & vétir, moi, ma femme, ou ma Sœur?* „ Si l'Egliſe a voulu toujours envahir; s'il „ eſt évident, que l'Hiſtoire de l'Egliſe eſt „ une ſuite continuë de querelles, d'impoſtures, de véxations, de fourberies, de rapines „ & de meurtres, alors il eſt démontré, que „ l'abus eſt dans la choſe même; comme il eſt „ démontré, qu'un loup a toujours été carnacier, & que ce n'eſt point par quelques „ abus paſſagers qu'il a ſucé le ſang de nos „ moutons. "

Ce *Loup Carnacier* me tira du détroit où

j'aurois pû me trouver, ſi Madame *Hébert* m'eut dit „ que, lors même que les abus ſe„ roient innombrables, il n'en reſteroit pas „ moins vrai, que l'Evangile recommande, à „ chaque page, la *charité*, la *douceur*, le *ſu„ port*, le *pardon*, la *miſéricorde*, & parcon„ ſéquent, que les horreurs, dont j'avois fait „ un relevé, ne devoient pas être miſes ſur „ ſon compte. « Je veux réfléchir mûrement ſur cette difficulté; & je ne doute pas d'y trouver une réponſe triomphante.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, jugeant, par certains geſtes & certains regards, que je n'avois pas totalement détruit l'impreſſion qu'avoient faitte ſur Madame *Hébert* les *Preuves* du Chriſtianiſme, je ne voulus pas finir cet Entretien, ſans l'avoir fortement indiſpôſée contre l'Evangile. Ses Parens m'avoient ſervi merveilleuſement pour cela, en en faiſant une bonne Orthodoxe. L'excellente choſe que cette Orthodoxie! Aiant amené la converſation ſur ce qu'on a nommé des *Myſtères*, je me gardai bien de dire à Madame *Hébert*, que les abſurdités dont on a chargé l'Evangile, ne lui appartenoient pas réellement; ſuppoſant, au contraire, qu'elles en faiſoient partie, & partie eſ-

ſentielle, je me récriai ſur la violence qu'il faut faire au Sens-commun pour croire, que *trois perſonnes, bien diſtinctes les unes des autres, ne ſont qu'une ſeule perſonne* —— que *la Vierge Marie a été la Mère de Dieu* —— que *Dieu, offencé par les hommes, a ſatisfait, lui-même, pour eux, à ſa propre juſtice irritée* —— que *Dieu a prédeſtiné, de tout tems, une multitude innombrable de ſes Créatures à brûler aux ſiècles des ſiècles*; &c. &c. Je couvris de tant de ridicule ces inepties Théologiques, qui, heureuſement, ont été miſes ſur le compte de l'Evangile, que Madame *Hébert*, qui n'oſoit pas me regarder en face, ſe retira, en me diſant, qu'elle étoit toute honteuſe de ſon imbécille crédulité, & qu'elle ne concevoit pas qu'il eût fallu que je lui ouvriſſe les yeux pour la lui faire appercevoir.

Malgré cela, je n'en fus pas encore quitte avec elle ſur l'article du Chriſtianiſme. Le lendemain de cette Converſation, comme j'entrois dans ſa chambre, je la trouvai, la plume à la main. „ Je mets par écrit, me dit-elle, quel„ ques Queſtions que j'irai bientôt vous por„ ter; laiſſez moi finir, je vous prie. « Je me retirai, très impatient de ſavoir de quoi

elle étoit occupée. Elle ne tarda pas à paroître, un papier à la main. „ Monſieur « me dit-elle „ vous parliez hier avec tant de „ chaleur & de viteſſe; vous entaſſiés tant „ de raiſons les unes ſur les autres, que j'en „ fus étourdie au point de ne pouvoir pas „ vous faire quelques Queſtions qui s'offroient „ à mon eſprit, & qui méritent, à ce que je „ crois, d'être examinées. „

Je pris le papier, & j'y lûs ces inſidieuſes Demandes:

Eſt-il néceſſaire de connoitre toutes les Loix de la Nature, pour être en état de dire d'un homme, qu'il a fait un miracle, lorſque, d'un mot, il a donné la vuë à un Aveugle-né, ou appaiſé une tempête, ou reſſuſcité un mort?

De tels faits ne peuvent-ils pas être aiſément diſtingués des prodiges de la Chymie, & ne démontrent-ils pas la Miſſion d'un Envoyé de Dieu?

Un Miracle étant une choſe qui tombe ſous les ſens, que l'on peut auſſi bien voir que tout fait ordinaire, ne doit-il pas être crû ſur le témoignage des hommes, lors que ce témoignage a tous les caractères de vérité que l'on peut raiſonnablement demander?

Digitized by Google

Pluſieurs Prophéties n'ont-elles pas eu un parfait accompliſſement ; celles, par exemple, qui regardent *le tems de la venuë du Meſſie*, *ſa réjection par les Juifs*, & *l'établiſſement de ſon Egliſe* ?

La Morale de Jéſus-Chriſt ne forme-t-elle pas un Syſtême ſi complet, qu'on n'en trouve point de tel chez aucun Philoſophe de l'antiquité ?

Ne peut-on pas faire de *l'Humilité*, de la *Patience*, de *l'Amour des ennemis*, &c. une peinture différente de celle que vous en avez faitte, & dont il réſultat, que la pratique de ces vertus contribueroit au bien des Particuliers & du Public ?

La bonté d'une *Morale* dépend-elle de la manière dont les hommes qui la connoiſſent s'acquittent des devoirs qu'elle leur impôſe ? Ne doit-on pas, plutot, en juger par ſes principes, par ſes leçons, & par ſes motifs ?

L'Objection tirée des *Perſécutions*, dont vous avez fait un effraiant réſumé, ne porte-t-elle pas plutôt contre ceux qui ſe diſoient *Chrétiens*, que contre le *Chriſtianiſme* ? Doit-on imputer les horreurs de l'Intolérance à une Doctrine qui ne reſpire & ne prêche que la Charité ?

Eſt-il une ſeule Vertu, qui ne ſe trouve pas dans le Caractère de Jéſus-Chriſt ; & ne peut-on pas, aiſément, juſtifier ce que vous avez blâmé dans ſa conduite ?

Si Jéſus-Chriſt eut été un Impoſteur, auroit-il commencé par heurter toutes les idées des Juifs, & par indiſpoſer contre lui les Scribes & les Phariſiens ?

Cet ordre de Jéſus-Chriſt à douze Pêcheurs ou Péagers, *Allez & enſeignez toutes les Nations*, n'étoit-il pas abſurde, s'il n'étoit pas accompagné du pouvoir de faire des miracles ?

L'amour de la nouveauté eſt-il aſſez fort pour déraciner des préjugés religieux, & faire affronter les ſupplices & la mort ?

Si le Chriſtianiſme ne fut embraſſé que par une vile populace, comment l'alliage de la Philoſophie de *Platon* pût-il être un attrait pour cette populace ?

S'il y a eu des Martyrs dans les fauſſes Religions, n'y a-t-il pas cette grande différence entr'eux & ceux du Chriſtianiſme, que ceux-ci mouroient pour ſoutenir des *faits*, & ceux-là, pour ſoutenir des *opinions* ?

La Religion de Mahomet ne s'eſt-elle pas

établie par des moiens humains, qui manquèrent abſolument à ceux qui prêchèrent l'Evangile?

L'état préſent des Juifs n'eſt-il pas extraordinaire, & ne fournit-il pas une Preuve ſubſiſtante de la Vérité du Chriſtianiſme?

Voilà, Monſieur, les Queſtions de Madame *Hébert*, preſque toutes rélatives à notre dernier Entretien. Quoique convaincu, que l'Ouvrage de quelques ruſé Avocat de l'Evangile les lui avoit fournies, je lui en fis compliment, comme ſi j'euſſe été perſuadé qu'elles étoient ſorties de ſa tête. N'aiant point prévu cette nouvelle attaque, je fûs tenté de demander terme à répondre. Je préférai cependant de m'exécuter au moment même. Toutes ces Queſtions furent diſcutées dans un Entretien, trop long pour vous être rapporté; il finit par un triomphe complet ſur Madame *Hébert*, à qui je dois cependant la juſtice de dire, qu'elle ne mit bas les armes, qu'après une vigoureuſe défenſe. Je ne ſais même, ſi, ſans l'heureuſe reſſource des *petits Contes*, la Victoire ne m'auroit pas été encore plus fortement diſputée.

Depuis cette expédition, Mad. *Hébert* n'avança plus rien en faveur du Chriſtianiſme,

qui mérite de vous être raconté. Je vous dirai seulement, Monsieur, & vous n'aurez pas de la peine à le croire, qu'à mesure qu'elle s'éclairoit, ses exercices de piété étoient moins fréquens ; elle ne les faisoit plus que par habitude & par une sorte de bienséance ; elle négligeoit le Culte Public ; souvent même elle choisissoit le Dimanche pour des parties de plaisir ; que je multipliois le plus qu'il m'étoit possible ; elle se permettoit des plaisanteries sur l'Evangile, non seulement dans nos tête-à-tête, mais encore dans des Assemblées, où l'on étoit fort étonné de ses propos ; de sorte que je vis, à ma grande satisfaction, qu'enfin elle étoit (passes moi le terme) totalement déchristianisée.

C'étoit un grand point de gagné ! L'espèce de vuide & d'indépendance, où l'on se trouve tout à coup, lorsqu'on vient d'abjurer la foy à l'Evangile, facilite l'entrée à toutes les Vérités Philosophiques, à celles, en particulier, qui ont pour objet les penchans de la nature. C'est ce que j'avois appris par ma propre expérience.

Cependant, Monsieur, quoique l'ouvrage en fut à ce point, ce qui me restoit à faire m'offroit de grandes difficultés ; mais je m'armai d'un noble courage. Madame *Hébert* portoit

toujours ſon Mari dans ſon cœur ; elle m'en parloit fréquemment, & me témoignoit la plus vive impatience de le revoir. De ſon côté, le cher Mari ne ceſſoit d'envoier à ſa très chére femme Epitres ſur Epitres, qui m'étoient communiquées, comme à l'intime ami de la maiſon. C'étoient des pots-pouris de ſoupirs, de langueurs, & de ces fades proteſtations d'une tendreſſe éternelle, que l'on paſſeroit, à peine, à un amant vis-à-vis d'une maîtreſſe, dont il n'auroit pû obtenir la plus légère faveur. Je crus d'abord, qu'en ſouſtraiſant quelques-unes de ces lettres, je réfroidirois cette ridicule ardeur conjugale ; j'eſſaiai ce moien ; mais voiant qu'il ne réuſſiſſoit pas, je pris le parti d'en tenter un autre.

Je ſuis fort lié avec un jeune homme, plein d'eſprit, d'une ſociété charmante, & *le fleau des préjugés* ; c'eſt le nom dont l'a trouvé digne notre *Cotterie*. Il eſt Auteur de deux *Pamphlets* Anonymes, où le Chriſtianiſme eſt, on ne peut pas plus agréablement, tourné en ridicule. Chaque ligne eſt une facétie délicieuſe, ou une ſucculente Epigramme. Encore deux ou trois Brochures de cette force, & le Chriſtianiſme eſt mort, enterré, anéanti!

Je confiai à cet Ami ma passion pour Mad. *Hébert*, les obstacles que j'avois déja surmontés, & ceux qui me restoient à vaincre. » Comment » donc ! me dit-il, voilà bien du sérieux pour » une affaire de cœur ! Cela étoit bon, du » tems de nos Grands-pères ! Aujourd'hui l'a- » mour se brusque ; & nos Dames se trouvent » très bien des méthodes abrégées ! .... Et » puis, tu parles de la vertu de Madame *Hé-* » *bert ?* De la vertu ! Pure grimace, mon ami ! » J'en ai tant vû de ces femmes à vertu, qui ont » toujours, en public, la Sagesse sur les lèvres, » & qui, dans le tête-à-tête, se gardent bien d'être » des Vestales. Mais enfin, puisque tu ès assez » bon pour croire à la vigoureuse chasteté de » Madame *Hébert*, malgré le coup-de-pied » que tu dis qu'elle a donné à l'Evangile, par- » les, de quoi s'agit-il ? Que veux-tu que je » fasse ? » Que tu glisses adroitement la jalousie dans » le cœur de Madame *Hébert*. Tu lui ès in- » connu. Je t'introduirai auprès d'elle. Tu » feindras d'arriver de *Naples*, où j'y avoit vû » *Hébert*, qui t'aura chargé de donner de ses » nouvelles à son Epouse. Tu seras bien ques- » tionné. Il s'agit de répondre de manière à

» lui mettre, comme l'on dit, martel en tête.
» Crois-tu pouvoir te tirer de ce rôle, avec les
» applaudiſſemens du Parterre ? «

» Au mieux, mon cher, au mieux ! Ce ne
» ſera pas mon coup-d'eſſai. J'ai déja rendu à
» un ami un ſervice de ce genre. Tu connois
» Madame *Exford* ? Et bien, repréſente toi,
» qu'après quatre ans de ménage, oui, qua-
» tre ans, elle étoit encore paſſionnée pour ſon
» mari, qui eſt, à la vérité, auſſi aimable
» qu'un mari peut l'être ; & le Mari, à ſon
» tour, ne ſoupiroit que pour ſa douce &
» chaſte compagne. C'étoit un vrai miracle de
» fidélité conjugale ! Auſſi étoient-ils la riſée
» de tous les honnêtes gens qu'ils fréquentent.
» Aujourd'hui, ils ſe parlent une fois dans
» quinze jours ; *Madame* a pour amant en titre
» l'ami en queſtion ; & *Monſieur* les laiſſe jouïr,
» en paix, d'une liberté, dont il ſe trouve
» très bien lui-même. Ils me doivent cet hon-
» nête arrangement, qui plait fort à l'un &
» à l'autre. Je te conterai un jour toute cette
» hiſtoire. Qu'il te ſuffiſe, pour le préſent, de
» ſavoir, que j'ai déja fait mes preuves en ce
» genre. Repoſe toi ſur mon zèle, &, j'oſe
» dire, ſur mon intelligence. Oh ! Madame

„ *Hébert*, votre Vertu fut-elle cent fois plus „ ténace, vous aimerez, s'il vous plait, notre „ ami *Torman* ! Et je veux, que vous m'ayez, „ vous même, une obligation mémorable du „ ſervice eſſentiel que je m'apprête à vous „ rendre ! «

Après quelques inſtructions que je crus devoir lui donner, malgré ſa profonde confiance en ſes talens, je le conduiſis chez Madame *Hébert*, à qui je le préſentai, comme un homme que je ne connoiſſois pas, mais qui ſe diſoit chargé de lui donner des nouvelles de Monſieur *Hébert*. Il fut reçu avec tout l'empreſſement poſſible. Après les premiers complimens qui ſont d'uſage, dès que la converſation fut entamée, feignant, (comme nous en étions convenus) d'avoir une affaire importante, qui m'obligeoit de ſortir dans le moment même, je diſparus ; & j'allai attendre mon homme au Caffé de *Wight*, où étoit notre rendez-vous. Il parut, au bout de deux heures ; & je vis de loin, à ſa phyſionomie, qu'il avoit de bonnes nouvelles à m'apprendre. „ Elle eſt, ma foi, „ jolie ! « dit-il, en m'abordant, „ il eſt fort plaiſant, qu'avec une taille ſi déliée & de ſi beaux „ yeux, on aime ſi furieuſement un *Mari* ! Ce-

„ la eſt encore du bourgeois tout pur ! Il y
„ avoit longtems que je n'avois vû pouſſer un
„ ſoupir conjugal. Ce ſpectacle bouffon n'a pas
„ laiſſé que de m'amuſer un inſtant. La bonne
„ pâte de femme ! Elle aime ſon *Hébert* de
„ la meilleure foi du monde. D'honneur, je
„ me faiſois quelque peine de troubler cet
„ amour, aujourd'hui, peut-être, unique en
„ ſon genre ; mais, en vérité, elle eſt trop
„ belle, pour qu'on ait la dureté de lui laiſ-
„ ſer un tel ridicule. Tu auras de la peine à
„ le lui faire perdre ; il tient prodigieuſement !
„ C'eſt, d'ailleurs, à ce qu'il paroit, une de
„ ces Vertus, du vieux tems, bien nourries
„ & bien coſſuës ! C'eſt un vrai loup-garou de
„ ſageſſe ! Si tu en ès effraié, remets moi cet-
„ te affaire ; je t'en rendrai bon compte. Quel-
„ ques-unes de ces *honnêtes femmes* m'ont déja
„ paſſé par les mains ; il n'y a que la façon de
„ s'y prendre. Aujourd'hui point de places in-
„ prenables ! S'il en eſt qui n'aient pas été pri-
„ ſes, c'eſt qu'elles n'ont pas été aſſiégées, ou,
„ qu'elles l'ont été mal. "

Après ce long préambule, dont je me ſerois bien paſſé, *Dinhop* (c'eſt le nom de mon ami) me raconta ſa converſation avec Mad. *Hébert* ;

& je vis, par ce qu'il lui avoit dit, & plus encore par ce qu'il lui avoit tû, en prenant un air de myſtère & de reſerve, qu'elle ne pouvoit que ſuſpecter la fidélité de ſon cher Mari, & que la ſienne couroit riſque d'en ſouffrir quelque atteinte. Vous en jugerez, Monſieur, par quelques lignes de leur Entretien.

„ Le beau pays, Madame, que l'Italie! „ La charmante ville que *Naples*! On a dit, „ que c'eſt un *Paradis habité par des Diables*; „ mais, en vérité, parmi ces Diables, il y a „ bien des Anges! "

„ Les femmes, ſans doute, ... "

„ D'une beauté raviſſante! Monſieur *Hébert* „ eſt un peu difficile, & je n'en ſuis pas „ étonné..... "

„ Il eſt tout entier à ſon commerce? "

„ On a eu de la peine à l'en tirer, & je „ doute que ſans Mad. *Albani*..... Il eſt vrai, „ qu'elle eſt bien aimable! Mylord *Law* en „ a été ſi paſſionné qu'il a fait à *Naples* un ſé„ jour de trois ans..... "

„ Monſieur *Hébert* ſe diſpoſe-t-il à partir? "

„ *Partir*, Madame! Il m'a paru qu'il ne s'ar„ rangeoit pas pour cela. Lorſqu'une fois l'on „ a goûté le pays, on n'en ſort pas aiſément. J'ai

„ crû, d'honneur, que j'y vivrois jusqu'à ma „ soixantième année ! Quelles femmes !.. N'en „ parlons plus, Madame ; je suis tenté d'y re- „ tourner ; toutes les fois que j'y pense ! «

Je fis à *Dinhop* mes justes remerciemens ; il y répondit par une bordée de plaisanteries sur le sérieux dont je traitois cette affaire. „ Au „ reste, ajouta-t-il, je te souhaitte, non pas les „ honneurs de l'Ovation, mais ceux du grand „ Triomphe. Je suis pressé de me retirer. Mon „ bon-homme de père, à qui tu sais que je „ n'ai pû arracher que cinq cent piéces par „ année, se résout enfin à mourir. Il a prodi- „ gieusement duré ! C'est un des plus déter- „ minés Chrétiens que je connoisse ! Il croit „ au Paradis, comme s'il l'avoit fait. Je vais „ voir, s'il est allé en prendre possession. De „ là je vole chez mon Imprimeur. Je t'annon- „ ce de l'épigrammatique ! C'est bien autre „ chose que les deux Brochures que tu con- „ nois ! Le pauvre Evangile en aura dans l'aile ; „ je doute qu'il en réchappe. Adieu, mon lan- „ goureux ami ! Je te recommande les ombres „ solitaires des bois, les tendres accens de la „ tourterelle, & les plaintifs échos d'alen- „ tour ! Garde toi, pourtant, de me fournir

„ le ſujet d'une triſte Romance, ou d'une lar-
„ moiante Elégie. “

Je me hâtai de retourner auprès de Mada-me *Hébert*. „ Et bien “ lui dis-je, en l'abor-dant „ Dieu ſait ſi l'on a jâſé ſur notre Ami „ *Hébert* ! Je croyois trouver encore ici cet „ Etranger. J'ai été déſolé de ne pouvoir en-, tendre ce qu'il avoit à vous dire ; j'eſpère „ que vous voudrez bien m'en faire part. La „ ſanté, d'abord ? C'eſt le premier point. “ „ Fort bonne “ me répondit Madame *Hébert*, d'une voix qui ſembloit me dire, *Il devroit en faire un meilleur uſage.*

„ Et toujours auſſi impatient de revenir, „ que nous de le revoir ? A-t-il fixé le jour „ de ſon départ ? “ —— „ Cet Etranger dit „ qu'il ne parle point de ſon retour. Il faut „ prendre patience. “ Puis, changeant tout-à-coup de converſation „ Et bien, Mon-„ ſieur, irons nous à cette *Courſe* ? Avez „ vous parlé à Madame *Hervey* ? Sera-t-elle „ de la partie ? “

„ Oui, Madame ; elle a promis ; la Cour-„ ſe ſera brillante ; il paroit que le tems nous „ favoriſera ; je vais tout arranger en conſé-„ quence. “

Je

Je la quittai, très content de voir que l'Ami *Dinhop* s'étoit admirablement acquitté de ſa commiſſion. Le lendemain, nous allames à *Newmarket*, où nous paſſames quelques jours. Quoique les plaiſirs s'y ſuccédaſſent preſque ſans interruption, la pauvre *Hébert*, toute gonflée de ſoupirs, qu'elle étouffoit, & qui renaiſſoient ſans ceſſe, ne prenoit point à ces plaiſirs la part que je m'efforçois de l'y faire prendre. Je voiois qu'elle cherchoit plutôt à s'étourdir qu'elle ne s'amuſoit réellement. Souvent elle quittoit la compagnie; & lorſqu'elle reparoiſſoit, c'étoit avec un certain air de gaieté, qui n'étoit, viſiblement, que de commande. Je la ſurpris même dans un moment où elle eſſuyoit des larmes qu'elle n'avoit pû retenir; mais je ne fis pas ſemblant de m'en appercevoir. Que ces larmes, Monſieur, auroient été touchantes, ſi elles n'euſſent pas été auſſi ridicules!

De retour à *Londres*, Madame *Hébert* trouva chez elle une lettre de ſon Mari, qui vint, heureuſement, fortifier les ſoupçons que *Dinhop* avoit jettés dans ſon ame. Il lui diſoit, que des affaires imprévuës le forçoient à prolonger ſon ſéjour à *Naples*. Quoiqu'il accom-

pagnat cette nouvelle de ſes lamentations ordinaires, je compris, par les propos de Madame *Hébert*, que, loin de lui en tenir compte, elle ne les regardoit que comme un artifice pour cacher ſes infidélités. En lui rendant la lettre d'*Hébert*, qu'elle m'avoit remiſe, je lui dis, que j'étois auſſi ſurpris qu'affligé de ce renvoi; que je n'imaginois pas quelle ſorte d'affaires pouvoit en être la cauſe; qu'il falloit qu'elles fuſſent bien importantes, pour tenir ſon mari auſſi longtems éloigné d'elle. J'accompagnai ces mots d'un certain ſourire, qui ſignifioit, que je dévinois la véritable cauſe du renvoi, mais que je la taiſois par prudence.

Je ne vous détaillerai pas toutes les Obſervations que je fis ſur la ſituation de cœur de Madame *Hébert*, pendant trois ou quatre ſemaines, depuis la réception de cette lettre; je vous dirai ſeulement, que je vis diminuer conſidérablement la tendreſſe pour le cher Mari, & que les choſes en vinrent au point que nous n'en parlions preſque plus qu'une ou deux fois par ſemaine.

Vous croyez, peut-être, Monſieur, après ce que je viens de vous dire, que le moment

Digitized by Google

favorable ne tarda pas d'arriver ? Point du tout. J'étois ſouvent tenté de faire des entrepriſes, mais je voyois, évidemment, qu'elles ſeroient inutiles, & que je perdrois tout le fruit de mes peines, ſi, préalablement, je ne levois encore un obſtacle, le plus difficile à vaincre.

Les Actes de dévotion, qui, comme je vous l'ai déja dit, avoient été fort négligés, furent enfin totalement mis à l'écart. Non ſeulement, Madame *Hébert* n'aſſiſta plus au Culte Public, mais encore elle perdit juſqu'à cette ridicule coutume de prier Dieu, qui ſuppôſe, qu'il ſe mêle de ce que des *Inſectes*, appellés *hommes*, font ſur le grain de ſable qu'ils habitent, ou, qu'il ignoreroit leurs beſoins, s'ils n'avoient pas la ſage précaution de l'en inſtruire. Sa maiſon ne fut plus cette lugubre Chapelle, où l'on avoit vû, pendant longtems, chaque domeſtique déclamer, à ſon tour, l'oraiſon du ſoir & du matin, & s'endormir ſur un Chapitre du *Vieux* ou du *Nouveau Teſtament*. Tout, à cet égard, fut auſſi bien que je l'avois déſiré.

Lorſque je vis Madame *Hébert* ainſi préparée, je penſai qu'il falloit l'initier aux

grands Myſtères de la Philoſophie Moderne, afin de détruire le reſte de ſes Préjugés ſur ce qu'elle appelloit *Devoirs*, *Honnêteté*, *Fidélité Conjugale*, &c. Préjugés, que le Chriſtianiſme avoit gravé ſi profondément dans ſa tête, qu'elle en étoit encore idolatre, malgré ſon Apoſtaſie, & ſes ſoupçons ſur *Hébert*; préjugés, qui gênoient ſes penchans, lui laiſſoient des ridicules, l'empêchoient d'être une femme accomplie, & moi, le plus heureux des hommes. Voilà, Monſieur, le terrible obſtacle dont il me falloit encore triompher. Je n'avois pas crû qu'il put me reſter autant à faire, après m'être débarraſſé de l'Evangile.

Je dois vous avouër, que lorſque je voulus entamer mon Cours de Philoſophie, je ne ſavois, ni par où je devois commencer, ni quelle méthode il me convenoit de ſuivre. Nos Ecrivains Modernes ſêment, dans différens Ouvrages, leurs grands principes, mais ils ne donnent point de Syſtême complet; ils ſe contentent de jetter çà & là des traits de lumière; & je penſe que ce ne ſera que lorſque les yeux y auront été inſenſiblement accoutumés, qu'ils feront briller, dans tout ſon éclat, le flambeau de la Philoſophie. Il me ſemble, au

Digitized by Google

moins, qu'un d'entr'eux a dit, qu'ils envoient, comme les Colombes de l'Arche, quelques Vérités à la découverte, pour voir ſi le déluge des préjugés ne couvre point encore la face du monde, ſi les erreurs commencent à s'écouler, & ſi l'on apperçoit dans l'Univers quelques Iſles où la Vérité puiſſe prendre terre, pour ſe communiquer aux hommes.

Afin de ſortir de l'embarras où je me trouvois, je choiſis parmi les Vérités éparſes dans les Ouvrages de nos Auteurs les plus célébres, celles qui me parûrent les plus propres à purger le Cerveau de Madame *Hébert* de ces triſtes Préjugés, dont nous étions, l'un & l'autre, la victime. Après avoir fait ce choix, lorſque nous étions tête-à-tête, j'amenois, comme par hazard, la converſation ſur celle de ces *Vérités* que j'avois en vuë; je la développois; le l'appuiois, autant qu'il m'étoit poſſible, de ſes preuves; j'évitois les raiſonnemens, trop profonds, de la Métaphyſique; lorſque j'étois un peu embarraſſé (car j'avouerai à mon Confeſſeur, que je l'étois quelquefois) je cherchois à détourner la converſation; & je l'égayois, lorſqu'elle devenoit trop ſérieuſe. En général, je tournois & retournois mes ré-

flexions, jusques à ce que mon Ecolière me parut pleinement satisfaite, ou, que je visse, du moins, qu'elle n'avoit plus rien à répondre. Le détail de tout ce qui se dit dans nos Entretiens seroit trop long; je me contenterai de vous en faire un Abrégé, dans une autre *Lettre*, que vous ne tarderez pas à recevoir. Je veux conserver cet Abrégé; il poura me servir, ou à mes amis, dans des cas tels que celui où je me rencontre.

Je suis &c.

SIXIE.

Digitized by Google

SIXIEME LETTRE.

J'Étois, Monſieur, à la campagne avec Madame *Hébert*. Nous ſortimes de la maiſon, au lever de l'aurore, afin de jouïr de la fraicheur du matin. Après avoir parcouru des prairies émaillées de fleurs, nous nous arrêtames ſur le haut d'une colline, au deſſous de laquelle paſſoit la *Tamiſe*, dont l'œil ſe plaiſoit à ſuivre les innombrables détours. Mille accidens de lumière offroient un ſpectacle charmant par ſa variété. Nos oreilles étoient agréablement frappées du concert des oiſeaux, qui s'égaioient, aux premiers rayons du Soleil. La Nature ſembloit déploier devant nous toute ſa magnificence. Madame *Hébert*, après quelques momens d'extâſe, commençoit à m'entretenir de l'Agent inviſible que les hommes ont fait préſider à l'Univers, mais, ne voulant pas encore toucher à un ſujet trop au-deſſus de ſa portée, je l'acheminai, inſenſiblement, à me faire cette Queſtion „ Qu'eſt-ce que notre Ame? „ J'ai ſouvent eſſaié, & toujours en vain, de „ m'en former une idée. «

Digitized by Google

„ Ce que c'eſt que notre Ame? Savez vous, „ Madame, que cette queſtion exerce, depuis „ bien des ſiécles, la ſagacité des Philoſophes ?“

„ Et l'ont-ils enfin réſoluë ? “

„ Ce n'eſt que depuis quelques années qu'ils „ ſe ſont accordés..... mais, je ne ſais ſi je „ dois vous apprendre le réſultat de leurs mé- „ ditations & de leurs recherches. Il eſt des „ préjugés, d'autant plus chers qu'ils flattent „ l'amour propre....., non; je me tairai, s'il „ vous plait ! “

„ Je croiois, Monſieur, avoir mérité... “

„ Pardon, Madame ! J'oubliois à qui j'ai „ l'honneur de parler. Je vais vous répondre. „ Le vulgaire s'imagine que l'*Ame* eſt une pe- „ tite perſonne renfermée dans notre corps; „ il appelle *eſprit* cette petite perſonne, ſans „ ſavoir ce qu'eſt un *eſprit*; mais, à force de „ réflexions & d'expériences, nos Philoſophes „ modernes ont enfin découvert, que l'*Ame* „ n'eſt qu'un *mot*, inventé par l'amour-pro- „ pre, pour élever l'homme au-deſſus de la „ matière & des animaux; ils ont découvert, „ que, dans le vrai, l'ame n'eſt pas un être „ diſtinct du corps, mais la matière même du „ corps..... “

Digitized by Google

„ La matière même du corps!....“

„ Un moment, Madame! La matière même du corps, qui, par une ſuite de la nature, de l'arrangement & de l'énergie des parties qui la compoſent, a des idées, réfléchit, éprouve du plaiſir & de la douleur. “

„ Quoi, Monſieur! la matière penſe? la matière ſent? la matière a du plaiſir?... “

„ Un peu de patience, s'il vous plait! Les Philoſophes conviennent encore, que l'ame humaine eſt de la même pâte que celle des bêtes..... “

„ Des bêtes? oh, Monſieur!.... “

„ Oui, des bêtes; mais ils diſent auſſi, à l'honneur de l'homme, que la nature a varié les levains; que la différence de l'organiſation des parties fait la différence des ames..... “

„ C'eſt-à-dire, qu'un homme d'eſprit.... “

„ Fait de l'eſprit, comme le cheval, avec ſon fer, tire du feu d'un caillou.... Vous riés, Madame! Je ne vous dis cependant que la vérité. “

„ Permettez que je ne m'en rapporte pas à la parole de vos Philoſophes, & que je vous demande, comment ils prouvent, que

„ notre raiſon, notre jugement, notre imagi-
„ nation, notre mémoire, tiennent tellement à
„ l'organiſation du corps, qu'elles ne ſont que
„ cette organiſation même? Tout cela, je vous
„ l'avouë, me paroit ſi étrange, ſi plaiſamment
„ abſurde, que je n'ai pû retenir un éclat de
„ rire; je vous en fais mes excuſes. «

„ Quelque reſpectable que ſoit l'Autorité
„ des Philoſophes, je n'ai pas prétendu, que
„ vous dûſſiez croire aveuglément à leurs dé-
„ ciſions. Tant s'en faut que les preuves leur
„ manquent, que le choix ſeul m'embarraſſe. «

„ Ecoutons donc! «

J'entrai en matière; & après avoir fait ſentir à Madame *Hébert*, que l'Expérience & l'Obſervation devoient, ſeules, nous guider dans le ſujet que nous examinions, je lui fis remarquer — qu'il y a autant d'eſprits & de caractères différens, qu'il y a de tempéramens — que l'ame & le corps s'endorment enſemble; que le calme & l'agitation de l'un font le calme & l'agitation de l'autre — que le corps humain eſt une machine qui monte elle-même ſes reſſorts; que, ſans les alimens, l'ame languit, entre en fureur, & meurt abattuë — que tel peuple a l'eſprit lourd & ſtu-

Digitized by Google

pide, & que tel autre l'a vif, léger, pénétrant; ce qui ne peut venir que de la différence de nourriture & de ce cahos de divers élémens qui nagent dans l'immenſité de l'air — que les Anatomiſtes ont remarqué, que la forme & la compoſition du Cerveau des Quadrupédes eſt, à peu près, la même que dans l'homme; qu'il y a la même figure, la même diſpoſition; avec cette différence eſſentielle, que l'homme eſt, de tous les animaux, celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raiſon de la maſſe de ſon corps — qu'un de ces Anatomiſtes aiant diſſéqué le Cerveau d'un imbécile, l'avoit trouvé plus petit qu'à l'ordinaire; & que ce même Anatomiſte avoit obſervé, que le *Singe* eſt de tous les animaux celui dont le Cerveau eſt le plus grand, rélativement à ſa taille; & que c'eſt pour cela qu'il eſt, après l'homme, celui qui a le plus d'intelligence — que les perſonnes accoutumées à faire uſage de leurs facultés intellectuelles ont le cerveau plus étendu que les autres, comme les rameurs ont les bras plus gros que les autres hommes — que lorſqu'un Ecrivain forme tranquillement dans ſon lit le plan de quelque Ouvrage, ou ſpourſuit un raiſonne-

Digitized by Google

ment abſtrait, il arrive ſouvent que ſon ſang s'échauffe, & que la fiévre de ſon eſprit paſſe dans ſes veines — qu'avant l'invention des mots & la connoiſſance des langues, l'homme n'étoit qu'un animal de ſon eſpèce, qui, avec beaucoup moins d'inſtinct naturel que les autres animaux, n'étoit diſtingué d'eux que comme le Singe l'eſt lui-même, c'eſt-à-dire, par une phyſionomie qui annonçoit plus de diſcernement; mais que par les mots, les langues & les beaux arts, le diamant brut de notre eſprit a été poli; qu'on a dréſſé un homme comme un animal; qu'on eſt devenu Auteur, comme Porte-faix; qu'un Géomètre a appris à faire des calculs, comme un Singe à ôter & à mettre ſon chapeau — que l'ame eſt ſujette, comme le corps, aux viciſſitudes que lui font ſubir les cauſes extérieures qui influent ſur lui; qu'elle jouït & ſouffre conjointement avec lui; qu'elle eſt ſaine, lorſque le corps eſt ſain; qu'elle eſt malade, lorſque le corps eſt accablé par la maladie; & que nous ne pouvons nous empêcher de reconnoitre, que, dans quelques périodes, elle montre les ſignes viſibles de l'engourdiſſement, de la décrépitude, & de la mort.

Digitized by Google

Ici, Madame *Hébert* m'interrompit assez brusquement. Je crûs que c'étoit pour me faire ces objections si rebattuës „ que tout ce „ que je venois de lui dire ne prouvoit „ que l'étroite union de l'ame & du corps, „ & la grande influence de l'un sur l'autre —— „ que, souvent, l'ame est très „ saine, tandis que le corps est attaqué d'une „ violente maladie — „ que l'on voit quantité de gens, qui conservent tout leur esprit „ jusqu'à leur dernier soupir ; &c. &c. «

Je me trompois. „ Je suis « me dit-elle, „ accablée du nombre de vos preuves; & je „ ne reviens pas de ma surprise ; mais, dittes „ moi donc, je vous prie, ce qu'il y a dans „ le corps, qui forme proprement l'*ame* ? «

„ C'est, Madame, ce qu'il est assez difficile de déterminer d'une manière précise. „ Voici les conjectures d'un très habile homme. L'ame d'une plante, de *Romarin*, par „ exemple, ne consiste que dans une certaine „ huile, essentielle à cette plante. La vie & „ les effets du *Romarin* dépendent de cette „ huile, qui n'est pas plutot séparée de la plante, par l'art des Chymistes, que le reste „ n'est plus qu'un corps mort. Cette huile est

„ ſentielle eſt une ſubſtance graſſe, qui con-
„ tient un ſel extrêmement volatil. Ce ſel eſt,
„ proprement, l'eſſence de l'ame de la plante,
„ contenant toute ſa vertu, de façon que le
„ moment où elle en eſt privée eſt le moment
„ de ſa mort. De même, Madame, dans ce
„ compôſé qu'on appelle *homme*, l'ame, ou
„ l'huile eſſentielle, eſt exprimée, ordinairement,
„ par le nom *d'eſprits-animaux*. Car il faut
„ que vous ſachiez, que tous les Chymiſtes
„ ſont d'accord, que les eſprits ne ſont que
„ des parties huileuſes extrêmement ſubtiles.
„ Or, à proportion que l'huile eſſentielle à
„ l'homme eſt plus ſubtile que celle des plan-
„ tes, le ſel volatil, dont cette huile eſt im-
„ prégnée, eſt plus en liberté d'agir. Ce qui
„ rend raiſon de ces actions qui ſemblent éle-
„ ver l'homme au-deſſus des autres animaux.
„ Cette même vérité ſert à expliquer, pour-
„ quoi, parmi les Sages anciens, l'eſprit étoit
„ déſigné par le mot de *Sel*; & pourquoi,
„ de notre tems, les diſcours d'un ſot ſont
„ appellés *inſipides*. Des huiles aromatiques,
„ meûries par le tems, ſe changent en ſel;
„ de-là vient que le genre humain devient
„ plus ſage en vieilliſſant. «

Digitized by Google

» Cela n'eſt pas, je crois, bien démontré !...
„ Quoiqu'il en ſoit, Monſieur, c'eſt donc
» *l'huile eſſentielle* qui conſtitue proprement
» *l'ame ?* «

„ Selon d'autres Philoſophes, un certain
„ principe que l'on appelle *igné*, & que les
„ Chymiſtes ont déſigné ſous le nom de *phlo-*
„ *giſtique*, ou de *matière inflammable*, eſt ce-
„ lui qui, dans l'homme, lui donne le plus
„ de vie & d'énergie, qui procure le plus de
„ reſſort, de mobilité, d'activité à ſes fibres,
„ de tenſion à ſes nerfs, de rapidité à ſes fluï-
„ des. De ces cauſes matérielles nous voyons
„ communément réſulter les diſpoſitions, ou fa-
„ cultés, que nous nommons *ſenſibilité*, *eſprit*,
„ *imagination*, *génie*, *vivacité*, &c. qui don-
„ nent le ton aux paſſions, aux volontés, aux
„ actions morales des hommes. Dans ce ſens,
„ c'eſt avec juſteſſe que l'on dit, *chaleur* d'a-
„ me, imagination *ardente*, *feu* du génie. «

„ Etes-vous, Monſieur, pour le *principe*
„ *igné*, ou pour *l'huile eſſentielle* ? «

„ Comme il vous plaira ! Ce ne ſont là
„ que d'heureuſes conjectures ; mais ce qu'il y
„ a de certain, c'eſt que le corps & l'ame
„ ne ſont qu'une ſeule & même choſe. «

Digitized by Google

„ Une ſeule & même choſe ! J'ai peine à
„ me faire à cette idée..... Car... enfin,
„ Monſieur, ſi l'eſprit tient à ce que vous
„ appellés *l'organiſation*, pourquoi l'homme
„ n'a-t-il pas de l'eſprit, au moment où il
„ voit le jour ? Pourquoi eſt-il alors ſi im-
„ bécile que, ſans mille ſoins continuels, il
„ périroit infailliblement, tandis que les ani-
„ maux, à peine éclos, montrent tant de
„ ſagacité ? «

„ Je vous dirai, Madame, que les ani-
„ maux, venant au monde, ont déja paſſé
„ dans le ventre de leur mère un long tems
„ de leur courte vie. De-là vient qu'ils ſont ſi
„ formés qu'un Agneau d'un jour, par exem-
„ ple, court dans les prairies, & broute l'her-
„ be, comme père & mère. L'état de l'homme,
„ dans le ſein de ſa mère, eſt proportionnelle-
„ ment moins long ; il n'y paſſe qu'une vingt-
„ cinquiéme poſſible de ſa longue vie ; or,
„ n'étant pas aſſez formé, il ne peut penſer ;
„ il faut que les organes aient eu le tems de
„ ſe durcir, d'acquérir cette force qui doit
„ produire la lumière de l'eſprit ; par la même
„ raiſon qu'il ne ſort point d'étincelles d'un
„ caillou, s'il n'eſt dur. Pour former un diſ-

cerne-

„ cernement tel que le nôtre, il falloit plus „ de tems que la nature n'en emploie à la fa- „ brique de celui des animaux ; il falloit paſ- „ ſer par l'enfance pour arriver à la Raiſon ; „ il falloit avoir les dèſagrémens & les peines „ de l'animalité, pour en retirer les avantages „ qui caractèriſent l'homme. «

„ Oui « dit Madame *Hébert*, dans la contenance d'une perſonne qui médite „ Oui... „ je vous entens.... le cerveau... s'il n'a „ pas.... une certaine conſiſtance... ne pro- „ duit.... pas plus d'idées.... que le caillou „ ne donne d'étincelles, s'il n'a pas une cer- „ taine dureté.... Fort bien, Monſieur ! Mais „ comment arrive-t-il, que du plus ou moins „ de conſiſtance du cerveau dépende la forma- „ tion des idées ? J'avoue que je ne puis pas „ le comprendre. «

„ Je ne le comprens pas plus que vous, „ Madame. C'eſt un ſecret que la nature vou- „ droit ſe réſerver ; mais la Philoſophie ne tar- „ dera pas à le lui arracher. «

„ En attendant, Monſieur, ſi la penſée eſt „ le réſultat d'une certaine combinaiſon des „ parties du corps, il me ſemble qu'on pour- „ roit dire, des *penſées couleur-de-roſe*, des

„ *penſées violettes*, des *réflexions rondes*, *quar-*
„ *rées*, *ovales*. “

„ Pourquoi non, Madame ? Une penſée
„ *violette*, *triangulaire*, n'a rien de plus ſingu-
„ lier qu'une *penſée ingénieuſe*. Celle-là ne vous
„ étonne que parce que vous n'avez pas été
„ accoutumée à joindre au mot *penſée* celui
„ de *verte*, celui de *ronde*, comme vous l'avez
„ été à y joindre celui de *délicate*, ou d'*ingé-*
„ *nieuſe*. Pûr effet de l'habitude ! “

„ Je ſerois fort curieuſe de voir une penſée
„ *lila !* ... Mais permettez moi de vous de-
„ mander encore, quels ſont, des hommes *grands*
„ ou *petits*, *gras* ou *maigres*, *bilieux* ou *ſan-*
„ *guins*, *effilés* ou *épais*, ceux qui ont le plus
„ d'aptitude à *l'eſprit* ? ... Vous croiez, peut-
„ être, que je plaiſante, parce que vous me
„ voiez ſourire ? “

„ Non, Madame, je ne le crois pas ; votre
„ queſtion eſt très naturelle. “ (J'avois cepen-
dant, moi-même, quelque peine à garder mon
ſérieux) „ Je vous dirai donc, qu'on n'a pas
„ pû, juſques à préſent, déterminer, par au-
„ cune obſervation exacte, l'eſpéce de tempé-
„ rament le plus propre à former les gens
„ d'eſprit ; mais on va à grands pas à

„ cette intéreſſante découverte. On a déja trou-
„ vé les raiſons pour leſquelles les bêtes n'ont
„ pas autant d'eſprit & d'induſtrie que l'hom-
„ me. "

„ Oh ! Apprenez moi ces raiſons. "

„ La différence " continuai je (en étendant un peu plus mes obſervations que je ne vais le faire) „ la différence de la bête à l'homme „ vient 1°. De ce que toutes les pattes des „ animaux étant terminées, ou par de la cor- „ ne, ou par des ongles, ou par des griffes, „ ils ſont privés non ſeulement, preſque en entier, „ du ſens du *tact*, mais encore de l'adreſſe „ néceſſaire pour faire aucune des découvertes „ qui ſuppoſent des mains. 2°. De ce que la „ vie des animaux étant plus courte, en géné- „ ral, que la nôtre, ils ne peuvent pas faire „ autant d'obſervations, ni, par conſéquent, „ avoir autant d'idées que l'homme. 3°. De ce „ que les bêtes, étant mieux armées & mieux vé- „ tues que nous, ont moins de beſoins, & doi- „ vent, par conſéquent, avoir moins d'idées. „ 4°. De ce que les animaux ne forment qu'une „ Société fugitive devant l'homme, qui, par le „ ſecours des armes qu'il s'eſt forgées, s'eſt ren- „ du redoutable aux plus forts d'entr'eux. 5°.

„ Enfin, de ce que l'homme, étant l'eſpéce „ d'animal la plus multipliée ſur la terre, cet „ animal-là doit avoir néceſſairement plus d'i- „ dées que tout autre. «

Madame *Hébert* m'interrompit pluſieurs fois, pour m'objecter ---- que ſi la Société donne des idées à l'homme, les bêtes en ont auſſi de rélatives à leur genre de vie; ce qui doit former deux ſommes d'idées à-peu-près égales ---- que ſi la durée, plus ou moins longue, de la vie, fait que l'on a plus ou moins d'idées, les Cerfs, les Corbeaux, & les Carpes, qui ſont les Vieillards de leur eſpéce, devroient en avoir plus que l'homme ----- que la guerre que l'homme fait aux bêtes, en donnant lieu à celles-ci de chercher des reſſources contre leurs ennemis, doit néceſſairement multiplier leurs idées. ----- que, ſi les animaux n'ont pas des mains, ils font cependant des ouvrages que l'homme admire; témoin le travail des Abeilles & des Caſtors. --- Je ne m'étois pas attendu à ces objections, de la part de Madame *Hébert*; j'y répondis cependant de façon à la ſatisfaire.

„ Quoi qu'il en ſoit, me dit-elle, la parole „ manque aux animaux; & ce privilège ac- „ cordé à l'homme montrera toûjours ſon ex- „ cellence & ſa ſupériorité. «

Digitized by Google

„ Eh, Madame! Qui prive les animaux
„ du don de la parole? Un rien, peut-être!
„ un vice très léger dans l'organe, & qui,
„ peut-être, n'eſt pas tellement de conforma-
„ tion, qu'on n'y puiſſe apporter aucun remè-
„ de. Je ſuis convaincu que ſi l'on choiſiſſoit
„ un grand *Singe* (animal qui nous reſſem-
„ ble ſi fort qu'on l'a appellé *homme ſauvage*,
» ou *homme des bois*) qui ne fut ni trop jeu-
„ ne, ni trop vieux, qui eut la phyſionomie
„ ſpirituelle, & qu'on le remit entre les mains
„ d'un bon maître, je ſuis, dis-je, convaincu,
„ qu'avec de la patience, on viendroit enfin
„ à bout de le faire parler. «

„ Quoi, Monſieur! De parler? Et de par-
„ ler à propos? Vous m'obligeriez beaucoup,
„ ſi vous me procuriez un quart-d'heure de
„ converſation avec un *Singe*. «

„ Le Comte *Maurice de Naſſau* eut ce plai-
„ ſir-là, au Bréſil, avec un Perroquet, qui
„ répondoit à toutes les queſtions qu'on lui
„ faiſoit en Braſilien.... Ne bornons point,
„ Madame, les reſſources de la nature; elles
„ ſont infinies; ſur-tout aidées de l'art. Fai-
„ tes réflexion, je vous prie, que ſi les hom-
„ mes parlent, ils n'ont pas toûjours parlé,

„ Tant qu'ils n'ont été qu'à l'école de la na-
„ ture, des ſons inarticulés ont été leur lan-
„ gage. On aſſure qu'il n'y a pas longtems
„ que les Chichiméques n'avoient pour paroles
„ que des ſifflemens. "

„ Les.... Chichiméques.... dites-vous."

„ Oui, Madame ! Je prens toûjours mes
„ exemples le plus près de la nature qu'il m'eſt
„ poſſible. Ces Chichiméques ſont des Sauva-
„ ges de l'Amérique. Mais ce n'eſt pas tout.
„ Qui ſait ſi les animaux ne ſont point plus
„ raiſonnables que raiſonneurs, & ſi, comme
„ bien des gens, ils n'aiment pas mieux ſe tai-
„ re que de dire des ſottiſes ? Songeons, que
„ le plaiſir, le bien-être, leur propre conſer-
„ vation, eſt le but où tendent tous les reſſorts
„ de leur machine. Peut-être, pour obtenir ce
„ but, n'ont-ils pas trop de toutes leurs facul-
„ tés intellectuelles & de toute la circonſ-
„ pection dont ils ſont capables. Dans ce cas,
„ ils garderoient intérieurement, comme un
„ tréſor dont il n'y a rien à perdre, rien à
„ évaporer, toutes les penſées qui leur paſ-
„ ſent par la tête."

„ Vous leur donnez un degré de pruden-
„ ce qui leur feroit beaucoup d'honneur ; mais

„ ſi je le leur accorde, j'eſpére que, de votre
„ côté, vous conviendrez avec moi, que l'hom-
„ me ſeul a la connoiſſance du bien & du
„ mal..... “

„ Non, Madame, je n'en conviendrai pas,
„ s'il vous plait; à moins que vous ne vou-
„ liez que je vous en faſſe la politeſſe. Eh,
„ que penſeriez vous, ſi je vous diſois, qu'un
„ Philoſophe, qui a longtems vécu avec les bêtes,
„ aſſure que la Morale des Loups pourroit ſer-
„ vir à éclairer celle des hommes?.... “

„ La Morale des Loups! “

„ Cela vous étonne? Eh bien, laiſſons-là les
„ autorités & raiſonnons. L'expérience, ſans la-
„ quelle on peut tout rejetter, nous a-t-elle con-
„ vaincu que l'homme ſeul a été éclairé d'un
„ rayon refuſé à tous les animaux? Si elle ne
„ l'a pas fait, nous ne pouvons pas plus con-
„ noître par elle ſe qui ce paſſe dans les bêtes,
„ & même dans les hommes, que ne pas ſen-
„ tir ce qui affecte l'intérieur de notre être.
„ Nous ſavons que nous penſons & que nous
„ avons des remors; un ſentiment intime nous
„ force d'en convenir; mais pour juger des re-
„ mors d'autrui, ce ſentiment qui eſt en nous
„ eſt inſuffiſant; c'eſt pourquoi il en faut croi-

„ re les autres hommes ſur leur parole, ou „ ſur les ſignes ſenſibles & extérieurs que nous „ avons remarqués en nous-mêmes, lorſque „ nous éprouvions ces remors. Par conſéquent, „ pour décider ſi les animaux ont la connoiſ- „ ſance du bien & du mal, on doit s'en rap- „ porter à ces ſignes dont je viens de parler, „ ſuppoſé qu'ils exiſtent. "

„ Il faut donc conſulter les faits ? "

„ Oui, Madame, & c'eſt ce que je vais faire. „ Le Chien qui a mordu ſon maître qui l'a- „ gaçoit, a paru s'en repentir le moment ſui- „ vant; on l'a vû triſte, fâché, n'oſant ſe mon- „ trer, & s'avouant coupable par un air ram- „ pant & humilié. Un Eléphant venoit de ſe „ venger de ſon Gouverneur, en le tuant. Sa „ femme, témoin de ce ſpectacle, prit ſes deux „ enfans & les jetta aux pieds de l'animal en- „ core tout furieux, en lui diſant, *puiſque tu „ as tué mon mari, ôte moi auſſi la vie, ainſi „ qu'à mes enfans.* L'Eléphant s'arrêta tout court; „ radouci, & touché de regret, il mit l'ainé „ des enfans ſur ſon col, & l'adopta pour ſon Gou- „ verneur. L'hiſtoire nous offre un exemple célébre „ d'un Lion, qui ne voulut pas déchirer un

» homme abandonné à ſa fureur, parce qu'il » le reconnut pour ſon bienfaiteur. Je le de- » mande donc. Un Etre qui s'attache par les » bienfaits, qui ſe détache par les mauvais trai- » temens; un être d'une ſtructure ſemblable » à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, » qui a les mêmes douleurs, les mêmes plaiſirs, » un tel être ne montre-t-il pas clairement, » qu'il ſent ſes torts & les nôtres, qu'il con- » noit le bien & le mal?«

» Et cette connoiſſance eſt plus ou moins » grande?«

» Sans doute! *L'Ane*, par exemple, ne pa- » roit pas en avoir autant que le *Cheval*. Cela » dépend du plus ou moins de reſſorts dans » la machine, de ſubtilité dans le ſang, de » fineſſe dans l'organiſation. A quoi tient, dans » un homme, ce que l'on appelle une *Con-* » *ſcience délicate*!..... Avez vous encore, » Madame, quelque objection à me faire?«

» Non, Monſieur. Je ſuis forcée de me ren- » dre à vos raiſons, & bien réſolue, déſor- » mais, de ne plus me mocquer d'une opinion, » quelqu'étrange qu'elle me paroiſſe au pre- » mier moment..... *La Matière a des idées!....* » *La Matière a de la douleur ou du plaiſir*!....

Digitized by Google

„ *La Matière ſe rappelle le paſſé, fixe le préſent,* „ *prévoit l'avenir* !.... Oh, je vous ſe répéte, „ je ne me préviendrai plus contre une opinion „ quelqu'abſurde qu'elle me paroiſſe ! "

J'applaudis, & voulant égaier la converſation, je dis à Madame *Hébert*, que ſi *Sophi*, (ſon petit chien, qu'elle careſſoit ſur ſes genoux) au lieu de *pattes* avoit eu des *mains*, il auroit déja, vû ſa phyſionomie ſpirituelle, compoſé un *Poëme Epique*, & il ſeroit membre des plus fameuſes Académies. Elle me répondit, qu'il eſt étonnant, que nous n'aions pas, au moins, quelque *Madrigal*, ou quelque *Rondeau*, de la façon d'un *Singe* ou d'un *Perroquet*. Cela donna lieu à d'autres plaiſanteries de ce genre, (fondées cependant ſur des *Vérités*) qui terminèrent notre premier Entretien.

Je me retirai, très content de ce que Mad. *Hébert* paroiſſoit admettre un principe dont l'orgueil de l'homme ne s'accommode point, & duquel découlent des conſéquences, qui alloient merveilleuſement à mon but. Elles ſont ſi naturelles ces conſéquences, que j'eſpérai que quelques-unes ſe préſenteroient, d'elles mêmes, à mon Ecolière, dont l'eſprit débarraſſé des entraves Evangéliques, avoit acquis une ſagacité ſingulière.

Digitized by Google

„ Je me ſuis occupée “ me dit-elle, au ſortir de table, le ſoir même de notre premier Entretien philoſophique „ de ce qui a fait, ce „ matin, le ſujet de notre converſation. Je n'ai „ rien trouvé de plauſible à vous répondre; „ mais, franchement, tout cela m'a donné de l'humeur. Je n'aime point que notre ame ſoit „ de la même pâte que celle d'un pourceau, „ quelque différence que vous ſuppoſiez dans les „ levains. Les Philoſophes ne s'en font-ils pas „ auſſi quelque peine? “

„ Ils voudroient bien pouvoir dire, avec „ l'orgueilleux Théologien, que l'*Ame eſt un* „ *être diſtinct du corps, un eſprit pûr, un raion* „ *émané de la Divinité*; ils voudroient pouvoir „ réaliſer cette chimère que l'on a appellée la „ *Dignité de la nature humaine*; mais, Madame, „ la Vérité eſt le grand objet des vœux des „ Philoſophes! S'ils ne cherchent ni ne forgent „ exprès leur doctrine, s'ils la rencontrent, „ en quelque ſorte, ſi elle ſe trouve à la ſuite „ de leurs recherches & comme ſur leurs pas, „ ils ſont forcés de l'admettre, & ils s'y tien- „ nent, quelque déſagréable qu'elle puiſſe leur „ paroître. Se donnant, d'ailleurs, & avec rai- „ ſon, pour les *Précepteurs du genre-humain*,

Digitized by Google

„ ils doivent fonder leurs Syſtêmes ſur la véri-
„ té, ſur la nature des choſes, s'ils ne veulent
„ pas bâtir ſur le ſable. "

„ C'eſt-à-dire, qu'ils font le ſacrifice de
„ leur amour-propre à la Vérité? "

„ Préciſément! Et il ſeroit bien à ſouhai-
„ ter qu'on les prit pour modèles, à cet égard,
„ comme à tant d'autres! "

„ Mais ne rendroient-ils pas ſervice à l'hom-
„ me, en lui laiſſant croire, qu'il différe de
„ la brute, par une ame ſpirituelle, intelli-
„ gente? ..... "

„ Tromper l'homme, pour le ſervir! Non
„ Madame, un Philoſophe ne pourra jamais
„ s'y réſoudre! "

„ Il faudra donc me réſoudre, moi, à n'ê-
„ tre qu'une eſpéce de machine penſante? .... "

„ Et artiſtement fabriquée! " lui dis-je, en lui ſerrant involontairement la main, & retirant auſſi-tôt la mienne „ Mais Madame, ce n'eſt
„ pas là le ſeul ſacrifice que les Philoſophes
„ faſſent courageuſement à la Vérité! Non-ſeu-
„ lement ils avouent, que l'homme ne différe
„ de l'animal que par l'organiſation; que c'eſt
„ d'elle ſeule que vient la différence qu'il y a
„ entre *Milton* & une *Taupe*, entre *Newton* &
„ une *Huitre* .... "

Digitized by Google

„ Et que peuvent-ils faire de plus ? “

„ Je vais vous l'aprendre. Ceux qui ont prétendu, que l'ame étoit diſtinguée du corps, „ étoit immatérielle, ont auſſi crû, qu'elle étoit „ maitreſſe de ſon ſort, qu'elle pouvoit régler „ ſes opérations, déterminer ſes volontés par „ elle-même; en un mot, ils ont crû que l'homme étoit libre. “

„ Et les Philoſophes prétendent-ils qu'il „ ne le ſoit pas ? Cela me paroitroit fort „ étrange ! “

„ Souvenez vous de la ſage réſolution que vous avez priſe ce matin ! “

„ Fort bien, Monſieur; parlez, je ſuis prête à vous entendre. “

„ Je vous dirai donc, que nous ne ſommes pas libres, parce que notre volonté eſt „ néceſſairement déterminée par la qualité bonne ou mauvaiſe, agréable ou déſagréable, de „ l'objet ou du motif qui agit ſur nos ſens, „ ou dont l'idée nous reſte & nous eſt fournie „ par la mémoire. Notre action eſt une ſuite „ de l'impulſion que nous avons reçue de ce „ motif, de cet objet, ou de cette idée, qui „ ont modifié notre cerveau, ou diſpoſé notre „ volonté. Lorſque nous n'agiſſons point, c'eſt

Digitized by Google

„ qu'il ſurvient quelque nouvelle cauſe, quel-
„ que nouveau motif, qui modifie notre cer-
„ veau d'une manière différente, qui lui donne
„ une nouvelle impulſion, une nouvelle vo-
„ lonté, d'après laquelle, ou elle agit, ou ſon
„ action eſt ſuſpendue. En tout cela nous agiſ-
„ ſons toûjours ſuivant des loix néceſſaires.
„ M'entendez vous, Madame? «

„ Pas trop! expliquez vous par quelque
„ exemple. «

„ Volontiers. Lorſque, tourmenté d'une
„ ſoif ardente, je me figure en idée, ou j'ap-
„ perçois réellement une fontaine dont les eaux
„ pures pourroient me déſaltérer, ſuis-je maître
„ de déſirer ou de ne point déſirer l'objet qui
„ peut ſatisfaire un beſoin ſi vif dans l'état
„ où je ſuis? «

„ Non, ſans doute. Mais, ſi l'on vous dit,
„ en ce moment, que l'eau que vous déſirez
„ eſt empoiſonnée, malgré votre ſoif, ne vous en
„ abſtiendrez vous pas? Et n'en conclurai-je
„ pas avec raiſon, que vous êtes libre? «

„ Point du tout! Car de même que la ſoif
„ me déterminoit néceſſairement à boire, avant
„ que de ſavoir que cette eau fut empoiſonnée,
„ de même cette nouvelle découverte me dé-

Digitized by Google

» termine néceſſairement à ne pas boire. Alors » le déſir de me conſerver anéantit ou ſuſpend » l'impulſion primitive que la ſoif donnoit à ma » volonté. «

» Mais ſi votre ſoif étoit bien ardente, ne » pourriez vous pas, ſans avoir égard au dan- » ger, riſquer de boire cette eau ? «

» Dans ce cas, la première impulſion re- » prendroit le deſſus, & me feroit agir né- » ceſſairement, vû qu'elle ſe trouveroit la plus » forte. «

» Vous m'embarraſſez, Monſieur; mais, aſſu- » rément, il doit y avoir quelque réponſe à » vous faire ! Car enfin, je ſens à n'en pouvoir » pas douter, que je ſuis libre; & je ſuis per- » ſuadée, que vous ſentez auſſi que vous l'ê- » tes ? «

» Défiez vous, Madame, de ce ſentiment ! » Nous croions être *libres*, parce que nous » croions *délibérer*, & nous ſommes dans l'er- » reur. Nous penſons que nous *délibérons*, lorſ- » que nous avons, par exemple, à choiſir en- » tre deux plaiſirs à-peu-près égaux, & preſ- » que en équilibre; mais, dans la réalité, nous » ne faiſons alors que prendre pour délibéra- » tion, la lenteur avec laquelle, entre deux

» poids à-peu-près égaux, le plus pesant em-
» porte un des bassins de la balance. «

» Les Philosophes croient donc (si je vous
» ai bien compris) que le plaisir agit sur l'hom-
» me, comme un chardon frais & tendre agit
» sur un Ane? Passez moi la comparaison. «

» Elle est très juste, très à sa place. Nous
» sommes toûjours déterminés nécessairement.
» Nous agissons en conséquence de ce qui nous
» paroit être notre avantage; cette vuë de no-
» tre avantage nous force à nous tourner d'un
» certain côté; & nous nous flattons de nous
» y être tournés librement, quoique nous
» n'aions pas pû vouloir nous tourner d'un
» autre. «

» Cependant, Monsieur, voilà ma main;
» je veux la remuer; je la remue; je veux la
» tourner à droite & non pas à gauche; ma
» volonté s'exécute. Je veux rester auprès de
» vous; j'y reste. Ne sont-ce pas là des preu-
» ves de fait d'une entière liberté? «

» Non, Madame! Quelque motif apparent
» ou secret, dont la force ou la foiblesse n'est
» pas en notre pouvoir, nous détermine toû-
» jours. Je n'ose pas me flatter que, dans cet-
» te occasion, le plaisir de m'entendre agisse

Digitized by Google

» ſourdement, pour vous faire reſter auprès » de moi.....«

» Et ſi je me retirois à l'inſtant, ne vous » prouverois-je pas que je ſuis libre ? «

» Le plaiſir de la malignité, ou quelque » autre motif, ſeroit le plus fort. C'eſt la fâ- » cheuſe, mais juſte conſéquence que je tire- » rois de votre retraite. «

» Mais n'arrive-t-il pas ſouvent que l'on agit » contre ſon inclination ? Et cela ne prouve- » t-il pas qu'on eſt libre ? «

» Non, Madame. Lorſqu'un homme ſemble » agir contre ſon inclination, il y eſt déter- » miné par quelque motif néceſſaire, aſſez fort » pour vaincre ſon inclination. Un malade, » dans la vuë de guérir parvient à vaincre ſa » répugnance pour les remèdes les plus dégou- » tans; la crainte de la douleur ou de la mort » devient alors un motif néceſſaire; par con- » ſéquent ce malade n'agit point librement. » C'eſt la grande complication de nos mouve- » mens, c'eſt la variété de nos actions, c'eſt » la multitude des cauſes qui nous remuent, » ſoit à-la-fois, ſoit ſucceſſivement & ſans in- » terruption, qui nous perſuadent que nous » ſommes libres. Si tous nos mouvemens étoient

Digitized by Google

» ſimples ; ſi les cauſes qui nous remuent ne » ſe confondoient point, étoient diſtinctes ; ſi » notre machine étoit moins compliquée, nous » verrions que toutes nos actions ſont néceſ- » ſaires, parce que nous remonterions à la » cauſe qui nous fait agir. Un homme qui ſe- » roit toûjours forcé d'aller vers l'Occident » voudroit toûjours aller de ce côté-là, mais » il ſentiroit très bien qu'il n'y va pas libre- » ment. Si nous avions un Sens de plus, com- » me nos actions ou nos mouvemens, augmen- » tés d'un ſixiéme, ſeroient encore plus variés » & plus compliqués, nous nous croirions plus » libres encore que nous ne faiſons avec cinq » Sens. «

» Et comment donc, Monſieur, faudroit-il » que l'homme fut fait, pour qu'il fut libre ? » Et, s'il l'étoit, quelle preuve plus forte pour- » roit-il en avoir, que le ſentiment intime de » ſa liberté ? «

» Comment il faudroit que l'homme fut » fait pour qu'il fut *libre* ? Il faudroit..... » qu'il ne..... fut déterminé..... par aucun » motif..... Je me trompe ; je penſe qu'a- » lors il n'agiroit jamais... Je réfléchirai ſur » votre Queſtion.... Ce qu'il y a de certain,

Digitized by Google

„ c'eſt que nous ne devons pas nous fier au „ ſentiment de notre liberté, quelque vif qu'il „ puiſſe être. Dans combien d'occaſions le ſen- „ timent ne nous trompe-t-il pas? Dans le „ Sommeil, par exemple, ne nous perſuade- „ t-il pas l'exiſtence de mille chimères? «

Cette réflexion, que j'avois hazardée, fit, contre mon attente, le plus grand effet ſur Madame *Hébert*, qui, heureuſement pour moi, ne connoiſſoit pas les diſtinctions que les partiſans de la *Liberté* ont coutume de faire, entre l'état de la *veille* & celui du *ſommeil*, entre la *néceſſité abſoluë* & la *néceſſité hypothétique*, entre l'effet des *perceptions* & celui des *Cauſes Phyſiques*. Diſtinctions ſubtiles, au moien des quelles les Diſputes ſur la Liberté ſont interminables.

Voiant que Madame *Hébert* n'avoit plus rien à repliquer, je pris occaſion de ce que nous parlions du Sommeil, pour differter ſur les Songes. J'en débitai quelques-uns, des plus extravagans que je pûs imaginer; & comme il étoit minuit, nous nous ſéparames, en nous en ſouhaitant d'agréables.

Le lendemain matin, en entrant dans ſa chambre „ Croiez-vous « lui dis-je „ que j'aie

Digitized by Google

„ été libre de rester chez moi, ou de me ren-
„ dre auprès de vous ? “

„ Je l'aurois crû hier “ me répondit-elle ;
„ à présent, je crois que le poids le plus pe-
„ sant a emporté un des bassins de la ba-
„ lance. “

„ Fort bien, Madame ! à ravir ! J'admire
„ votre facilité à saisir des sujets tout nouveaux
„ pour vous ! Vous n'avez point eu besoin,
„ comme moi, de lectures réitérées & de pro-
„ fondes méditations. La Nature vous à mer-
„ veilleusement organisée ! “

„ *Organisée* ! J'avouë que j'ai encore quel-
„ que peine à me faire à cette façon de par-
„ ler, quelque philosophique qu'elle puisse
„ être. “

„ Cela viendra, Madame ! Mais il est cer-
„ tain que votre pénétration est si grande,
„ que je parierois que vous avez déja vû,
„ de vous-même, la conséquence qui résulte
„ de ce que *l'homme n'est pas libre*, rélative-
„ ment à ce qu'on appelle *vice* & *vertu* ? “

„ Vous perdriez, Monsieur ; vous avez de
„ moi une opinion trop avantageuse. Quelle
„ est, je vous prie, cette Conséquence ? “

„ Un instant de réflexion, & je suis sûr,

„ que vous auriez vû que, l'homme n'étant „ pas libre, la convention ſeule fait tout le „ mérite & le démérite de ce qu'on appelle „ *vice* & *vertu*. «

„ Expliquez-vous mieux! « me dit Madame *Hébert*, d'un ton à me faire croire, qu'elle étoit ſcandaliſée de ce qu'elle ſoupçonnoit que je voulois lui dire. Je fus, d'abord, tenté de tourner la converſation ſur un autre ſujet, mais prenant courage „ Croiez-vous « lui dis-je „ qu'une pierre, qui, en tombant, bri„ ſe la tête d'un homme, puiſſe être taxée d'a„ voir fait une *action criminelle*? « — „ Non, „ ſans doute! « — „ Et bien, s'il n'y a pas „ plus de liberté dans l'homme que dans la „ pierre, ſur quel fondement direz vous de „ telle ou telle action, qu'elle eſt *bonne* ou „ *mauvaiſe*, *vertueuſe* ou *criminelle*? «

„ Je ne vois point à cela de réponſe « me dit Madame *Hébert*, après avoir réfléchi un inſtant „ mais ce qui me fait croire, que c'eſt „ ignorance de ma part, c'eſt qu'il me ſemble, „ qu'il ſuivroit de ce que vous dites, qu'il n'y „ a en ſoi ni *vice*, ni *vertu*. Conſéquence qui „ me révolte; je vous parle avec franchiſe. «

„ Conſéquence, cependant, inévitable, &

„ qui, d'ailleurs, ne peut étonner, que parce
„ qu'on ne raiſonne pas aſſez d'après l'expé-
„ rience & l'obſervation. N'avez vous pas re-
„ marqué, Madame, en liſant l'Hiſtoire, ou
„ les Rélations des Voiageurs, que ce qui eſt
„ juſte, au *Nord*, eſt injuſte, au *Midi*; que
„ ce qu'une Nation louë, eſt blâmé par une
„ autre? Le *Vol*, par exemple, permis à *La-*
„ *cédémone*, étoit regardé chez les *Scythes* com-
„ me le plus grand des crimes. Aujourd'hui,
„ il eſt en honneur, au Royaume de *Congo*,
„ pourvû qu'il ſoit fait de force. Dans l'*In-*
„ *douſtan*, c'eſt un acte de vertu que de li-
„ vrer ſa fille à des *Faquirs*. Dans l'Iſle *For-*
„ *moſe*, les femmes qui doivent accoucher
„ avant l'age de 35. ans, ſont foulées aux
„ pieds juſqu'à ce qu'elles ſoient avortées. Au
„ Royaume d'*Angola*, le Mari peut vendre ſa
„ femme, le Père ſon fils, & le fils ſon pè-
„ re. Au Royaume de *Batiména*, toute fem-
„ me, de quelque condition qu'elle ſoit, eſt
„ forcée, ſous peine de mort, de céder à l'a-
„ mour de quiconque la déſire. En voilà, je
„ penſe, plus qu'il n'en faut, Madame, pour
„ vous convaincre, que le *Vice* & la *Vertu*
„ ſont une choſe pûrement verſatile & chan-

Digitized by Google

„ geante comme les Climats?.... «

„ Vos exemples, Monſieur, ne ſont tirés „ que de Nations barbares. «

„ Ils n'en ſont que plus forts. Ces Nations „ étant encore, pour ainſi dire, dans l'état de „ nature, il y auroit plus d'uniformité dans „ leur manière d'enviſager les actions humai- „ nes, s'il en étoit une qui fut plus fondée „ que d'autres ſur la nature; ſi tout, à cet „ égard, n'étoit pas arbitraire & fait de main „ d'hommes. «

„ Mais, combien d'actions ſur leſquelles il „ n'y a qu'une manière de penſer! Connoiſ- „ ſez-vous une ſeule Société dans le monde, „ où l'on n'admette pas, généralement, une „ différence entre le menſonge & la vérité, „ la fidélité & la perfidie, la reconnoiſſance „ & l'ingratitude? Connoiſſez-vous un Peu- „ ple, pour qui, poignarder ſon père, & l'aſ- „ ſiſter dans ſes beſoins, ſoit une ſeule & mê- „ me choſe? «

„ Non, Madame! « répondis-je hardiment, quoique, je l'avouë, un peu embarraſſé „ Non, „ ſans doute, je n'en connois point; mais, „ qu'eſt-ce que cela prouve? L'habileté des „ Légiſlateurs. Ils ont ſi bien fait, qu'ils ſont

„ venus-à-bout de fixer la manière de pen-
„ ſer du Public ſur les différens objets dont vous
„ venez de parler. L'habitude de les voir ſous
„ ce point de vuë s'eſt tellement fortifiée par
„ le tems, qu'aujourd'hui elle ſemble naturel-
„ le à ceux qui n'ont pas des yeux philoſophes.
„ Mais, Madame, la *Vérité* ne connoit point
„ de preſcription, & l'erreur n'en eſt pas moins
„ *erreur*, pour être généralement répanduë. "

„ Il pourroit donc arriver, que tel, qui,
„ dans un pays, eſt un très *honnête homme*,
„ dans un autre, ſeroit un *Coquin*? Sa Ver-
„ tu tiendroit à la portion du Globe où il
„ feroit ſon ſéjour? "

„ Sans doute, Madame! "

„ Et que deviendroit la Société, ſi chacun
„ penſoit, que *tout eſt arbitraire & fait de*
„ *main d'hommes?* Cela me paroit de la plus
„ dangereuſe conſéquence. "

„ Auſſi n'ai-je pas avancé, qu'il convienne de
„ détromper le *Vulgaire* ſur ce ſujet. Les Lé-
„ giſlateurs, connoiſſant bien l'Animal qu'ils
„ avoient à gouverner, ont eu leurs raiſons,
„ lorſqu'ils ont fait appeller *vicieuſes* ou *ver-*
„ *tueuſes*, des actions qui, en elles-mêmes,
„ ſont *indifférentes*. A cet égard, ce qu'on ap-
„ pelle *Morale* n'eſt autre choſe que la *Poli-*

Digitized by Google

„ *tique.* Et que font les Philoſophes? En-
„ trant dans les vuës des Légiſlateurs, réla-
„ tivement au Peuple, à ces hommes dont l'eſ-
„ prit eſt une enfance continuelle, & que l'on
„ a ſi bien nommés, des *Préjugés ambulans*, les
„ Philoſophes s'expriment de manière à ne pas
„ déſabûſer cette eſpèce de gens, la plus nom-
„ breuſe de toutes. "

„ Ils trompent donc le peuple pour le ſer-
„ vir? Cependant, vous me diſiés, hier, que les
„ Philoſophes ne pouvoient jamais ſe réſoudre
„ à de pareilles tromperies? "

„ *Jamais*, étoit un peu fort. Il eſt des cas,
„ rares, à la vérité, où les Philoſophes ſe font
„ une violence néceſſaire; mais leur condeſ-
„ cendance n'empêche pas qu'il ne ſoit vrai,
„ que *tout eſt arbitraire.* "

„ Et s'ils voient que la Morale, qu'ils re-
„ gardent, à ce que je comprens, comme le
„ Roman des Légiſlateurs, ne s'accorde pas
„ avec leurs intérêts, comment ſe conduiſent-
„ ils? "

„ Ils ſe prévâlent de la ſupériorité de leurs
„ lumières, &, à moins de mal-adreſſe, ils ne
„ font jamais rien qui leur ſoit préjudiciable.
„ Sans cela, autant vaudroit ramper avec
„ le *Vulgaire*! "

Digitized by Google

Je vis, à l'air de Madame *Hébert*, que je m'étois un peu trop avancé; mais le pas étoit fait; il falloit m'en tirer. „ L'intérêt « me dit-elle „ eſt donc le grand mobile de la conduite „ des Philoſophes? En vérité, Monſieur, vous „ ne leur faites pas trop d'honneur! «

„ Trop d'honneur! Et penſés vous, qu'*in-* „ *térêt* & *vertu* ne ſoient pas ſynonymes? Ne „ vous y trompés pas! Ce qu'on appelle *Pro-* „ *bité* n'eſt que l'*habitude des actions utiles*. La „ Vertu, ou ce qui en porte le nom, la Ver- „ tu eſt néceſſairement fondée ſur l'intérêt per- „ ſonnel..... «

„ Sur l'intérêt perſonnel? «

„ Oui, Madame! Et quel autre motif pour- „ roit déterminer un homme à des actions gé- „ néreuſes? Il lui eſt auſſi impoſſible d'aimer „ le bien pour le bien, que d'aimer le mal „ pour le mal. Les hommes ne ſont point mé- „ chans, mais ils ſont ſoumis à leurs intérêts. „ Par exemple, Madame, l'homme *humain* eſt „ celui pour qui la vuë du malheur d'autrui „ eſt une vuë inſupportable, & qui, pour s'ar- „ racher à ce ſpectacle, eſt, pour ainſi dire, „ forcé de ſecourir le malheureux. L'homme „ *inhumain*, au contraire, eſt celui pour qui le

Digitized by Google

„ ſpectacle de la misère d'autrui eſt un ſpec-
„ tacle agréable ; c'eſt pour prolonger ſes plai-
„ ſirs qu'il refuſe tout ſecours au malheureux.
„ Ces deux hommes, ſi différens, tendent,
„ tous deux, à leur plaiſir, & ſont mûs par
„ le même reſſort. "

„ C'eſt-à-dire que l'homme vertueux...."
„ Eſt un homme qui a ſans ceſſe devant les
„ yeux l'intérêt qu'il a de s'attirer l'affection,
„ l'eſtime & les ſecours des autres, ainſi que
„ le beſoin de s'aimer & de s'eſtimer lui-mê-
„ me ; rempli de ces idées, devenuës habi-
„ tuelles en lui, il s'abſtient même des cri-
„ mes qui l'aviliroient à ſes propres yeux ; il
„ reſſemble à un homme qui, aiant, dès l'en-
„ fance, contracté l'habitude de la propreté,
„ ſeroit péniblement affecté de ſe voir ſouil-
„ lé, lors-même que perſonne n'en ſeroit le
„ témoin. "

„ Ainſi donc ce que l'on appelle *Juſtice*,
„ *Sobriété*, *Modeſtie*..... "

„ Madame ! L'homme *juſte* craint qu'on ne
„ le dépouille de ſon bien. L'homme *ſobre* ai-
„ me ſa ſanté. L'homme *modeſte* veut vous
„ fournir un nouveau trait, lorſque vous fe-
„ rez ſon éloge. L'homme *poli* veut être re-

Digitized by Google

» cherché de ceux qui le connoiſſent. L'hom-
» me *généreux* ſatisfait ſa vanité ou ſon plaiſir.
» En un mot, toutes les *vertus* ne ſont que
» l'intérêt perſonnel déguiſé; & les plus dé-
» licates ne ſont que de plus grands rafine-
» mens d'amour-propre. «

» Vous m'attriſtés, Monſieur! Il faudra donc
» que je déſavouë tous les éloges que j'ai don-
» né à ce que je regardois comme des *vertus*? «

» Cela pourra, d'abord, vous faire quelque
» peine. On n'aime pas à rabattre de la bon-
» ne opinion qu'on avoit d'un parent ou d'un
» ami; mais j'ôſe vous prédire, que vous ne
» tarderez pas à vous faire un amûſement de
» réduire à ſa juſte valeur telle ou telle ac-
» tion, fort exaltée par les Sots, qui s'arrê-
» tent toujours aux apparences. Quand on
» voit quelque Ouvrage de méchanique, dont
» le peuple eſt émerveillé, on ſe plait à dé-
» couvrir le reſſort qui fait crier au miracle.
» Les hommes ſont des marionnettes; le Sa-
» ge s'amûſe du fil qui les fait mouvoir. «

» Cela pouroit être agréable, ſi le fil faiſoit
» plus d'honneur aux marionnettes. «

» Eh qu'importe, quelque ſoit le reſſort
» d'une machine! Il me ſuffit que ſon jeu

Digitized by Google

„ m'amûſe. Vous connoiſſez Madame *Fergu-*
„ *ſon* ? Je ris toutes les fois que j'entens van-
„ ter ſa fidélité conjugale. «

„ Je ne vois pas qu'il y ait là de quoi
„ rire ! «

„ Parce que vous ne voiez pas, que cette
„ fidélité n'eſt qu'un attachement plus fort à
„ ſa réputation qu'à ſes plaiſirs. «

„ Vous êtes bien méchant ! «

„ Dites, Madame, que je ſuis vrai ! «

„ Vous n'avez donc jamais le plaiſir d'*eſ-*
„ *timer ?* «

„ Moi ! Je fais cas de celui qu'on appelle
„ *vertueux*, comme je fais cas d'un diamant ;
„ & je mépriſe celui qu'on nomme *vicieux*,
„ comme je mépriſe un caillou. J'évite celui-
„ ci, comme ces reptiles dangereux dont la
„ nature eſt de mordre & de communiquer
„ leur venin ; j'aime celui-là, comme ces fruits
„ délicieux dont mon palais ſe trouve agréa-
„ blement flatté. Au ſurplus, ſi je n'ai pas le
„ plaiſir *d'eſtimer*, j'ai celui de rire, qui vaut
„ mieux ; il n'humilie & ne fatigue jamais. «

Tout cela frappoit Madame *Hébert*, mais ne lui paroiſſoit point réjouïſſant. Auſſi, je crûs devoir rompre la converſation, ſous pré-

Digitized by Google

texte d'une visite indispensable. Je me retirai, en badinant sur le sérieux où je la voiois, & en l'assûrant, qu'elle s'amuseroit du Genre-humain, quand elle auroit l'habitude de le considérer en Philosophe.

„ Monsieur, Monsieur! « me cria-t-elle, comme j'étois sur le pas de la porte „ Enco- „ re un mot, s'il vous plait. L'homme ver- „ tueux ne sera-t-il point découragé de faire „ le bien, s'il apprend, que les Philosophes „ ne voient, dans ses meilleures actions, que „ la nécessité ou l'intérêt personnel? «

„ Tranquillisés vous, Madame, sur tout ce „ que font les Philosophes! Il ne peut jamais „ en résulter de mal. Ce soir, vous aurez ma „ réponse, si vous n'en trouvez point à la Ques- „ tion que vous venez de me faire. «

Je ne fûs pas fâché d'avoir, moi-même, quelques momens pour y réfléchir.

Je suis &c.

SEPTIE-

Digitized by Google

SEPTIEME LETTRE.

» JE vous tiens, Monſieur « me dit Madame *Hébert*, en me voyant reparoître » Vous „ m'avez fourni des armes contre vous-même. „ Vous m'avez dit, qu'*il n'y a en ſoi, ni vice,* » *ni vertu*, que c'eſt une affaire d'arrangement; „ qu'*intérêt* & *vertu* ſont ſynonymes. Cepen- „ dant le Philoſophe, Auteur de l'Ouvrage que „ vous m'avez prêté (& qu'elle avoit en mains) „ ne ceſſe de parler, & même avec enthouſiaſ- » me, de *la beauté naturelle de la Vertu*, de „ ſon *excellence intrinséque*, de l'*ordre moral*....«

„ Et vous voulez « lui dis-je, en l'interrompant, „ que je concilie ce langage avec ce que j'ai „ eu l'honneur de vous dire? «

„ Oui, Monſieur, s'il vous plait. «

„ Rien de plus aiſé que de vous ſatisfaire. „ D'abord, Madame, il eſt des momens où l'i- „ magination d'un Philoſophe, s'il a du génie, „ s'exalte, s'enflamme, dans le ſilence du cabi- „ net; il ſe crée une idole; il la careſſe; il la „ pâre des plus brillantes couleurs. Il peut „ arriver que la Vertu ſoit cette idole; dès-lors

Digitized by Google

» elle devient pour lui ce qu'une maitreſſe » eſt pour ſon amant, qui lui prête toutes les » perfections imaginables. L'enthouſiaſme eſt-» il paſſé ? Ce Philoſophe rit, & de l'idole » qu'il s'étoit forgée, & de lui-même, dont » il étoit la dupe. Obſervez encore, que les » hommes, quoique méchans en détail & dans » la pratique, aiment aſſez, dans la ſpécula-» tion, une morale ſévère, ſublime, angélique. » C'eſt une belle chimère, qui amuſe leur amour-» propre, & qui eſt ſans conſéquence. Nos » Philoſophes-poëtes, qui connoiſſent l'hom-» me, le ſervent ſelon ſon gout; ils ſe plient à » ſes fantaiſies. De-là ce pompeux étalage de » grands ſentimens, de maximes héroïques, » d'apophtegmes moraux, dont ils décorent leurs » Piéces Tragiques, & même leurs Comé-» dies. «

» Il faut donc, Monſieur, qu'il y ait dans » l'homme un penchant ſecret à la Vertu, une » eſpèce d'*inſtinct* . . . . . «

» Ah, Madame! Je vois bien que vous n'a-» vez plus la foi au péché originel! Croïez » moins encore à la vertu originelle. Affaire » de climat, de tempérament, d'éducation, » que tout cela! Mais, ce n'eſt pas de quoi

il

» il s'agit à préſent. J'aurai l'honneur de vous » dire, ou plutot, de vous répéter, que les Lé- » giſlateurs ont eû leurs raiſons, lorſqu'ils » ont fait appeller *vicieuſes* ou *vertueuſes*, des » actions *indifférentes* en elles-mêmes. De leur » côté, les Philoſophes, ne voulant pas con- » trecârer, à cet égard, les Légiſlateurs, parlent » ſouvent leur langage, perſuadez que le Vul- » gaire, qui n'approfondit rien, prendra litté- » ralement les expreſſions dont ils ſe ſervent, ſi » tant eſt qu'il liſe leurs Ouvrages. Mais que » font ces mêmes Philoſophes ? Ils poſent dans » leurs écrits des principes qui, aux yeux de » ceux qui ſavent voir, renverſent néceſſaire- » ment, par leurs conſéquences, ce qui n'a été » mis que pour le commun des hommes, pour » le peuple. Voilà, Madame, tout le myſtère. » Perſonne ne mérite plus que vous qu'on l'i- » nitie à tous les ſecrets des Philoſophes.....«

» Mais, Monſieur « me dit-elle, ſans me laiſ- ſer achever mon compliment » vous me feriez » preſque croire, qu'il y a dans tout cela un » peu de friponnerie. «

» Un peu de friponnerie ! Dites plutot, » de la bonté, de l'exceſſive bonté. Vous blâ- » mez ce qui n'eſt digne que de louanges ! «

Je prononçai ces derniers mots du ton d'un homme piqué, ne me ſouciant point que Madame *Hébert* inſiſtat trop ſur ce ſujet. „ Ne vous » fâchez pas « me dit la bonne Dame, en me touchant la main » c'eſt un pûr badinage ; dans „ le fond, je ne ſuis pas mécontente de votre „ réponſe ; & je vous remercie de ce que vous „ daignez me confier les ſecrets des Philoſophes. „ Je tâcherai de mériter cet honneur. «

Je répondis à cela par un compliment, qui m'en valut un autre ; ce qui nous mit ſur un ton de belle-humeur, qui m'enhardit à faire tomber la converſation ſur un ſujet aſſez délicat, dans la poſition où je me trouvois.

„ Puiſque le hazard « dis-je à Madame *Hébert* » nous a conduits à parler des *Paſſions*, „ de quel œil penſez vous, que les Philoſo- „ phes les enviſagent ? «

„ Je l'ignore, Monſieur ; mais je ſerai » charmée d'aprendre ce qu'ils diſent ſur une » matière auſſi intéréſſante. Sans doute, ils ne „ penſent pas, à cet égard, comme le Vul- „ gaire ? «

„ Rien de plus ſage que leur opinion ſur » ce ſujet. Ils appellent les paſſions, *le feu cé-* „ *leſte qui viviſie le monde moral* ; & ils ne crai-

» gnent pas de dire, que *ce ſont nos paſſions* » *qui ſont innocentes*, & *notre Raiſon qui eſt* „ *coupable.* «

„ Les paſſions, diſent-ils, ſont *le feu céleſte* » *qui vivifie le monde moral* ? «

Je développai à Mad. *Hébert* le ſens de ces expreſſions énergiques d'un Philoſophe moderne; & je lui fis obſerver, d'après ce grand homme, que l'avarice guide les Vaiſſeaux à travers les déſerts de l'Océan; que l'orgueil comble les vallons, applanit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, éléve les Pyramides de Memphis, creuſe le lac Mœris, & fond le Coloſſe de Rhodes; que l'amour tailla le crayon du premier Deſſinateur; que le déſir de la gloire, ſur la cîme des Cordelières, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'Aſtronome; qu'il conduit le Botaniſte, pour ceuillir des plantes, ſur le bord des précipices; que, parconſéquent, c'eſt aux paſſions que l'on doit l'invention & les merveilles des arts. Je lui montrai, de plus, que les paſſions ne ſont point en nous par droit de conquête, mais par droit d'héritage; que c'eſt la nature qui les donne, & qu'elle ne fait rien en vain — qu'elles ſont la cauſe productri-

ce de l'esprit & du génie ; qu'on devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné —— que le défaut de passions produit l'entêtement que l'on reproche aux gens bornés ——— que sans les passions la vertu est minucieuse, & la vie, d'une insipidité & d'une fadeur insupportable. Je hazardai quelques phrases sur la passion de l'amour ; j'étalai quelques-uns des actes héroïques qu'elle produisit chez les Spartiates, les Thébains, les Samnites, & les autres Peuples qui avoient eu la sagesse d'en faire un des grands ressorts de la Législation. Je conclus de tout cela, que l'on doit regarder comme les hommes les plus dangereux dans un Etat, ces Déclamateurs sans esprit, qui, concentrés dans une petite Sphère d'idées, répétent continuellement ce qu'ils ont entendu dire à leurs Mies, recommandent sans cesse la modération des désirs, & voudroient anéantir les passions dans tous les cœurs.

„ Mais « me dit Madame *Hébert* « si les pas-
„ sions font beaucoup de bien, ne font-elles
» pas aussi beaucoup de mal ? «

„ Cela peut être ! Mais, quand l'humanité
» leur devroit ses vices & ses malheurs, cela
» ne donneroit point aux Moralistes le droit de

» condamner les paſſions & de déclamer contre elles. La Sageſſe éclairée & la ſublime „ vertu ſont, comme je vous l'ai montré, deux „ aſſez belles productions de cette folie, pour „ la rendre reſpectable à leurs yeux. «

» Mais, s'ils ne condamnent dans les paſ„ ſions que ce qui eſt réellement condamna„ ble..... «

» Au reſte » Madame „ continuai-je, feignant de ne l'avoir pas entenduë „ que ces imbéciles „ déclament, tout à leur aiſe, contre les paſ» ſions, ce ſera toûjours à pûre perte! Ordon» nez à la pierre, jettée en l'air, d'y reſter ſuſ» penduë, elle n'en obéira pas moins à la loi „ de la peſanteur! Quand l'homme modéré dit „ à l'ambitieux, *Ne ſoyez pas ambitieux*, je „ crois entendre un Médecin dire à ſon ma» lade, *N'ayez pas la fiévre.* «

„ Quoi, Monſieur!.... «

„ Oui, Madame! Conſeiller à une perſonne „ d'une imagination emportée de modérer ſes „ déſirs, c'eſt lui conſeiller de changer ſon or„ ganiſation, c'eſt ordonner à ſon ſang de coû„ ler plus lentement. Dire à un homme de re„ noncer à ſes habitudes, c'eſt vouloir, qu'ac„ coutumé à ſe vétir, il conſente à marcher

„ tout nud ; autant vaudroit-il lui dire de chan-
» ger les traits de ſon viſage, de détruire ſon
„ tempérament, d'éteindre ſon imagination,
„ d'altérer la nature de ſes fluïdes, que de lui
» commander de n'avoir point de paſſions ana-
„ logues à ſon énergie naturelle, ou de renon-
„ cer à celles que l'habitude, ou les circon-
„ ſtances lui ont fait contracter, & ont con-
„ verties en beſoin. «

„ Il me ſemble cependant que nous pouvons
„ vaincre nos paſſions ! «

» Vous l'avez dit, *il vous ſemble !* Pour peu
» que vous vouliez étudier l'homme, vous ver-
» rez qu'il n'y a que les paſſions qui puiſſent
„ combattre contre les *paſſions* ; vous verrez,
» que ces gens raiſonnables, qui s'en diſent
» vainqueurs, donnent à des gouts très foibles
» le nom de paſſions, pour ſe ménager l'hon-
„ neur du triomphe ; & que, dans le fait, ils
„ ne réſiſtent pas à leurs paſſions, mais qu'ils
» leur échappent. «

„ La diſtinction eſt ſubtile.... mais, il me
„ vient à l'eſprit une Queſtion. N'arrive-t-il ja-
» mais aux Philoſophes de blâmer, ou de louer
» telle ou telle action, qu'on leur raconte, ou
„ dont ils ſont les témoins ? «

„ Sans doute, & très fréquemment ! «

„ Il me paroit, cependant, qu'il n'y a jamais „ lieu au blâme, ou à la louange, s'il eſt vrai, „ que *l'homme n'eſt pas libre*, qu'*il n'y a, en ſoi, „ ni vice ni vertu*, que *nous ne pouvons pas „ vaincre nos paſſions.* «

„ Admirablement bien ! Je ſuis enchanté » de votre pénétration !.... «

» De grace, Monſieur ! Laiſſez-là les com- » mens ; & daignez me répondre. «

» Et bien, Madame, j'aurai l'honneur de „ vous dire, que, dans le vrai, il n'y a jamais » lieu au blâme, ou à la louange, parce que » l'homme, qu'on appelle *méchant*, produit » des méchancetés, comme un Sauvageon pro- » duit des fruits amers ; & celui qu'on nom- » me *vertueux*, fait des actes de vertu, com- » me un bon *Ceriſier* donne de bonnes ceriſes. » Lorſqu'un homme fait le bien ; lorſque, ver- » tueux le matin, il eſt vicieux le ſoir, c'eſt » ſon ſang qui en eſt cauſe, c'eſt ce qui l'épaiſſit, » l'arrête, le diſſout, ou le précipite ; comme » lorſque faiſant une roûte plutot qu'une autre, » les eſprits, que le ſang a filtrés dans la moële » du cerveau de cet homme, le font tourner, » dans un parc, à droite, plutot qu'à gauche. «

» C'eſt-à-dire, que *vice* ou *vertu*, c'eſt l'ef-
» fet du méchaniſme. . . . . «

» Effet du méchaniſme ! Vous dites en trois
» mots ce que je n'ai ſçu vous dire qu'en plus
» de cinquante. Or, cela poſé, lorſqu'il arrive
» à un Philoſophe d'approuver ou de blâmer
» une action, c'eſt, ou, par un effet de l'ha-
» bitude qu'il avoit contractée, avant que la
» Philoſophie eut détruit ſes préjugés ; ou, par
» une ſuite de la convenance qu'il trouve,
» par raport à la Société, que telle action
» ſoit blâmée, & que telle autre reçoive des
» éloges. Au ſurplus, quelque ſoit le lan-
» gage d'un Philoſophe, il eſt toujours le plus
» indulgent des hommes ; jamais il ne mépriſe
» le vicieux ; il le plaint, & il remercie la natu-
» re, ſi elle ne lui a donné aucun de ces gouts,
» aucun de ces penchans, qui l'euſſent forcé de
» chercher ſon bonheur dans l'infortune de ſes
» ſemblables. «

» Et ſi ce ſont les intérêts propres d'un
» Philoſophe, ſa fortune, ſa réputation, qui
» ſouffrent d'une action injuſte, a-t-il cette in-
» dulgence dont vous parlez ? «

» Peut-être blâme-t-il l'auteur de cette in-
» juſtice ; peut-être même s'emporte-t-il con-
» tre lui, par un mouvement machinal, com-

Digitized by Google

» me un enfant bat la pierre contre laquelle il
» s'eſt bleſſé ; mais cela n'empêche pas, que,
» dans le fond de l'ame, il ne convienne, que,
» s'irriter contre un homme injuſte, c'eſt s'ir-
» riter contre les giboulées du printems, les
» ardeurs de l'été, les pluyes de l'automne, &
» les glaces de l'hyver. C'eſt-là, Madame,
» un des grands bienfaits de la *Philoſophie !*
» Celui qui a eu le bonheur de graver ſes le-
» çons dans ſa tête, conſidére les hommes de
» l'œil dont un Méchanicien regarde le jeu d'u-
» ne machine ; ſans inſulter à l'humanité, il ſe
» plaint de la nature, qui attache la conſerva-
» tion d'un être à la déſtruction d'un autre ;
» qui, pour ſe nourrir, ordonne au Vautour
» de fondre ſur la colombe, à la Colombe de
» dévorer l'inſecte ; & qui, de chaque être a
» fait un aſſaſſin. Vous ne ſauriez croire quel-
» le révolution s'eſt faitte en moi, depuis que
» j'ai été convaincu, que nous ſommes dans
» les mains de la Nature, comme une pen-
» dule dans celles d'un horloger ; qu'elle nous
» a conſtruits comme elle a voulu, ou plutot,
» comme elle a pu ; que nous ne ſommes pas
» plus criminels, en ſuivant l'impulſion des
» mouvemens primitifs qui nous gouvernent,

Digitized by Google

» que le *Nil* ne l'eſt de ſes inondations, & la » mer, de ſes ravages. «

» Vous regardez donc tous les hommes com- » me autant d'horloges, bien ou mal réglées?« » Moi, Madame? J'aſſiſte, parmi les hom- » mes, à un Spectacle, où tout m'amûſe, & » rien ne me ſurprend. L'homme dur, mais » vrai, eſt à mes yeux, un caroſſe doublé d'u- » ne étoffe précieuſe, mal ſuſpendu; le fat, un » paon qui s'admire; le foible & l'inconſtant, » une girouëtte qui tourne à tout vent; l'hom- » me violent, une fuſée qui s'éléve, dès qu'el- » le a pris feu, ou, un lait bouillant, qui paſſe » par deſſus les bords de ſon vaſe. «

» Et quel effet produit ſur vous cette ma- » nière d'enviſager les hommes? «

» Ne voiant en eux, comme *Démocrite*, que » des foux ou des enfans, contre leſquels il » ſeroit ridicule de ſe fâcher, je me ſuis fait » à la bonté, à l'indulgence..... «

» Cependant, Monſieur le Philoſophe! je » pourrois vous citer quelques cas, où vous » avez mis un peu de côté la Philoſophie. Vous » ſouvient-il de ce jour où la colère..... «

» Je ne me donne pas pour Philoſophe, mais » pour aſpirant à l'honneur de l'être! Par ra-

Digitized by Google

» port au mouvement de colère qui m'é-
» chappa..... «

» Je badine; je comprens très bien qu'il faut
» que l'âge meûriſſe la Philoſophie.... «

» La foibleſſe humaine..... «

» Sans doute, Monſieur, ſans doute!....
» Mais, pour reprendre le ſujet que nous exa-
» minions, permettez que je vous demande,
» Pourquoi, ſi nous ne ſommes pas libres,
» s'il n'y a, en ſoi, ni vice ni vertu, ſi nous
» ne pouvons pas vaincre nos paſſions, nous
» nous faiſons des reproches, lorſque nous avons
« commis quelcune de ces actions qu'on a nom-
» mées *criminelles*? «

» Qu'on a nommées criminelles! Vous ré-
» pondez, vous-même, à votre Queſtion. Les
» Légiſlateurs, aiant fait paſſer telle ou telle ac-
» tion pour *vicieuſe*, ont formé, à-la-longue,
» la manière de penſer du Public. L'éduca-
» tion travaille en conſéquence. On accoutu-
» me les enfans à attacher l'idée du mal à de
» certaines actions; ils en contractent l'habi-
» tude; & il arrive de-là, que lorſqu'ils ſe ſont
» permis quelcune de ces actions, ils s'en font
» des reproches. Telle eſt, en peu de mots,
» la ſource de ce que l'on appelle des *remords*,

» dont la tourbe des Moraliſtes & des Prê-
» cheurs ne ceſſe de vanter les merveilleux
» effets. Et, à cet égard, la force de l'habi-
» tude eſt prodigieuſe! On a une peine infinie
» à détruire l'ouvrage abſurde de l'éducation,
» qui a réaliſé des ſpectres! Le dernier effort
» de la Philoſophie, ou, pour mieux dire,
» ſon plus beau triomphe conſiſte à écarter ces
» fâcheuſes réminiſcences, à déraciner ces an-
» tiques préjugés, qui ne ſervent qu'à troubler
» les plaiſirs, ſi rares & ſi courts, que l'on
» goûte dans ce monde. «

Madame *Hébert* fronçoit le ſourcil; &, d'un ton, moitié goguenard, moitié lugubre,

» Dites-moi, je vous prie; voit-on des Phi-
» loſophes qui aient ſçu étouffer entiérement
» les remords? «

» Oui, Madame; je puis même vous dire,
» comment ils ſont arrivés à ce haut point de
» la Sageſſe. Le remord n'étant qu'une an-
» cienne habitude de ſentir, toute autre ha-
» bitude, ou plus longue, ou plus forte, doit
» le vaincre néceſſairement. Le ſentier le mieux
» frayé s'efface, comme on ferme un chemin,
» ou, comme l'on comble un précipice. Autre

» éducation, autre cours des eſprits, autres » traces dominantes, autres ſentimens enfin, » qui ne peuvent pénétrer notre ame, ſans » s'élever ſur les débris des premiers, qui diſ- » paroiſſent par un nouveau méchaniſme. «

» Mais, Monſieur, il me ſemble qu'il ne » ſeroit pas bon avoir à faire avec des perſon- » nes, que la Philoſophie auroit délivrées des » remords? «

» Eh, Madame! Connoiſſez mieux l'empi- » re de l'organiſation!.... «

» L'empire... de.. l'organiſation? «

» Un moment, s'il vous plait; je ſens qu'il » faut que je m'explique. Je dis donc, que, » ſans la crainte des Loix, nul méchant ne » ſeroit retenu. Les remords ſont inutiles avant » le crime; il eſt fait quand ils paroiſſent; & » il n'y a que ceux qui n'en ont pas beſoin » qui puiſſent en profiter. Le tourment des au- » tres empêche rarement (ſi jamais) leur re- » chute. Le remord eſt donc, au moins, inu- » tile au genre-humain. Il ſurcharge des ma- » chines auſſi à plaindre que mal réglées, en- » trainées vers le mal, comme les bons vers » le bien, & aiant déja trop, par conſéquent, » de la frayeur des loix. Si la Philoſophie les

» ſoulage de ce fardeau, elles en ſeront moins
» malheureuſes, & non, plus impunies. Les
» premiers hommes, qui en ont eû d'autres à
» gouverner, ont ſenti la foibleſſe du frein des
» remords. De-là eſt venuë la néceſſité d'é-
» trangler une partie des Citoyens pour con-
» ſerver le reſte; comme on coupe un mem-
» bre gangrené, pour le ſalut du corps. La
» Politique n'eſt pas ſi commode que la Philo-
» ſophie. La Juſtice eſt ſa fille; les Boureaux
» & les Gibets ſont à ſes ordres. Ils ſont plus
» à craindre que la conſcience & tous ſes re-
» mords. C'eſt la judicieuſe obſervation d'un des
» plus grands Philoſophes de ce ſiécle. «

» En accordant à ce Philoſophe, que le Bou-
» reau doit être plus reſpecté que les remords,
» en ſera-t-il moins vrai, que la Philoſophie in-
» vite au crime, en délivrant des remords? «

» Vous pourriez, tout-au-plus, dire, qu'el-
» le invite au *repos dans le crime*..... «

» Et vous croiez qu'inviter au repos dans le
» crime, ce n'eſt pas inviter au crime même? «

» Faites bien attention, je vous prie, que
» les Philoſophes raiſonnent, qu'ils remontent
» aux cauſes, en faiſant abſtraction des conſé-
» quences. Leur tâche n'eſt pas celle des Sa-

Digitized by Google

» tyriques, ou des Prédicateurs; ils ne mo-
» ralisent, ni ne prêchent, ni ne déclament.
» Ils n'écrivent pas, non plus, comme Ci-
» toiens..... «

» Ils n'écrivent pas comme *Citoiens*?.. «

» Non, Madame, mais comme *Philosophes*.
» Voiant que Cartouche étoit fait pour être
» Cartouche, comme Pyrrhus pour être Pyr-
» rhus, ils plaignent les méchans par huma-
» nité..... «

» Ils plaignent les méchans par humanité? «
(D'un ton ironique, auquel je ne fis pas attention.)

» Et ils les tranquillisent par raison. S'ils les
» soulagent du fardeau des remords, ils n'en
» reconnoissent pas moins, que ces méchans en
» sont un, très onéreux pour la Société.... «

» Et, par-là-même, Monsieur, les Philo-
» sophes ne devroient-ils pas augmenter la pe-
» santeur du fardeau des remords, plutot que
» de chercher à en délivrer les méchans? Ne
» conviendroit-il pas à la Société qu'ils écri-
» vissent en *Citoiens*? «

Au moment où j'essaiois de répondre, on annonça une visite. » A demain « me dit Madame *Hébert* » ne croiez pas que je vous tien-

Digitized by Google

» ne quitte; je ſaurai bien vous retrouver. «

A peine, en effet, étois-je levé, qu'elle parut dans ma Chambre » J'ai penſé « me dit-elle, après les complimens ordinaires » qu'il » réſulteroit de notre Converſation de hier, » que ce qu'on appelle *honte*, *pudeur*..... «

» Fables que tout cela! « (Lui, dis-je, en l'interrompant, charmé qu'elle ne reprit pas la Converſation du jour précédent à l'endroit, un peu ſcabreux, où nous l'avions laiſſée; d'autant plus qu'il m'importoit de faire chemin.) » Un Auteur Anonyme, dont je vous prêterai l'Ouvrage, remarque fort bien, que tout » ce que l'on nous débite de ce ſentiment interne, que l'on appelle *honte*, eſt abſurde; » que ce n'eſt que l'effet de l'opinion ſur un » eſprit foible & préoccupé. Si la honte étoit » un ſentiment naturel, les animaux, qui ſuivent ſi fidellement les inſtincts de la nature, chercheroient, en certains cas, les ténèbres & les endroits reculés; & c'eſt ce » qu'ils ne font point. Tous les hommes, dans » ces mêmes cas, s'envelopperoient des ombres » du myſtère; cependant, nous ſavons, que » pluſieurs Peuples des Indes ignorent ce que » c'eſt que la pudeur. N'a-t-on pas trouvé le

Nou-

Digitized by Google

» Nouveau-Monde dans le pûr état de nature? » S'il eſt des Sauvages qui ſe couvrent, ce » n'eſt point en eux l'effet d'une pudeur na- » turelle, mais de la crainte de ſe bleſſer, en » traverſant les bois & les hâliers. «

» Vous me parlez toujours de Nations bar- » bares..... «

» Je vous l'ai dit; les Peuples que l'on » nomme barbares ſe ſont beaucoup moins écar- » tés de la ſimple nature que ces Nations ci- » viliſées, qui, par un rafinement bizare, ont » tant multiplié les Loix de la pudeur & de » la bienſéance, qu'ils ſe ſont rendus les eſ- » claves de ces mêmes loix, & les Tyrans » odieux de ceux qui ne les obſervent pas. «

» Mais pourquoi donc, Monſieur, la Na- » ture, qui, dit-on, ne fait rien en vain, nous » a-t-elle doués de ce ſentiment? «

» La Nature ne nous en a point doués; » mais notre machine eſt tellement conſtituée, » que lorſqu'on a le malheur d'être né chez » une Nation à pudeur, l'éducation, les pré- » jugés, la crainte du mépris, du ridicule, » cauſent, dans certaines actions, une effer- » veſcence dans le ſang, qui produit cette eſ- » péce d'embarras, de trouble, que l'on ap-

» pelle *honte*; & comme cette honte eſt un » mal, il ne faut point trouver étrange que » l'on craigne, que l'on évite ce mal, en pro- » portion de l'idée que l'on s'en forme, & » des ſuites fâcheuſes que l'on attend de l'ac- » tion qui la cauſe. Ah, Madame! Combien » les Inſtitutions humaines ont gâté la nature! » Quelles entrâves elles ont miſes à nos pen- » chans, &, par là-même, à notre bonheur! «

Je paſſe ſous ſilence quelques Objections que me fit encore Madame *Hébert*, pour en venir à une Queſtion, à laquelle j'aurois craint de toucher, ſi elle ne me l'eut pas elle-même propoſée, à cauſe des conſéquences pratique, qu'elle auroit pu ſoupçonner que j'avois en vuë.

» N'abuſerai-je point « me dit-elle » de vo- » tre patience, en vous priant de me dire, s'il » ne ſuit pas de tout ce que vous m'avez ap- » pris, que nous ne ſommes point reſponſa- » bles de nos actions, & qu'en conſéquence, » nous n'avons rien à craindre ou à eſpérer, » de la part de Dieu, après la mort? «

» D'abord, Madame, puiſque vous me par- » lez de *Dieu*, il eſt bon que vous ſachiez ce » qu'en diſent les Philoſophes. Il en eſt qui

» nient, positivement, son existence..... «

» Qui nient son existence? « (Le ton & l'air annonçoient un étonnement qui tenoit du scandale; ce qui me fit prendre le parti de ne pas trop insister sur cet article.)

» Et cela, disent-ils, soit parce que l'éternité du monde ne les incommode pas plus » que l'éternité d'un esprit; soit, parce que, » quoique nous connoissions peu la Nature » & ses propriétés, il n'y a rien de plus aisé » que d'expliquer la formation du monde, sans » recourir à un Dieu Créateur..... «

» Oh, permettez que je vous interrompe, » pour vous demander, comment ces Philosophes s'y prennent pour créer le Monde? «

» En vérité, Madame, beaucoup mieux que » vous ne pensés. Je ne dis pas..... «

» Voions, Monsieur, voions, s'il vous » plait. «

» Lorsqu'un mouvement vague, mais continuel & rapide, eut porté les atômes (éternels) dont ce monde est composé, dans la » partie de l'espace qu'il occupe, ils commencérent à s'entremêler; & ce concours en fit » d'abord une masse, où se trouvoient confondus des élémens de toute grandeur &

» de toute figure. Ce cahos dura peu; tout » se débrouilla bientot..... «

» Ces Philosophes ne déterminent pas la du- » rée du Cahos? «

» Non, Madame; mais ils expliquent très » bien la manière dont il se débrouilla. Les » élémens les plus pesans se précipitérent de » toutes parts vers un point commun; tandis » que les autres, dégagés par cet affaissement, » s'élevoient à proportion de leur petitesse & » de leur légéreté..... «

» Il me semble que je les vois aller, en » droiture, chacun à leur place. «

» Les plus légers se réunirent dans la plus » haute région, & leur enchainement fit la » Voûte céleste. Divers amas de corpuscules » moins déliés, mais tous extrêmement subtils, » s'arrêtèrent dans les régions inférieures. Ces » amas, d'abord informes, s'arrondirent insen- » siblement..... «

» En se frottant les uns les autres; à ce que » j'imagine? «

» Il y a toute apparence. On en vit éclôre » le Soleil, la Lune, & tant d'Astres dont l'é- » clat éblouït nos yeux..... «

» Voilà le plus difficile assez promptement » exécuté! «

Digitized by Google

» La Terre fut le réſultat de la partie la » plus groſſière des élémens, de ceux que la » peſanteur avoit d'abord contraints de s'ab- » baiſſer..... «

» Elle en a bien l'air ! «

» Parmi les atômes qui la forment, il s'en » trouvoit un grand nombre d'autres, plus » polis, qu'ils avoient entrainés dans leur chu- » te..... «

» Et qui eurent la complaiſance de ne pas » retourner à leur place naturelle ? «

» Oui, Madame; & ils produiſirent l'Océan, » les Fleuves, les Ruiſſeaux. «

» Aſſurément, ils nous ont rendu un » très grand ſervice ! Pourſuivez, s'il vous » plait. «

» Tandis que la ſurface de la terre ac- » quéroit la ſolidité que nous lui voyons, les » minéraux, les pierres ſe formoient dans ſes » entrailles, ainſi que les germes de toutes les » eſpéces, ſoit de Végétaux, ſoit d'Animaux » dont elle eſt peuplée.... «

» Voilà les germes créés; il n'y a plus qu'à » les développer. «

» C'eſt ce que vous allez voir. Lorſque les » eaux ſe furent retirées dans les Cavernes où

» le hazard avoit creuſé leur lit..... «

» Le hazard ? Je croyois que des Philo-
» ſophes ne lui attribuoient rien. Ils ne l'em-
» ploient, ſans doute, qu'à la dernière extré-
» mité ? «

„ J'ai été ſurpris, comme vous, qu'ils
„ n'aient pas ſçu creuſer ces Cavernes, comme
„ ils ont ſçu faire tout le reſte. Quoi qu'il en
„ ſoit, lorſque les eaux ſe furent retirées, la
„ chaleur du Soleil développa ces germes ſans
„ nombre, & les fit éclôre. Le même inſtant
„ vit les Colines & les Plaines ſe revêtir de
„ forêts, les rochers ſe couronner de mouſſe,
„ l'email des fleurs relever la verdure des Prai-
„ ries, les Plantes s'élever ſans ordre, & tous
„ les Animaux ſortir confuſément de la terre. «

„ Quoi ! Pêle-mêle ? «

„ Les Inſectes & les Oiſeaux nâquirent d'a-
„ bord. Les hommes épars avec les Quadru-
„ pédes, les Loups mêlés avec les Agneaux,
„ toutes les eſpéces confondues virent, en mê-
» me tems, le jour. «

Et tous dans un pitoiable état ; à ce que
„ je penſe ? «

„ Ces innombrables enfans de la terre
» étoient couchés ſur le limon qui la couvroit,

„ exposés aux influences de l'air, aux rayons
„ du Soleil, sans connoissance, sans force, &
„ presque sans mouvement..... «

„ Tirez-moi de peine, Monsieur! Je suis
„ inquiéte sur le sort de tous ces animaux, &
„ de l'homme, en particulier, au milieu des
„ Loups, des Tigres & des Lions! «

„ Des ruisseaux de lait..... «

„ J'avoue que je ne les attendois pas là! «

„ Des ruisseaux de lait, portés par un cours
„ naturel vers les lêvres de tous les Animaux,
„ firent couler dans leurs veines une substance
„ pûre, simple, & capable de contribuer à
„ leur accroissement & à leur perfection. «

„ Est-ce-là, Monsieur, la fin du Roman?
„ Je ne pense pas que vous donniez un autre
„ nom au récit que vous venez de me faire....
„ Mais, il me vient une idée. Comment ces
„ ingénieux Fabricateurs du Monde expli-
„ quent-ils, pourquoi la Terre ne produit plus
„ d'hommes? «

„ Oh, très bien, Madame. Ils disent,
„ que la Terre a fait sa portée de ce côté là;
„ qu'une vieille Poule ne pond plus, qu'une
„ vieille femme ne fait plus d'enfans. «

„ Plaisante réponse! Et ces Philosophes pré-

„ tendent-ils, que les hommes ſoient ſortis de
„ la terre tels que nous les voyons aujour-
„ d'hui ? «

„ Selon eux, les premières générations
„ furent fort imparfaites. Ici l'Eſophage man-
„ qua ; là les Inteſtins, &c. Les ſeul hommes
„ qui pûrent vivre, ſe conſerver, & perpétuer
„ leur eſpéce, furent ceux à qui il ne manqua
„ aucune partie eſſentielle..... «

„ C'eſt-à-dire, qu'il y eut des combinai-
„ ſons plus ou moins heureuſes ? «

„ Oui, Madame. La Nature fit bien des
„ coups-d'eſſai, avant que de faire des coups-
„ de-maître. On peut juger de ſes tâtonne-
„ mens, par ceux de l'*Art* pour l'imiter. «

„ Mais, pour eſſaier, pour tâtonner, il faut
„ de l'intelligence ; ces Philoſophes en donnent-
„ ils à la Nature ?

„ Non, ſans doute ! «

„ Ils ne conviennent pas, par exemple,
„ qu'elle ait fait l'œil pour voir, & l'oreille
„ pour entendre ? «

„ Ils s'en gardent bien ! Les Elémens « di-
ſent-ils „ de la matière, à force de s'agiter &
„ de ſe mêler entr'eux, étant parvenus à faire
„ des yeux, il a été auſſi impoſſible de ne pas

Digitized by Google

„ voir, que de ne pas ſe voir dans un miroir,
„ ſoit naturel, ſoit artificiel. L'œil s'eſt trouvé
„ le miroir des objets, qui, ſouvent, lui en
„ ſervent à leur tour. La Nature n'a pas
„ plus ſongé à faire l'œil pour voir, que l'eau
„ pour ſervir de miroir à celui qui s'y contemple.
„ L'eau s'eſt trouvée propre à renvoyer les
„ images; elle ſert de miroir à ceux qui n'en
„ ont pas d'autres. N'y a-t-il pas eu un
„ Peintre qui, ne pouvant repréſenter à ſon
„ gré un Cheval écumant, fit la plus belle écume,
„ en jettant de dépit ſon pinceau ſur la toile? «

„ Mais, comment ces Philoſophes font-
„ ils ſortir d'une cauſe aveugle, un Etre intel-
„ ligent? «

„ Rien de plus ſimple! Comme, poſées
„ certaines Loix phyſiques, il n'étoit pas poſ-
„ ſible que la Mer n'eut ſon flux & reflux,
„ de même, certaines Loix du mouvement
„ aiant exiſté, elles ont formé des yeux qui
„, ont vû, des oreilles qui ont entendu, des
„ nerfs qui ont ſenti; enfin, elles ont fabri-
„ qué le Viſcère de la penſée. La Nature
„ aiant fait des yeux, ſans voir, elle a fait,
„ ſans penſer, une machine qui penſe. Com-
„ bien d'enfans extrêmement ſpirituels, dont

Digitized by Google

„ les pères & mères ſont imbécilles ou ſtupides !...
„ Mais, en voilà aſſez, Madame, ſur cette
„ première Claſſe de *Philoſophes*; je vous les
„ abandonne; voulez-vous que nous parlions
„ des autres ? «

„ A la bonne-heure ! Je doute qu'ils m'a-
„ muſent autant que ceux que je viens d'en-
„ tendre. «

» Il en eſt qui avouent ingénûment, qu'ils
„ ne ſavent que penſer ſur la Queſtion de
„ l'exiſtence de Dieu, & qu'ils la décide-
„ roient volontiers à croix ou pile. «

„ Cela eſt un peu leſte ! «

„ C'eſt ce que bien des gens appellent le
„ *Pyrrhoniſme du Sage.* D'autres, enfin, ad-
„ mettent l'exiſtence d'un Dieu. L'aile d'un
„ papillon & l'œil d'une mouche ſuffiſent pour
„ la leur démontrer. Ils regardent comme des
„ inſenſés ceux qui ne croient pas une Cauſe
„ admirable, quand ils voient des effets ad-
„ mirables; ceux qui diſent, qu'une horloge
„ ne prouve pas un horloger, qu'une maiſon
„ ne prouve pas un Architecte..... «

„ Point de folie pareille à celle-là ! «

„ Folie, Madame ! ils diſent, que pour ex-

Digitized by Google

„ pliquer le monde on recourt à un Etre plus „ incompréhenſible que le monde même. «

„ Mais, Monſieur, on leur a répondu, „ s'il m'en ſouvient bien, que le Cerveau de „ l'horloger eſt plus incompréhenſible que la „ montre. En vérité, je ſuis fort étonnée, „ que les Philoſophes ne s'accordent pas ſur „ l'Exiſtence d'un Dieu; il me ſemble que „ cela fait quelque tort à la Philoſophie. «

„ Quelque tort à la Philoſophie ! Non, „ Madame; cela ne prouve que la candeur „ des Philoſophes. Tous les hommes ne ſont „ pas frappés également. Chaque eſprit a ſon „ téleſcope. C'eſt un coloſſe, à mes yeux, „ que cette objection qui diſparoit aux vôtres. „ Vous trouvez légère une raiſon qui m'écraſe. „ Cette preuve qui vous ſubjugue, ne m'af- „ fecte point-du-tout. Vous le ſavez; tout „ cela tient à l'organiſation. Les Cerveaux, „ diverſement conſtruits, formés de matière plus „ ou moins ſubtile, reçoivent des impreſſions „ différentes. Auſſi, lorſqu'un homme ne ſe „ rend pas à une preuve qui me paroit triom- „ phante, je me dis d'abord à moi-même, „ *N'ayant pas mes yeux, il ne voit pas comme* „ *moi*..... «

Digitized by Google

„ Et que concluez-vous de-là ? «

„ Qu'il n'eſt point étonnant que les Philo-
„ ſophes ne s'accordent pas ſur l'exiſtence de
„ Dieu. S'il en eſt parmi eux qui reſtent dans
„ l'indéciſion à cet égard, c'eſt parce que la
„ ſuffiſance dogmatique les révolte ; ils la laiſ-
„ ſent aux fiers Théologiens, qui ſuppléent
„ toûjours, par-là, aux raiſons qui leur man-
„ quent. Au reſte, Madame ; quoique les Phi-
„ loſophes ne ſoient pas d'accord ſur l'ar-
„ ticle dont nous parlons, cela ne fait rien
„ par raport à la Queſtion que vous m'avez
„ propoſée, ſur les peines & les récompenſes
„ après la mort. «

„ Comment cela ? je vous prie. «

J'entrai, ici, dans des détails, que j'abrégerai. Je dis à Madame *Hébert*, qu'en ſouſcrivant à l'exiſtence d'un Dieu, l'on n'en admet réellement que le nom, ou, l'on le fait être tel pour l'homme que s'il n'exiſtoit pas, parce que ſi, d'un côté, on lui attribue la Création de l'Univers, de l'autre, on eſt forcé de convenir, qu'il ne ſe mêle point de ce qui s'y paſſe.

Madame *Hébert* ne manqua pas de me demander ce qui forçoit à nier une *Providence ?*

Digitized by Google

Je lui répondis, que c'eſt avilir & outrager la Grandeur & la Majeſté de Dieu, que de lui faire jetter un coup-d'œil ſur ce bas monde—— que c'eſt l'aſſujettir à des attentions pénibles & continuelles ——— que c'eſt le faire entrer dans des détails minucieux, & lui aſſigner une infinité d'occupations baſſes & dégoutantes —— que tous les hommes ſont aux yeux du *Grand Etre*, ce que ſont, aux nôtres, ces Inſectes qui bourdonnent dans les airs, ſur leſquels nous ne daignons pas arrêter nos regards——— que, d'ailleurs, la ſeule vue de ce qui ſe paſſe ſur notre Globe ſuffit pour démontrer aux plus ſtupides, que Dieu n'y prend aucune part. Ici, je traçai le lugubre tableau des miſéres humaines. Je fis paſſer devant les yeux de Madame *Hébert*, les peſtes, les famines, les guerres, les volcans, les tempêtes, les inondations, les tremblemens de terre, les incendies, la pierre, la goute, la gravelle, & toute l'effraiante cohorte de maux dont notre chétive humanité eſt aſſaillie. Je lui montrai l'homme qu'on appelle juſte, dans les fers, & celui qu'on nomme vertueux, ſur le thrône; &c. &c. Je ne m'arrêtai que, lorsqu'atterrée de cette noire peinture, elle me dit, d'une voix preſque larmoiante „ En voilà,

Digitized by Google

„ Monſieur, plus qu'il n'en faut pour me con-
„ vaincre ! « J'ajoutai cependant encore quelques traits, bien vigoureux, au Tableau que je venois de faire, parce qu'il m'importoit de déſabuſer complettement Madame *Hébert* ſur le Chapitre de la *Providence.*

Lorſque je m'apperçus, que j'avois réuſſi au-delà même de mes eſpérances, il me fut aiſé de lui faire ſentir, que, dès que Dieu, en ſuppoſant qu'il exiſte, ne ſe mêle point de ce qui ſe paſſe dans ce monde, il eſt abſurde de croire à des peines & à des récompenſes après la mort. „ D'autant plus « ajoutai-je „ „ comme vous l'avez très-bien compris, Ma-
„ dame, que des peines & des récompenſes
„ ſuppoſent néceſſairement la liberté de l'hom-
„ me & le pouvoir de vaincre ſes paſſions ;
„ ſuppoſitions démontrées abſurdes, comme
„ nous l'avons vû, par le raiſonnement & l'ex-
„ périence. «

„ Tout cela me paroit évident « me dit Madame *Hébert*, (que je n'avois pas encore vûe ſi coulante) „ cependant, Monſieur, dans
„ les Ouvrages Philoſophiques que vous m'avez
„ fait lire, il eſt ſouvent parlé d'un *Dieu Ven-*
„ *geur*, d'un *Dieu Rémunérateur*..... «

Digitized by Google

„ Comme il y eſt parlé de la beauté na-
„ turelle de la Vertu, de l'*Ordre moral*, &c.
„ Ce ſont-là, je vous l'ai déja dit, des phrâ-
„ ſes pour le Vulgaire, qu'il peut être bon de
„ laiſſer croire au Tartare & aux Champs Ely-
„ ſées, à l'Enfer & au Paradis. Mais, Ma-
„ dame, les Têtes penſantes ſavent bien à quoi
„ s'en tenir, lorſqu'une-fois elles ont été frap-
„ pées de l'évidence des Principes que poſent
„ les Philoſophes dans ces mêmes Ouvrages,
„ où ces phrâſes ſont, pour ainſi dire, encâ-
„ drées. Il faut, d'ailleurs, que vous ſachiez,
„ que, ne voulant pas heurter de front les
„ préjugés, de crainte de révolter, du premier
„ abord, ceux qui ſont faits pour être éclairés,
„ les Philoſophes jettent, çà & là, dans leurs
„ Ecrits, les phrâſes qui vous ont frappée; ils
„ en enveloppent, en quelque manière, la *Vé-*
„ *rité*, afin de la faire gouter à ceux qui, ſans
„ cette précaution, l'auroient peut-être re-
„ jettée. «

„ Ce ſont de Sages Médecins, qui dé-
„ guiſent les remèdes à des enfans malades,
„ afin de les engager à les prendre? «

„ Préciſément! Ajoutez à cela, qu'à la
„ faveur de cette enveloppe, les Philoſophes

Digitized by Google

„ ſe ſont ſouvent ſouſtraits aux perſécutions de „ ces bons Chrétiens, qui ne cherchent qu'à „ perdre tous ceux qui oſent s'élever contre „ leurs opinions inſenſées & déſpotiques. «

„ Il y a, ſans doute, bien de l'habileté „ à ſavoir concilier ainſi ſes intérêts avec ceux „ des hommes que l'on veut inſtruire. Mais, „ Monſieur, n'y en auroit-il pas encore plus „ à ſe taire, puiſque, de votre aveu, il im- „ porte que le *Vulgaire* croie à l'*Enfer* & au „ *Paradis ?* N'eſt-il pas à craindre, qu'inſen- „ ſiblement la Vérité ne perce juſqu'à ce *Vul-* „ *gaire*, & ne le déſabuſe d'une erreur utile „ à la Société ? «

Cette Queſtion étoit épineuſe. Il me ſemble, en effet, Monſieur, que le *Peuple* pouroit être, enfin, ſéduit par quelques lueurs philoſophiques, faciles à entrevoir, dans ce torrent de lumiére que la Philoſophie verſe depuis quelque tems. Je ſortis, cependant, de cette eſpéce de défilé, en répondant———qu'après avoir tiré la Vérité du fond du puits, un Philoſophe peut ſuccomber à la tentation de la faire connoitre———qu'en cédant à la paſſion de la Vérité, qui le maîtriſe, il ne court pas un grand riſque, parce qu'il raiſonne, & que le raiſon-

raisonnement n'est pas dangereux, lui, qui ne fit jamais ni enthousiaste, ni secte — que le Peuple a des yeux & ne voit point, des oreilles & n'entend point — qu'il n'est pas à craindre que l'esprit du Peuple se moûle jamais sur celui des Philosophes, trop au-dessus de sa portée; qu'il en est, à cet égard, comme de ces instrumens à sons grâves & bas, qui ne peuvent monter aux sons aigus & perçans de plusieurs autres, ou, comme d'une Basse-taille, qui ne peut s'élever aux sons de la Haute-Contre — qu'enfin le Peuple ne lit point de Livres Philosophiques; que si, par hazard, il en tombe entre ses mains, il n'y comprend rien, ou, s'il y comprend quelque chose, il n'en croit pas un mot, & traitant, sans façon, de fous, les Philosophes, comme les Poëtes, il les juge également dignes des petites-maisons. Je me gardai bien d'ajouter, qu'il est des cas, tels que celui où je me trouvois, où la Foi du Vulgaire à des peines & à des récompenses dans une autre vie, peut être, dans celle-ci, un obstacle aux plaisirs des *Philosophes*.

„ Mais, Monsieur « me dit Madame *Hébert* „ la seule possibilité, que le Peuple soit „ enfin détrompé sur l'Enfer & le Paradis,

„ ne devroit-elle pas engager les Philoſophes à „ ſe taire? Ce frein une fois ôté au vice.... «

„ Eh, Madame! Tranquiliſés vous. Ce frein „ ne retient guères que ceux qui, n'étant pas „ agités par des paſſions vives, ne ſe porte- „ roient pas à des actions nuiſibles à la So- „ ciété. D'ailleurs, il n'eſt pas ſi néceſſaire que „ vous pourriez croire, de multiplier les mo- „ tifs réprimans. En calculant, avec ſoin, tous „ les effets du vice, il pourroit ſe trouver, que „ les biens qu'il produit balançaſſent les maux „ dont il eſt la ſource. «

» Que me dites-vous là? «

„ Je vous parle d'après des Philoſophes, dont „ notre Siécle ſe glorifie, qui ont découvert, „ que, calcul fait, *les vices des particuliers con-* „ *tribuent au bien du Public*..... «

„ Au bien du Public?... «

„ Oui, Madame! Je me rappelle, par „ exemple, qu'un de ces Philoſophes a remar- „ qué, que l'yvrognerie, qui paſſe pour un „ très grand vice, augmente une des princi- „ pales branches des Revenus de *Sa Majeſté*; „ qu'elle donne du profit aux Braſſeurs, aux „ Cabaretiers, aux Laboureurs, aux Marchands „ de houblon, aux Forgerons &c. Il obſerve

„ auſſi, que la proſtitution eſt utile à la So-
„ ciété, parce qu'une pauvre fille, qui n'au-
„ roit pas ſix ſchelings à dépenſer par jour,
„ ſi elle avoit une conduite réglée, n'a pas
„ plutot le bonheur d'être la Maitreſſe d'un
„ homme riche, qu'il lui faut une Blanchiſ-
„ ſeuſe, une Femme de chambre, un Mar-
„ chand d'étoffes, au grand avantage de la
„ Ville où elle demeure. Ce Philoſophe va
„ plus loin encore..... «

„ Cela n'eſt pas poſſible! «

„ Il montre, qu'un Voleur de grand chemin
„ a auſſi ſon utilité, en ce que, pour un hom-
„ me qu'il dépouille, il contribue à la ſubſiſ-
„ tance de vingt autres; &, lorſque ſa mau-
„ vaiſe heure eſt venue, une pauvre famille
„ peut être ſoulagée par une cinquantaine de
„ *piéces*, dont le défunt s'étoit fait la rente. «

„ Plaiſanterie que tout cela! Les noms ſeuls
„ d'*yvrognerie*, de *proſtitution*, de *vol*, préſen-
„ tent à l'eſprit une foule de maux! «

„ Très-bien, Madame! Les *noms*! Mais qui
„ eſt-ce qui s'en ſert? Le petit-peuple. Les
„ gens bien élevés ne diſent pas, groſſiérement,
„ un yvrogne, mais, *un bon Compagnon*; une
„ Proſtituée, mais, *une fille qui eſt en liaiſon*;

„ un Voleur, mais, *un homme qui en eſt aux* „ *reſſources*; un *Adultère*, mais, *un homme qui* „ *eſt bien avec Madame*; un Blaſphémateur, „ mais, *un homme à ſaillies*. Ces façons de par- „ ler, en uſage parmi les gens qui ſavent vi- „ vre, ôtent aux Vices une partie de l'horreur „ que le préjugé leur attache.... Au reſte, „ Madame, il y a dans tout cela du pour & „ du contre.....“

„ Je le comprens bien! Mais, Monſieur; „ le Philoſophe dont vous me parlez, n'ap- „ prouve pas, ſans doute, que l'on pende les „ Voleurs, puiſque leurs vices tournent à l'a- „ vantage de la Société?“

„ Pardonnez-moi, Madame. Il ſe con- „ tente de montrer le bien qu'ils font au Pu- „ blic, ne niant point qu'il n'en puiſſe réſul- „ ter quelquefois du mal pour eux-mêmes.“

„ Mais, ſi un Voleur prouvoit à ſon Ju- „ ge, qu'il a contribué, par ſes vols, au bien „ du Public?“

„ S'il avoit à faire à un *Juge-Philoſophe* „ il ſeroit, au moins, écouté; & ce Juge ne „ l'enverroit au ſupplice, en le plaignant, que „ par la même raiſon qui fait tuer les chiens „ enragés & écraſer les ſerpens. Mais, encore,

„ une fois, Madame, tout cela eſt problê-
„ matique. “

„ Et bien, n'en parlons plus. Dites-moi,
„ ſeulement, avant que je vous quitte, ſi, de
„ tout ce que vous m'avez dit juſques-à-pré-
„ ſent, il ne réſulte pas, que nous ſommes les
„ Maîtres abſolus de nous-mêmes ? Cette in-
„ dépendance ſeroit, en vérité, fort commo-
„ de ! “

Au ton, dont ces derniers mots avoient été prononcés, je vis, qu'il n'y avoit point d'ironie, & qu'ils étoient ſortis de l'abondance du cœur. J'en fus d'autant plus charmé, qu'il ne m'auroit pas convenu de tirer, moi-même, cette conſéquence ; auſſi, fus-je tenté, d'abord, de feindre de n'avoir pas entendu Madame *Hébert* ; je pris cependant le parti de lui dire, mais du ton d'un homme qui n'y auroit mis aucun intérêt particulier „ Oui, Madame ; c'eſt
„ le Service eſſentiel que l'on doit à la Philoſo-
„ phie. Elle rend l'homme à lui-même, à ſon
„ inſtinct, à ſes penchans ; elle élargit l'étroite
„ enceinte de notre bien-être, que de glacés
„ Moraliſtes prennent à tâche de rétrécir ; elle
„ nous invite à nous laiſſer aller doucement aux
„ impulſions de la nature ; elle ſéme les roſes

„ ſur nos pas & nous apprend à les cueillir ;
„ elle nous débarraſſe de ces triſtes remords,
„ fruits amers d'une Education mal-entendue ;
„ elle nous délivre de toute inquiétude d'eſprit,
„ ne nous laiſſant que celles du corps, plus
„ aiſées à ſatisfaire ; en un mot, elle nous
„ rend indépendans & heureux pendant les
„ quatre jours que nous paſſons dans ce monde. «

„ Ce ſervice eſt, comme vous dites, eſ-
„ ſentiel ; mais, cela étant, Monſieur, je ſuis
„ bien ſurpriſe que le nombre des Philoſophes
„ ne ſoit pas plus conſidérable. «

„ Plus conſidérable ! Savez-vous, Mada-
„ me, qu'il eſt prodigieux ! Il n'y a pas un
„ Caffé, pas un Spectacle, pas un Bal, pas
„ une Cotterie, au-moins, de ce qu'on ap-
„ pelle *Gens du monde*, où l'on ne trouvat
„ dix, vingt, trente Philoſophes, de l'un &
„ de l'autre ſexe, plus ou moins, en pro-
„ portion de l'aſſemblée ! La Philoſophie a
„ déja fait de tels progrès que ſi, dans une
„ compagnie d'honnêtes gens, quelcun tenoit
„ un propos qui fit ſoupçonner, qu'il croit à
„ la ſpiritualité de l'ame, à une Providence,
„ à l'Enfer, au Paradis, ou à telles autres
„ Chimères Religieuſes, il ſeroit ſi fort hué,

Digitized by Google

„ qu'il n'oſeroit pas reparoître. Vous vites ce „ qui arriva, il n'y a pas longtemps, au gros „ Monſieur *Dimſdall*? Il faut convenir qu'il „ fit une triſte figure, avec ſa croiance à ce „ qu'il appelloit le *Gouvernement Moral de* „ *Dieu.* «

„ Il eſt vrai qu'il faiſoit compaſſion. Il „ fut perſifflé d'une étrange maniére! «

„ Moins encore qu'il ne méritoit. Pour- „ quoi des gens de cette eſpèce, des Ours „ mal-léchés, tout pétris de préjugés reli- „ gieux, ont-ils le front de ſe montrer dans „ la bonne-compagnie? Que ne reſtent-ils „ chez eux, ou, ne vont-ils à l'Egliſe? «

„ Il me parut, que les femmes même n'é- „ pargnoient pas ce pauvre *Dimſdall*? «

„ Il n'y eut que l'épaiſſe Madame *Offling* „ qui eut la bêtiſe de prendre ſon parti. Elle „ eſt, dit-on, très bonne *Chrétienne*; &, en „ vérité, elle a tous les Organes requis pour „ l'être! Vous rappellez-vous comment elle „ fut couverte d'épigrammes par Meſdames „ *Erwhich* & *Selsbury*? Voilà des femmes tail- „ lées pour la Philoſophie! Ce ne ſont cepen- „ dant que de ſimples Bourgoiſes. . . .«

„ Eſt-ce que parmi les Nobles? . . .«

„ Parmi les Nobles, un homme, ou, une „ femme, qui croit à l'Evangile, eſt un ani- „ mal ſi rare, qu'on ſe le montre par curio- „ ſité. C'eſt là, Madame, que la Philoſophie „ eſt ſur le Thrône! Et de quelle aiſance, „ de quelle liberté, de quels agrémens n'y eſt- „ elle pas la ſource! Quelle délicieuſe indé- „ pendance! Quels honnêtes arrangemens en- „ tre les femmes & les maris! La nature y „ jouït de tous ſes droits; le préjugé ne lui „ diſpute aucun de ſes plaiſirs; l'impertinent „ remord n'en altére jamais les douceurs. Quel „ parti l'on y tire du préſent! Quelle tran- „ quilité ſur cet avenir, l'effroi des ames vul- „ gaires! «

Quoique Madame *Hébert* parut m'écou- ter avec complaiſance, je ne crûs pas devoir inſiſter plus longtems là-deſſus. „ Mais « lui dis-je „ pour revenir à votre queſtion, vous „ ſaurez, Madame, que le Chriſtianiſme compte „ parmi ſes déſerteurs, & la Philoſophie, „ parmi ſes Diſciples, preſque tous les Poëtes „ & les Faiſeurs de Romans; & je n'en ſuis „ point étonné; ils ont plus d'aptitude que „ les autres Ecrivains à l'Incrédulité & à la „ Philoſophie. «

Digitized by Google

„ Et d'où leur vient cette aptitude? «

„ D'abord, Madame; la fiction étant, pour „ ainſi dire, leur élément, ils s'habituent à „ diſtinguer, du premier coup-d'œil, la Vé- „ rité, de la Fable..... «

„ Comme un Bijoutier ſépare, à l'inſtant „ même, un *Diamant* d'un *Stras*? N'eſt-ce pas „ ce que vous voulez dire? «

„ La comparaiſon eſt des plus heureuſes! „ Ajoutez à cela, que les Poëtes & les Ro- „ manciers, accoutumés à l'élégance, à l'harmo- „ nie, aux antithèſes, à toutes les figures bril- „ lantes de la Rhétorique, ne peuvent qu'être „ révoltez par le ſtile populaire & ſans or- „ nemens de la Sainte-Bible. Cela ſeul doit „ ſuffire pour leur ôter toute croiance à l'inſ- „ piration de ſes Auteurs! «

„ Quoi, Monſieur! le manque d'orne- „ mens..... «

„ Oui, Madame! N'eſt-il pas clair que le „ Saint-Eſprit auroit cherché à captiver l'at- „ tention de ſes Lecteurs?.... «

„ Sans doute, Monſieur! ſans doute! Je „ ne comprens pas que cette penſée ne me ſoit „ pas venuë! «

„ Par raport à ces Savans, que l'on appelle

„ Géomètres, Logiciens, Métaphyſiciens, & „ qui ne ſont que cela, ſi le Chriſtianiſme en „ compte pluſieurs parmi ſes Diſciples, il eſt „ aiſé d'en découvrir la raiſon. D'abord, ces „ gens-là, accoutumés à ne ſe rendre qu'à l'é- „ vidence, croient, ſans doute, que tout ce „ qu'ils ont admis comme vrai, même dans „ leur enfance, ils l'ont admis ſur démonſ- „ tration; &, par-là-même, il ne leur vient „ pas ſeulement dans l'idée de faire un nouvel „ examen. En vain leur propoſe-t-on les Ob- „ jections les plus fortes contre l'Evangile; ils „ n'en tiennent aucun compte, par la ſeule „ raiſon qu'ils ſavent, que l'on en fait contre „ les vérités, dans leur eſprit, les mieux dé- „ montrées. D'ailleurs, Madame, les Sciences „ que cultive cette ſorte de Savans, ont quel- „ que choſe de ſombre & de ſauvage, qui s'a- „ malgame très bien avec l'auſtérité de la Mo- „ rale Evangelique..... Et ce n'eſt pas un „ grand mal que ces Etres-là ſoient Chré- „ tiens..... "

„ Pourquoi donc, je vous prie? "

„ Parce que, s'ils s'aviſoient de vouloir at- „ taquer le Chriſtianiſme, ils ne manqueroient „ pas de ſe ſervir de la Méthode ſcientifique

„ & pedanteſque, à laquelle ils ſont habitués.
„ Ce ſeroient des *Argumens en forme*, des *Pré-*
„ *miſſes*, des *Conſéquences*, & tout le barbare
„ attirail de la *Logique* des Colléges. Qu'at-
„ tendre de Gens qui combattroient avec des
„ armes de cette trempe?.... Mais, je m'ap-
„ perçois, Madame, que je me laiſſe entrai-
„ ner au plaiſir de m'entretenir avec vous;
„ demain, nous reprendrons cette converſation,
„ ſi vous le jugés à-propos. « Elle y con-
ſentit; & nous nous ſéparames.

Ici, Monſieur, je crus pouvoir mettre fin à mon Cours de Philoſophie. Que pouvoit-il me reſter d'important à enſeigner à mon Ecolière, après lui avoir appris, que *l'ame de l'homme eſt de la pâte de celle des bêtes*; qu'*il n'y a point de liberté*; qu'*il n'y a, en ſoi, ni vice ni vertu*; que *l'intérêt perſonnel eſt, & ne peut qu'être, le principe de nos actions*; que *nous ne pouvons pas vaincre nos paſſions*; que *les remors ſont le fruit des préjugés*; que *s'il y a un Dieu, il n'eſt rien par raport à l'homme, puiſqu'il ne ſe mêle point de ce qui ſe paſſe dans ce monde*; qu'*il n'y a ni peines ni récompenſes après la mort*. Il me ſemble, que c'eſt-là tout l'Evangile, ou, du moins, le Symbole des Philo-

Digitized by Google

ſophes modernes. Si ces grandes Vérités ne brîſent pas toutes les chaines, auſſi honteuſes qu'importunes, dont on a eu la barbarie de charger l'homme, il reſtera éternellement eſclave, & ſera digne de l'être!

Je me contentai donc, pendant quelque tems, de faire repaſſer à Madame *Hébert* mes leçons ſur ces Articles fondamentaux de la Foi Philoſophique, afin de les bien imprimer dans ſa tête, & de l'apprivoiſer avec quelques-unes de leurs Conſéquences, que ſes anciens préjugés repouſſoient, quelquefois, en dépit d'elle-même. Je mis entre ſes mains tous les excellens Ouvrages où j'avois pris les leçons que je lui avois données; elle les lut avec avidité; & ils achevérent de faire d'elle un parfait Philoſophe.

Vous êtes, ſans doute, impatient d'apprendre les effets de la Philoſophie ſur ma belle Ecolière, rélativement à mes petits intérêts; je vais vous ſatisfaire. Quelle révolution dans tout ſon être, à meſure que la Philoſophie arrachoit l'yvraie, ſemoit le bon grain dans les Sillons occupés par la mauvaiſe herbe, diſſipoit ces fantômes de *devoir*, de *vertu*, de *ſageſſe*, de *craintes de l'avenir*, qu'avoit forgés une

Education Chrétienne! C'étoit, à la lettre, une création. La vie de Madame *Hébert* ne fut plus une langoureuſe végétation, mais une vraie exiſtence. Le gout de ces triſtes détails domeſtiques, qui avoient faits ſes inconcevables délices, s'éteignit inſenſiblement. Le tems qu'elle donnoit à ces minucies, & à un enfant qui étoit, mauſſadement, toujours à ſes côtés, fut conſacré à la toilette, au bal, au jeu, aux ſpectacles, aux petits-ſoupés. Elle commença par bâiller dans la ſociété de ſes amies, les *braves femmes*; bientot, excédée, elle rompit totalement avec elles. Certaines beautés, que la nature lui a prodiguées, furent, peu-à-peu, moins dérobées aux regards; & l'œil put s'y arrêter, ſans que la rougeur ſur le front lui en fit ſottement un reproche. Elle ſourit à ces propos, que la bigotterie appelle indécens, & qui ne ſont que badins & gais. Elle dépeſa, quoiqu'avec une lenteur qui me déſeſpéroit, cette ſévérité d'inſtitution, qui ne ſert qu'à tourmenter celle qui l'exerce & celui qui en eſt l'objet. Elle ſe permit ces légères faveurs, ſi précieuſes parce qu'elles en promettent de plus grandes. La vertu ne fut plus pour elle que ce qu'elle devoit être, un

mot, dont il falloit ſavoir n'être jamais la dupe. Elle en vint au point de ne plus redouter ſes propres regards, & d'avoir pour l'opinion publique un courageux mépris, lorsqu'elle exige la réſiſtance aux penchans de la nature. Ce fut par ces gradations inſenſibles qu'arriva l'heure ſi longtems déſirée.... Quel jour de triomphe pour la Philoſophie! C'eſt à vous, Monſieur, que je dois les myrthes & les lauriers dont ma tête eſt couronnée!

Je ſuis &c.

Digitized by Google

HUITIEME LETTRE.

J'Avois craint, Monſieur, qu'après ma victoire, Madame *Hébert* ne ſaiſit le but de mes Leçons de Philoſophie, & que, malgré l'évidence des Vérités que je lui avois appriſes, le préjugé ſe réveillant, elle ne ſe reprochat ſon propre bonheur & le mien. Mes craintes furent bientôt diſſipées. Six Semaines s'écoulèrent, ſans qu'elle écoutât d'autre voix que celle de la nature; je vis même, que le plaiſir renforçoit ſes nouveaux Principes, & les naturaliſoit, en quelque manière, dans ſa tête. Je ne ceſſois de me féliciter de la marche que j'avois ſuivie avec elle, en voyant les heureux fruits de mes ſoins & de ma perſévérance.

Une ſeule choſe nous inquiéta pendant quelques jours; ce fut l'idée du retour d'*Hébert*, qui n'étoit plus le *tendre Epoux*, le *cher Mari*, mais, le *bon homme*. „Quel ſupplice « me diſoit-„ elle, un jour » que de feindre des ſentimens „ qui ne ſont plus dans le cœur! Quelle vio-„ lence il faudra me faire, pour cacher ceux „ que vous m'avez inſpirés! Si, du moins,

„ nous pouvions nous flatter de faire gouter „ au *bon-homme* le genre de vie que nous me- „ nons ! Mais le préjugé eſt bien autrement „ enraciné dans ſa tête, qu'il ne l'étoit dans la „ mienne. Non, jamais on ne l'en arrachera ! „ Fuions, mon cher *Torman*, avant qu'il ar- „ rive. Allons, dans quelque pays éloigné, „ nous livrer aux penchans de la nature, ſeule „ ſource du véritable bonheur ! «

J'ai oublié de vous dire, Monſieur, que, par un événement, qu'il ſeroit trop long de vous raconter, Madame *Hébert* s'étoit convaincue, qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce que *Dinhop* lui avoit dit, & que ſon Mari étoit, à *Naples*, tout entier à ſon commerce ; mais elle ne croyoit pas que j'euſſe la moindre part au tour qu'on avoit voulu lui jouër.

Dans les premiers tranſports de la paſſion, je n'aurois peut-être pas balancé d'accepter le parti qu'elle me propoſoit ; mais, heureuſement, n'étant plus dans l'yvreſſe, & ſachant déja, par expérience, qu'une paſſion n'eſt jamais que plus ou moins longue ; qu'il n'en eſt d'éternelle que dans l'imagination & les promeſſes des amans ; que nous ne tenons de la nature qu'une certaine portion de ſentiment & de forces à dépenſer

penſer avec une femme ; que le dégout nait infailliblement de l'habitude ; je me gardai bien de ſouſcrire à un enlévement, qui pouvoit me jetter dans le plus grand embarras. Que faire de Madame *Hébert*, lorſque l'ennui de la conſtance nous auroit gagné l'un ou l'autre ?.... D'ailleurs, le pauvre Mari me faiſoit une ſorte de compaſſion. Autant valoit l'enterrer, que de lui enlever ſa très chére Epouſe ! Il y avoit plus de charité à tâcher de lui faire adopter notre façon de penſer & de vivre.

C'eſt ce que je dis à Madame *Hébert*. » La » choſe, ajoutai-je, eſt difficile, mais elle n'eſt » pas abſolument impoſſible. Notre Ami *Hébert* » a pourtant une ſorte de ſens, dont on peut » tirer parti. Eſſayons, du moins, Madame ; » mais ne l'effarouchons pas, en bruſquant l'af- » faire. Avec de la patience, nous dérouille- » rons peut-être les Organes auxquels tient ſon » intelligence. Quel triomphe, ſi d'un Cer- » veau auſſi ingrat nous formions celui d'un » Philoſophe ! «

» Je n'ai pas la foi à cette métamorphoſe « me dit Mad. *Hébert* » mais, puiſque vous avez » le courage de l'entreprendre, je ſéconderai » vos efforts. Je me faiſois, d'ailleurs, quel-

Digitized by Google

„ que peine de laiſſer mon fils entre les mains
„ d'un Père, qui ne manqueroit pas de le for-
„ mer ſur ſon triſte modéle. Cet enfant pro-
„ met beaucoup; ce ſeroit dommage qu'une
„ Education Chrétienne pervertit les dons de
„ la Nature! Cependant cette raiſon ne m'ar-
„ rêtera pas, ſi nous ne venons pas à bout de
„ décraſſer le *bon-homme*. Vous m'avez dit plus
„ d'une fois, mon cher *Torman*, & j'en ſuis
„ très convaincue, que la voix du plaiſir eſt
„ le grand Oracle du Philoſophe. « — » Sans
„ doute, Madame! mais le plaiſir eſt plus pi-
„ quant, lorſqu'il eſt pris en ſecret & à la dé-
„ robée. On ſe laſſe vite de ce qu'on ſe pro-
„ cure avec trop de facilité. Vous verrez que
„ le parti que je vous propoſe n'eſt pas d'un
„ Sot; fiez-vous en à ma parole. «

Il n'étoit pas, en effet, d'un Sot. Il me paroiſſoit auſſi ſage que plaiſant, de reſter dans la Maiſon d'*Hébert*, d'y être heureux, auſſi longtems qu'il ſe pourroit, & de laiſſer payer les fraix au *bon-homme*.

Il fut donc arrêté, que nous tenterions le miracle de la Converſion du Mari. Nous nous amuſames beaucoup de l'idée, qu'un jour nous le verrions *homme du monde*, *homme eſſentiel*,

Digitized by Google

faisant la réputation de toutes les belles, qui seroient honorées de ses regards, & favorisées de ses complaisances. » Qui sait « me disoit Mad. *Hébert* » si je n'aspirerai point, moi-même, à » cet honneur, & si je ne me verrai pas en- » chaînée à son char de triomphe ! Il seroit plai- » sant, qu'il fut, un jour, votre Rival, & un » Rival préféré ! Tranquilisez-vous cependant ; » il tient à la Bible par une chaîne si forte, que » je doute que tous les Philosophes du monde » vinssent à bout de la rompre. «

Malgré le peu d'apparence du succès, nous nous arrangeâmes sur la marche que nous suivrions avec *Hebert*, pour le tirer de la fange des préjugés, & l'introduire dans le Sanctuaire de la Philosophie. Nous convînmes, que nous chercherions d'abord à lui faire perdre le goût de cette vie domestique, si platte & si ennuieuse, dont il avoit toujours fait ses plus grands plaisirs — que nous tiendrions éloignés de lui tous les *Croyans à l'Evangile*, qui pourroient empêcher le succès de notre tentative —— que nous lui ferions proposer fréquemment des parties de plaisir, & cela, de façon qu'il n'osât pas les refuser —— que quelcune des Amies de Mad. *Hébert*, instruite de notre

projet, s'amuſeroit à tendre des piéges à ſa fidélité —— que, dans les parties de plaiſir, nous aurions ſoin de faire lâcher de bonnes plaiſanteries ſur la Religion, mêlées des Objections les plus propres à déſſiller les yeux de cet hébété Chrétien —— que, dans le particulier, feignant d'avoir été frappés de ces Objections, nous l'inviterions à diſſiper les doutes cruels, qu'elles auroient faits naitre dans notre ame —— que nous lui en propoſerions d'autres, que celles-là auroient occaſionnées; —— que nous accoutumerions inſenſiblement ſes regards aux rayons de la Vérité, juſques-à-ce qu'ils puſſent en ſoutenir tout l'éclat.—— Vous noterez, Monſieur, que je fis de manière que Madame *Hébert* eut tout l'honneur de ce Plan, afin qu'elle ne reconnut pas, que c'étoit, à-peu-près, le même que j'avois ſuivi avec elle.

Hélas! Monſieur, le pauvre *Hébert* étoit enſeveli, dans le tems que nous nous occupions de ſa future métamorphoſe. Sa femme reçut, par le même Courier, la nouvelle de ſa maladie & celle de ſa mort. L'Ami de la maiſon qui lui en faiſoit part, écrivoit, que la maladie d'*Hébert* étoit venue d'une lettre qu'il avoit reçuë, étant à table; qu'il s'étoit levé,

Digitized by Google

avec l'air d'un homme vivement affecté de ce qu'il venoit d'apprendre ; qu'il n'avoit confié ſon chagrin à perſonne ; que, le lendemain de ces nouvelles, il avoit été attaqué d'une fiévre violente ; que, dans les redoublemens, on l'entendoit dire, *Perfide Ami !* & que la maladie avoit fait des progrès ſi rapides, qu'il avoit expiré, le cinquiéme jour. L'Ecrivain diſoit encore, que quoiqu'il eut pouſſé de profonds ſoupirs, en prononçant le nom de ſa femme & de ſon enfant, il étoit, cependant, mort en bon Chrétien ; & que, le dernier jour de ſa maladie, il n'avoit parlé que du *Ciel* ; » ce qui « ajoutoit-il » étoit un grand ſujet de conſolation » pour ceux qu'il laiſſoit ſûr la terre ! «

Je craignis que Madame *Hébert* ne fut d'autant plus affectée de cette nouvelle, qu'il étoit viſible, que quelcun avoit eu la cruelle charité d'inſtruire ſon mari de ce qui ſe paſſoit dans ſa maiſon, & que c'etoit-là ce qui avoit cauſé la mort de cet imbécile. Mais, Monſieur, mes leçons l'avoient tellement prémunie contre les événemens & les remors, que, huit jours après la réception de la nouvelle, elle plaiſanta ſur la tranſmutation d'*Hébert* en Ange, & le félicita de ſon heureuſe arrivée en paradis. J'é-

tois dans l'admiration, m'applaudiſſant fort, moi-même, d'avoir donné un tel diſciple à la Philoſophie !

Je ne dois pas oublier de vous dire, que l'homme au triple menton, le grâve & ennuieux *Sidman*, qui ne s'étoit pas montré depuis quelques mois, crut devoir à Mad. *Hébert* une viſite de condoléance ſur la mort de ſon Mari. De crainte de perdre le ſérieux convenable, en contemplant la lugubre face de cet homme d'Egliſe, & en le voiant défiler le long Chapelet de ſes Conſolations Evangéliques, Madame *Hébert* ſe mit dans l'attitude d'une perſonne profondément livrée à ſa douleur; ſes deux coudes étoient appuiés ſur ſes genoux; ſes deux mains couvroient ſon viſage, de façon qu'elle ne voioit *Sidman* qu'au travers de ſes doigts. Elle ne proféra pas une parole, pendant le mortel quart-d'heure que dura le Panégyrique du Défunt; mais elle me dit, que ſi la Scéne avoit été tant ſoit peu plus longue, l'Oraiſon funébre du cher Mari auroit été terminée par de violens éclats de rire.

Après quinze jours, paſſés à recevoir de triſtes viſites, & à nous dédommager, dans le

particulier, de l'ennui qu'elles nous cauſoient, Madame *Hébert* fut attaquée d'une dangereuſe maladie.

Quelque fortement que parûſſent gravés dans ſon cerveau les principes de la Philoſophie, ſes anciens préjugés religieux, que je croiois morts, reprirent une ſorte de vie, & ſe joignant à ſes douleurs, la tinrent, pour ainſi dire, ſur la roue. C'étoit une agitation continuelle, de profonds ſoupirs, des mouvemens convulſifs, qui redoubloient toujours à mon approche, & qui étoient accompagnés d'exclamations, ou plutot, de cris perçans, qui annoncoient les plus vifs remors ſur ſa conduite envers ſon Mari.

Vous comprenez bien, Monſieur, que je n'en fus point allarmé. On peut, par un pûr méchaniſme phyſique, expliquer toutes les révolutions qui ſe font quelquefois d'un moment à l'autre, dans les ſyſtêmes, les opinions, & les jugemens des hommes. Souvent, en dépit de tout raiſonnement, des diſpoſitions momentanées les ramênent aux préjugés de l'enfance, dont, dans d'autres occaſions, ils nous paroiſſent complettement détrompés. Ces changemens ſont ſurtout très marqués dans les

maladies & aux approches de la mort; le baromètre de l'entendement eſt alors ſouvent obligé de baiſſer; des chimères que l'on mépriſoit, ou que l'on mettoit à leur juſte valeur, dans l'état de ſanté, ſe réaliſent pour lors; on tremble, parce que la machine eſt affoiblie; on deraiſonne, parceque le Cerveau eſt incapable de remplir exactement ſes fonctions. Tranquile donc, à cet égard, je me contentai de me montrer rarement à Madame *Hébert*, & d'empêcher qu'on ne lui amenât, comme elle le demandoit, quelque homme d'Eglſe, qui, parlant de concert avec ſes préjugés, auroit augmenté ſes angoiſſes.

Lorſque la fiévre eut conſidérablement diminué, je crus, que, le jeu de la machine ſe rétabliſſant, les remors ſeroient éteints. Point du tout! Ce ne fut qu'après l'entier rafermiſſement de la ſanté, après des converſations & des parties de plaiſir, reïtérées, que Madame *Hébert* fut enfin pour moi ce qu'elle avoit été avant ſa maladie. Elle convint alors de l'abſurdité de ſa conduite à mon égard, & elle en accuſa le dérangement des organes.

Elle me dit encore, en rougiſſant, qu'elle

Digitized by Google

avoit été tourmentée par la crainte de la mort ; elle me fit des reproches ſur ce que, dans aucun de nos Entretiens, je ne l'avois prémunie contre cette crainte ; & elle me pria de réparer ma faute, en lui apprenant, quels étoient, ſur ce point capital, les conſeils & les ſecours de la Philoſophie.

Je lui répondis que, ſur ce qui rend la mort ſi redoutable au Vulgaire, c'eſt-à-dire, ſur les ſuites de la mort, je croiois l'avoir bien tranquiliſée, en la déſabuſant ſur tout ce que l'on dit d'une vie à venir & de ce lieu de tourmens dont on fait peur à la multitude. J'ajoutai que, par raport à la mort même, il y a beaucoup de machinal dans la crainte qu'elle inſpire ; que, cependant, la Philoſophie fournit des conſidérations ſi puiſſantes, qu'elle diminue beaucoup cette crainte, ſi tant eſt qu'elle ne la diſſipe pas entiérement ; qu'en particulier elle nous dit ---- que la mort de chaque homme eſt une piéce de l'ordre de l'Univers, une piéce de la vie du monde ; qu'elle eſt la condition de notre création ; que le premier jour de nôtre naiſſance nous achemine à mourir comme à vivre —— que qui a vécu un jour a tout vû ; qu'il n'y a point d'autre

Soleil & d'autre Lune; que le monde ſera toujours ce qu'il a été dans le cours d'une année —— que la mort ne nous regarde en rien, parce qu'elle *n'eſt point* encore, *lorſque nous ſommes*, & que *nous ne ſommes plus*, lorſqu'elle *eſt* —— qu'il eſt juſte de faire place aux autres, comme d'autres nous l'ont faite; qu'il ne faut pas ſe plaindre d'être compris où tous ſont compris; que ſi la compagnie nous ſoulage, mille hommes, mille animaux, & mille autres créatures meurent dans le même inſtant où nous mourons —— qu'il eſt ridicule de craindre le dernier jour, puiſqu'il ne contribue pas plus à notre mort que chacun des autres; que tous les jours vont à la mort, & que le dernier y arrive —— que la mort n'eſt qu'une privation d'air, qui fait ceſſer tout mouvement, toute chaleur, tout ſentiment; qu'elle n'eſt rien de poſitif, rien, moins que rien, ſi l'on pouvoit le concevoir; rien qui nous regarde, rien qui nous appartienne; qu'elle n'eſt, dans la nature des choſes, que ce qu'eſt le zéro dans l'arithmétique, qui ne compte point par lui-même. —— Que, dans le petit nombre de ceux qui conſervent de la connoiſſance juſqu'au dernier ſoupir, il ne s'en trouve peut-

Digitized by Google

être pas un qui ne conſerve en même tems de l'eſpérance, & qui ne ſe flatte d'un retour vers la vie —— que la *faulx de la mort* eſt une chimère poëtique; que la mort n'eſt point armée d'un inſtrument tranchant; qu'elle ne fait que paſſer au col des mourans un nœud coulant, qui ſerre moins qu'il n'agit avec une douceur narcotique; que c'eſt l'opium de la mort; que tout le ſang en eſt enyvré; & qu'on ſe ſent mourir, comme on ſe ſent dormir ou tomber en foibleſſe, non ſans quelque volupté —— qu'on riſque beaucoup à vivre, & rien à mourir; que la mort eſt la fin de tout; qu'après elle tout eſt dit; plus de ſoins, plus d'embarras, plus de perſonnage à repréſenter; *la farce eſt jouée*; comme là très bien dit un plaiſant. —— que l'homme ne redoute la mort, que parce qu'il croit que, lors qu'il n'exiſtera plus, il aura le ſentiment de choſes qui lui paroiſſent aujourd'hui triſtes & lugubres; ſon imagination lui peint ſon convois, ce tombeau que l'on creuſe pour lui; il ſe perſuade que ces objets hideux l'affecteront, même après ſon trépas, auſſi péniblement que dans l'état actuel où il jouït de ſes ſens —— qu'enfin, s'il eſt quelques regrets raiſonnables à donner (modérément) à

ſoi-même, quand il faudra, pour ainſi dire, ſe quitter, il faut les adoucir encore, en jettant des fleurs ſur nos derniers pas & preſque ſur notre tombeau; que ces fleurs doivent être la gaieté, le ſouvenir de nos plaiſirs, la converſation des perſonnes aimables, des lectures amuſantes, & tout ce qui peut nous faire ſortir de ce monde, comme d'un ſpectacle enchanteur.

Madame *Hébert* m'écouta avec beaucoup d'attention; mais il me parut, à mon grand étonnement, que ces Conſidérations Philoſophiques ne faiſoient pas ſur elle toute l'impreſſion qu'elles auroient dû faire. „ Qu'eſt-ce „ donc, Madame, lui dis-je, ne ſentiriez vous pas „ la force de ce que je viens de vous dire? "—— „ Tout cela, Monſieur, n'eſt, aſſurément, point „ à mépriſer; mais, cette perſpective du „ *néant*..... "—— „ Je ne vous ai pas dit, „ que la *Philoſophie* la rendit agréable; mais, „ telle étant la nature des choſes, il faut ſa„ voir prendre galamment ſon parti. Penſez „ vous, que le paſſage de quelque choſe à „ rien, de la vie à la mort, différe beaucoup „ de celui de rien à quelque choſe, du néant „ à l'être ou à la vie? Etes-vous fâchée de ne

„ peſer que cent livres, & de n'en pas peſer „ trois cent? Pourquoi donc le feriez-vous „ de n'exiſter que tant d'années, & de n'en „ pas exiſter d'avantage? L'idée d'avoir été, „ pendant des millions de ſiècles, dans le „ *néant*, vous affligea-t-elle jamais? Pourquoi „ donc le retour au *néant* vous affligeroit-il? „ Un ſommeil profond ſuffit pour nous en „ donner une idée vraie. Ne nous prive-t-il „ pas de tout? Ne nous anéantit-il pas pour „ l'Univers?... Mais que parlai-je de *Néant*! „ Les Philoſophes ont obſervé, que nous ſom- „ mes compôſés de matière & de forme, & „ que, ni l'une ni l'autre n'aiant été tirée du „ néant, elles ne ſeront jamais anéanties, mais „ elles ſeront changées en une partie de l'U- „ nivers, & enſuite en une autre, juſques „ à l'infini.... Au reſte, Madame, l'eſſen- „ tiel eſt de mettre à profit le plus d'inſtans „ poſſible de cette vie fugitive, de s'enfon- „ cer, tête baiſſée, dans le goûfre de l'éter- „ nel oubli, ou plutot, de s'y laiſſer empor- „ ter par le tourbillon des plaiſirs. «

„ Mais, ces plaiſirs mêmes qu'il faut „ quitter!.... «

„ Eh, Madame, plus on quitte, plus l'héroïſ-

Digitized by Google

„ me eſt grand. Le dernier moment eſt la „ pierre-de-touche de la Sageſſe; c'eſt dans „ le creuſet de la mort qu'il la faut éprou- „ ver. Mais, afin que la votre puiſſe ſoute- „ nir cette épreuve, je vous remettrai les ex- „ cellens Ouvrages dont j'ai tiré les Conſi- „ dérations que je vous ai expoſées. Je vous „ invite à les bien méditer; & je ſuis con- „ vaincu que vous ſentirez, qu'on ne doit „ pas plus s'affliger de ſe voir mourir, que „ de voir la lâme uſer enfin le foureau, & „ qu'il y a de la puérilité à craindre ce qui „ doit inévitablement arriver. «

Le ſurlendemain de cette Converſation, Madame *Hébert* me dit, qu'elle avoit ſi bien médité, ſuivant mon conſeil, les ſages & ſublimes leçons de la Philoſophie ſur la Mort, qu'elle croioit avoir appris, non ſeulement, à ne pas la craindre, mais encore à aller au devant d'elle, ſi quelque violent chagrin la tourmentoit, ou, ſi elle ſe voioit atteinte de quelque maladie longue & douloureuſe.

Cela nous conduiſit à parler du *Suïcide*. Il me fut aiſé d'en démontrer la légitimité, à Madame *Hébert*, au moien des principes poſés dans nos Conférences. Je la fis convenir,

Digitized by Google

que la Vie eſt une affaire de calcul ; que ſi la ſomme des maux réels ou imaginaires l'emporte ſur celle des biens, il n'y a que des ſots qui ne ſe décident pas pour le néant. „ Obſervez « ajoutai-je „ que les faits prouvent, „ que rien n'eſt plus propre que la Philoſophie moderne à inſpirer à l'homme le courage Romain d'abréger ſes jours, lorſqu'il „ y eſt invité par l'ennui ou par le malheur „ de vivre. Autrefois, on ne voioit guères que „ des fous ſe donner la mort. Aujourd'hui, „ point de Papiers publics où il ne ſoit queſtion de gens qui, en pleine raiſon & de ſang-„ froid, ſe ſoñt coupés leſtement la gorge, ou „ jettés dans la *Tamiſe*, ou caſſés la tête d'un „ coup de piſtolet. J'ai fait une hiſtoire abrégée de ceux qui ſe ſont diſtingués dans ce „ genre. Il eſt bon de pouvoir mettre de tels „ exemples devant ſes yeux, au cas qu'étant „ ennuié de la vie, on n'ait pas le ſage courage d'en ſortir..... «

„ Mais « me dit tout-à-coup Madame *Hébert* „ pour parler de choſes plus gaies, j'ai „ penſé, qu'*Hébert* aiant eu la bonté de vous „ céder la place, vous voudrez bien être ſon „ Succeſſeur, dès-que le tems, qu'il faut don-

„ ner à la bienſéance, ſera écoûlé. « Je cherchai d'abord à éluder cette propoſition ; mais, enfin, forcé de répondre, je dis à Madame *Hébert*, que la liberté eſt le charme de l'amour, & l'eſclavage, ſon poiſon ; que le plaiſir ne ſouffre pas des chaines, qu'elles l'étouffent ; que l'on a fait un très grand mal à l'humanité, en garottant les deux Sexes de liens indiſſolubles & prétendus *ſacrés* ; que c'eſt un véritable attentat contre nature ; que les hommes, ne trouvant pas, ſans doute, qu'il y eut dans la vie aſſez de ſources d'ennui & de misères, en ouvrirent une toujours abondante, en imaginant les pénibles entrâves de l'hymen ; que je lui citerois cinquante exemples d'amour conjugal expiré, au bout de trois mois, pour un qui ſe ſera ſoutenu pendant deux années ; qu'un de mes Amis n'avoit rompu avec une très jolie femme, que parce qu'étant ſon amant déclaré & reconnu, il jouoit un perſonnage qui approchoit trop de celui d'un *mari*. Puis, prenant, parmi les Livres de Madame *Hébert*, l'Ouvrage d'un de nos Philoſophes, dont elle m'avoit fait les plus grands éloges, je mis devant ſes yeux ce Tableau, bien propre à la réſoudre à un éternel Concubinage.

Digitized by Google

cubinage. „ Depuis dix ans *Hermogène* & *Junie*, maitres de leurs actions, vivent enſemble ſur le pié d'époux, ſans tenir par d'autres liens que ceux d'un amour conſtant. „ La poſſibilité d'une rupture les allarmant, „ ils ſont toujours ſur leurs gardes ; il craint „ de déplaire à *Junie*, elle d'offenſer *Hermogène* ; & de cette appréhenſion, que l'aſſurance d'être aimé tempére, naiſſent des égards „ mutuels, des complaiſances & des ſoins ; „ perpétuels alimens des tendres feux qui les „ brûlent. Libres de ſe ſéparer, ils n'en ſont „ que plus unis. Rien ne coute de ce qu'on „ fait volontairement ; mais le plaiſir même eſt „ à charge lorſqu'il devient un devoir. "

„ Fort bien, Monſieur ! Mais, il y auroit „ un milieu à prendre. Il n'y a qu'à nous „ promettre, réciproquement, d'uſer de la plus „ grande liberté, de ne jamais faire violence » à la nature, de n'avoir pour Loi que le » penchant du cœur. Nous ne ferons, en cela, que ſuivre la mode, puiſque, parmi les » honnêtes gens, la Bénédiction nuptiale n'eſt » qu'une cérémonie d'uſage, qui n'engage pas » plus que cette phraſe, *Je ſuis votre très humble & très obéiſſant ſerviteur.* "

Digitized by Google

» Cela eſt vrai, Madame; mais, je vous » l'avouerai, tout ce qui a l'apparence d'un » *joug* m'effraie; le ſeul nom de *Mari* me fait » friſſonner! Vous le ſavez; la liberté eſt le » premier bien; & la ſageſſe veut, que l'on » écarte avec ſoin tout ce qui pourroit lui » porter les plus légéres atteintes. Vous con- » noiſſez *Derford*? Aſſurément, il n'a que le » titre de *mari*; & bien, il m'a dit cent-fois, » qu'il donneroit la moitié de ſa fortune, pour » ne pas l'avoir. Eh, Madame! Pourquoi cou- » rir des riſques, lorſque, par-là, on n'ajoute » rien à ſon bonheur? «

» Mais, Monſieur, il y a longtems que » le Public tient des propos..... «

» Quoi, Madame! Vous daignez penſer au » Public? Je croiois que vous l'aviez totale- » ment perdu de vuë! Ignorez-vous, que » ſon mépris n'eſt pas plus un mal, que ſa » louange n'eſt un bien? On dit, *telle choſe* » *fait honneur, telle autre n'en fait point.* Hon- » neur! Je voudrois bien ſavoir, ſi les idées » que les Indiens ont des Chinois, les Turcs » des Chrétiens, ceux-ci des Turcs, les tou- » chent & les mortifient? Pourquoi donc ce qu'on » dit, ou ce qu'on penſe de vous, vous fait-

» il de la peine ? Les Opinions d'autrui ne ſont-» elles pas auſſi étrangères à votre être, que » ce qu'un autre ſent, eſt différent de ce que » vous ſentez ? Que ſont à votre Amie Mad. » *Haſting*, dans les bras de *Fletcher*, la pluie, » la grêle & les vents déchainés ? Ils ajoutent » à leur félicité qui les brave ! «

» J'ai, ſouvent, Monſieur, porté envie à » l'intrépidité de Madame *Haſting* ; c'eſt un » courage de Lion ; mais j'avoue, que quand » je me dis, que je ſuis miſe dans le rang des » femmes galantes..... «

» Des femmes galantes ! On ne donne ce » nom qu'à celles qui vendent leurs charmes » au plus offrant ; &, aſſurément, ce n'eſt pas » le cas ! Mais, en ſuppoſant, que l'on vous » plaçat dans cet ordre de perſonnes, ſavez-» vous, Madame, qu'à conſidérer la choſe » d'un œil philoſophique, on ne feroit, par-» là, que votre éloge ?.... Vous riez ! & bien, » je vais vous faire voir, que je ne vous parle » que d'après nos Maîtres ! « J'allai prendre l'Ouvrage d'un de nos *Auteurs*, qu'elle chérit par-deſſus tous les autres, & je lui lû ce paragraphe.

» Le déſir de plaire, qui conduit la *femme*

» *galante* chez le Rubanier, chez le Marchand » d'étoffes ou de modes, lui fait non ſeulement » arracher une infinité d'Ouvriers à l'indigen- » ce, mais lui inſpire encore les actes de la » Charité la plus éclairée..... Ne ſont-ce pas » les *femmes galantes* qui, en excitant l'induſtrie » des Artiſans du Luxe, les rendent de jour » en jour plus utiles à l'Etat ? Les femmes ſa- » ges, en faiſant des largeſſes à des Mendians, » ſont donc moins bien conſeillées par leurs » Directeurs, que les femmes galantes par le » déſir de plaire. Celles-ci nourriſſent des Ci- » toiens utiles ; & celles-là, des hommes inu- » tiles, ou même, des ennemis de la Nation. «

Madame *Hebert* ne me parut pas convain- cue ; elle céda pourtant à l'Autorité du grand homme qui venoit de parler. Il fut donc dé- cidé, qu'il ne ſeroit plus queſtion de *mariage*, puiſqu'il étoit ſujet à de grands inconvéniens, & qu'il ne pouvoit rien ajouter au bonheur. Nous continuames à vivre, comme par le paſ- ſé ; ne prenant des plaiſirs, qu'autant qu'il en falloit pour n'en pas diminuer le nombre, en voulant trop les multiplier.

Mais, helas, Monſieur ! Ce que j'avois pré- vû ne manqua pas d'arriver. L'habitude amena

Digitized by Google

la ſatiété & le dégout. Madame *Hébert* perdit tous ſes charmes, à mes yeux. Envain fis-je des efforts pour rallumer un feu auquel la paſſion ne fourniſſoit plus l'aliment néceſſaire! J'avois la ſottiſe de lutter contre la *nature*; il fallut mettre bas les armes.

Ce qui m'embarraſſoit, c'étoit la manière dont j'annoncerois à Madame *Hébert* la retraite que je méditois. Son penchant pour moi me paroiſſoit, à mon grand étonnement, auſſi vif que jamais; & je me faiſois quelque peine de lui dire, qu'il falloit nous quitter. Mais, je me trompois, Monſieur, ſur la ſituation de ſon cœur. Je vis, à n'en pouvoir douter, qu'un Ami, que j'avois introduit auprès d'elle, & ſur lequel j'étois ſans défiance, avoit eu le talent de me ſupplanter. Cette découverte humilia un peu mon amour-propre; mais elle me mit fort à mon aiſe. Voici comment je parlai à Madame *Hébert*, un jour que nous étions tête-à-tête.

» Croiez-vous, Madame, que j'aie penſé » qu'une paſſion pût être éternelle? Non, u» rément! Auſſi ne faiſois-je pas plus de fonds » ſur vos proteſtations de fidélité, que je n'en » devois faire..... « Elle voulut m'interrom-

pre, mais je continuai. » Ne croiez pas que » je veuille vous reprocher votre inconſtance. » S'il vous en ſouvient, je vous fis moi-mê- » me, ſentir, un jour, que dire à quelcun, » *N'aiez pas telle ou telle paſſion*, c'eſt lui dire, » *N'aiez pas la fièvre*. En vous laiſſant aller » à votre penchant, vous vous êtes épargnée » les efforts inutiles de la réſiſtance. Je pour- » rois ſeulement me plaindre, de ce que vous » avez voulu me cacher votre changement...«

Madame *Hébert* rougit, balbutia quelques mots, & convint, qu'elle n'avoit pas pû réſiſter au penchant que mon Ami *Wilmot* lui avoit inſpiré. Elle ajouta, qu'elle s'étoit apperçue, depuis peu, qu'elle portoit dans ſon ſein un enfant dont j'étois le père; que cette groſſeſſe la mettoit dans le plus grand embarras, parce qu'elle devoit ſe marier avec *Wilmot*; qu'elle lui en avoit fait la promeſſe, quoiqu'elle ſentit toute la force des raiſons que je lui avois alléguées contre le mariage; & qu'elle me conjuroit de l'aider de mes conſeils, dans la poſition délicate où elle ſe rencontroit. Je lui demandai, ſi elle avoit employé certains remèdes fort en uſage parmi les gens du monde? Elle me répondit, qu'ils n'avoient rien

Digitized by Google

opéré. » Cela étant « lui dis-je » puiſque le » mariage ne vous effraie pas, je vous con- » ſeille de feindre un voiage en France, ſous » prétexte d'aller voir un parent; de vous » retirer à quelques lieuës de *Londres*, juſques- » à ce que vous ſoiez accouchée; de vous dé- » barraſſer du nouveau-né, en le faiſant porter » à l'Hopital des enfans trouvés; & de ne re- » paroitre dans la Ville, que lorſque vous ſe- » rez entiérement rétablie. «

Madame *Hébert* gouta cet arrangement, prit ſes meſures en conſéquence, & partit, à ma grande ſatisfaction, mais, au grand regret de l'ami *Wilmot*, qui ſoupiroit imbécillement après la Bénédiction Sacerdotale.

Deux mois s'écoulérent ſans que j'entendiſſe parler d'elle, en aucune manière. Au bout de ce tems-là, j'appris de ſes nouvelles par un Paſteur de *Buckingham*; c'eſt le nom du Village où elle s'étoit retirée. Cet Eccléſiaſtique me mandoit qu'elle étoit morte, des ſuites d'une fauſſe couche; que, pendant ſa maladie, l'aiant fait appeller, elle lui avoit avoué, dans le plus grand détail, tout ce qui s'étoit paſſé entre nous; qu'elle lui avoit témoigné les regrets les plus amers de ſa conduite, & que,

malgré tout ce qu'il avoit pû lui dire pour rétablir le calme dans ſon ame, il l'avoit vûe mourir dans des angoiſſes inexprimables. Il ajoutoit qu'elle avoit attribué les déſordres qui excitoient ſes remords, aux principes philoſophiques dont je l'avois *infectée*. (L'expreſſion eſt du Prêtre.) Il diſoit enfin, qu'elle l'avoit conjuré de m'écrire, dès qu'elle ſeroit morte, & de m'exhorter vivement à rentrer en moi-même, à retourner à l'Evangile, & à en pratiquer les Loix, ſi je ne voulois pas mourir, comme elle, dans le plus affreux déſeſpoir. Mr. le Paſteur, ſe conformant aux déſirs de la bonne-femme, ſe donnoit les airs de me ſermonner, mais avec moins d'apreté que ces Meſſieurs n'en mettent ordinairement dans leurs Mercuriales.

J'ai conclu de cette récidive, que le cerveau de la défunte n'étoit pas auſſi bien organiſé, que je l'avois crû, pour la Philoſophie.

Je ſuis &c.

NEUVIEME

NEUVIEME LETTRE.

IL y a, Monſieur, d'étranges Originaux dans le monde ! En voici un, d'une eſpèce aſſez rare, dans ce Siécle de la Philoſophie.

J'étois au Caffé de *Toms*, auprès de deux jeunes Avocats, que j'y avois déja vû quelquefois. Leur converſation rouloit ſur la fameuſe *Profeſſion de foy du Vicaire Savoyard*, dont ils étoient enchantés. » En vérité « diſoit l'un d'eux „ c'eſt un excellent homme „ que ce Savoyard ! Il ſeroit à ſouhaiter que „ tous les Eccléſiaſtiques priſſent des leçons de „ cet honnête Curé, ou plutot, de l'Auteur „ d'*Emile* ; car il eſt évident, que c'eſt lui qui „ parle par la bouche du *Vicaire*. Qu'en pen„ ſez-vous, Monſieur « ajouta-t-il, en me regardant.

„ J'aurois voulu « lui répondis-je „ que Mon„ ſieur le *Vicaire* dit nettement la vérité, telle „ qu'on la voit dans ſon ame, au travers des „ nuages dont il voudroit la couvrir. Pour„ quoi ne déclare-t-il pas ſans, détour, *qu'il „ y a d'aſſez bonnes choſes dans l'Evangile ; qu'il*

„ *renferme quelques Maximes de Morale qui peu-*
„ *vent avoir leur utilité ; mais qu'il n'ajoute au-*
„ *cune foi à tout ce qui s'appelle Révélation Di-*
„ *vine, Inſpiration, Miracles?* Je ſais que les
„ Gens, tant ſoit peu éclairés, ont d'abord dé-
„ couvert le but de l'Auteur d'*Emile*, & qu'ils
„ ont vû, dans cet Ouvrage, un des plus forts
„ aſſauts qui aient été livrés au Chriſtianiſme ;
„ mais j'aurois préféré, que cet Ecrivain n'eut
„ pas gardé tant de ménagemens. Qu'avoit-
„ il à craindre, dans ces tems heureux, où la
„ Philoſophie a tellement fait tomber l'Evan-
„ gile que, bientot, il ne lui reſtera de Sec-
„ tateurs que parmi les Prêtres & les Evêques,
„ ſeuls intéreſſés à ſon exiſtence. Pourquoi di-
„ re, que *l'on s'en tient à un ſilence reſpectueux*,
„ ſur des articles de la plus révoltante abſur-
„ dité? Ce *ſilence reſpectueux* n'annonce-t-il
„ pas, que l'affaire n'eſt pas bien décidée dans
„ l'eſprit de celui qui le garde, tandis qu'il
„ déclare, que ſa raiſon repouſſe ce qu'il feint
„ de reſpecter? Eh, Monſieur, tous ces dé-
„ tours ne ſont pas d'un Philoſophe! Parlez-
„ moi de ces braves Athlétes, qui font une
„ guerre ouverte au Chriſtianiſme! Voilà les
„ *Sages* que j'aime & que j'honore! « Ici,

j'entamai le long Chapitre des maux que la Religion Chrétienne a fait au Genre-humain; &, au moment où je commencois à m'échauffer, à l'occaſion des bûchers qu'elle a allumés, un Homme-d'épée, que je n'avois pas apperçu, m'apoſtropha en ces termes.

» Jeune homme, en avez-vous encore pour „ longtems? Il faut convenir qu'on ne peut „ pas bavarder d'une façon plus agréable!« Puis s'addreſſant aux deux Avocats, qui paroiſſoient m'écouter avec plaiſir » Je vous fé„ licite, Meſſieurs, d'avoir fait une rencontre „ auſſi heureuſe! Pour peu de diſpoſitions que „ vous aiez, vous irez loin avec un tel maî„ tre!« Et m'apoſtrophant de nouveau » Cou„ rage, Monſieur; vous aviez ſi bien commen„ cé! Ce ſeroit dommage que nous perdiſ„ ſions un ſeul mot de ce que vous aviez à „ nous dire!«

Je fus tellement déconcerté, à l'aſpect du front ſourcilleux & de l'attitude menaçante de cet homme, que pendant tout le tems qu'il parla, je gardai un profond ſilence; & peut-être ne l'aurois-je pas rompu, ſi tous les aſſiſtans ne s'étoient pas mis à rire de la confuſion dont je paroiſſois couvert. „ Quoi, Mon-

„ ſieur ! « lui dis-je tout-à-coup, (eſpérant de le déconcerter) „ Vous êtes de ceux qui „ croient à l'Aneſſe de Balaam ? «

» Pourquoi non ? « me répondit-il „ vous „ ſuffiriez pour m'y faire croire ! «

Cette réponſe, aſſez plaiſante, mit encore de ſon côté les rieurs, que j'avois crû mettre du mien ; auſſi, voiant qu'il n'y avoit rien de bon à gagner avec cet homme, je pris le parti de battre en retraite ; bien réſolu de n'éſſaier des converſions, que lorſque la tentative n'eſt point-du-tout périlleuſe. J'eus ſoin cependant, de marquer, par mon air & par mes geſtes, que j'étois bien plus révolté des mauvaiſes plaiſanteries de ce Militaire, qu'effraié de l'iſſuë d'une diſpute, ſi je daignois l'entreprendre.

Vous croiez, peut-être, que j'en fus quitte, avec cet Enfant de Mars, pour la Scène dont je viens de vous parler ? Non, Monſieur. Quelques jours après, j'en reçus une Lettre, qui ſemble plutot ſortie de la Cellule d'un Capucin, que du Corps-de-garde d'un Militaire. La voici mot pour mot.

Digitized by Google

Monſieur,

Vous me cédates, fort à propos, le champ de bataille; car quoique vous euſſiez excité ma compaſſion bien plus que ma colère, je m'échauffe aiſément dans la diſpute, &, vraiſemblablement, la fin n'auroit pas tourné à votre avantage. Vous ſavez que nous ne ſommes pas endûrans, nous autres gens de guerre; & vous, Meſſieurs les eſprits-forts, en vérité, vous vous donnez ſouvent de telles licences, vous vous montez ſur un tel ton de poliſſonnerie, lorſqu'il eſt queſtion des ſujets les plus grâves, qu'on eſt fort tenté de vous punir de vos impertinences & de votre bavardage. Il eſt vrai, qu'avant que ce déſir ſoit trop enflammé, vous avez ſoin de mettre votre chère perſonne à l'abri des dangers qui la menacent.

Vous voiez, Monſieur, par ce début, quelle eſt ma franchiſe. Je vais continuer ſur ce ton, après vous avoir prévenu, qu'il m'importe peu que les armes dont je me ſers aient de l'éclat, pourvû que la trempe en ſoit bonne. Quoique Militaire, je lis beaucoup, je m'aviſe même de méditer! Je voudrois, s'il eſt poſſible,

Digitized by Google

vous faire réfléchir. Si je manque mon but, ce ſont vos affaires ; j'ai crû devoir cette *Lettre* à votre jeuneſſe, & je ſouhaite que vous en faſſiez votre profit.

A l'age de vingt ans, je me fis, comme vous, Incrédule, Philoſophe, Eſprit-fort. Ce ne fut pas, ſeulement, pour me ſoumettre à l'empire de la mode, qui, dans ce ſiécle, s'étend juſque ſur la Foy, & pour ne pas penſer, meſquinement, avec le vulgaire. J'aurois pû réſiſter à la tentation de me mettre dans la claſſe des gens du bel-air ; mais je vous l'avouerai, le métier d'Incrédule fut pour moi une reſſource, comme le métier des armes. La mort m'aiant enlevé des parens, dont les leçons & le bon exemple m'avoient retenu dans le devoir, j'eus le malheur d'être livré à moi-même. Je fis connoiſſance avec des jeunes gens qui, par des maximes relâchées, de vives peintures de leurs plaiſirs, & des railleries continuelles, me firent inſenſiblement perdre le gout des mœurs honnêtes, & m'aſſociérent à leurs intrigues & à leurs débauches. Je ne vous détaillerai pas les combats que j'eus à ſoutenir contre la pudeur naturelle, le cri de la conſcience, & les leçons de l'Evangile ; je me

Digitized by Google

contenterai de vous dire, que cette lutte intérieure me tenant dans l'inquiétude, & répendant de l'amertume ſur mes plaiſirs, j'appellai l'Incrédulité & la Philoſophie au ſecours de mes paſſions, qui ne pouvoient pas ſe ſoutenir toutes ſeules, & qui ſe trouvèrent très bien de cette Fortereſſe où je les avois retranchées. Quelle vie que celle que je menai, dès-lors, avec mes Compagnons de plaiſir! Permettez, Monſieur, que j'en détourne mes regards, pour vous faire quelques queſtions, qui, peut-être, ne ſeront pas abſolument déplacées.

Vous avez vû ce qui me conduiſit à l'Incrédulité; n'y ſériez-vous point arrivé par la même route? La Foy Chrétienne ne vous ſeroit-elle point devenue ſuſpecte, depuis qu'elle vous eſt devenue incommode? N'auriez-vous point ſecoué le joug de la Religion, parce qu'il vous a paru doux de n'avoir pour loi que vos paſſions, & pour régle, que vos déſirs? Vous ſeriez-vous aviſé d'être incrédule, ſi *Jéſus* avoit permi à l'homme d'être libertin, tout à ſon aiſe? Lorsque quelque Défenſeur de l'Evangile vous parle de *Miracles & de Prophêties*, ne ſeriez-vous point tenté de lui di-

Digitized by Google

re » Veux-tu que je t'écoute? Laiſſe-là les » Prophéties & les Miracles! Permets-moi de » vivre au gré de mes déſirs; c'eſt tout ce que » je te demande; & je ſerai ton Diſciple. « Si telle eſt la ſource de votre Incrédulité, je vous invite, Monſieur, à vous défier un peu d'une pareille origine.

Après cet examen, faites auſſi la revue de vos chers Confrères les Eſprits-forts. Voiez, ſi vous en trouverez beaucoup dont les mœurs ſoient pûres & honnêtes; qui ſoient vrais & décens dans leurs diſcours, modérés dans leurs plaiſirs; qui reſpectent le lien conjugal; qui ne ſe faſſent pas un jeu du vil métier de ſuborneur; dont la conduite, en un mot, ne rende pas ſuſpecte la cauſe de leur incrédulité. Quant à moi, Monſieur, j'ai fréquenté des Eſprits-forts, à Londres, à Paris, à Berlin; &, aſſurément, le Recueil que je pourrois faire de leurs œuvres, (très conſéquentes à leurs principes) n'auroit pas pour Titre, *Anecdotes Edifiantes.*

Vous m'objecterez, peut-être, que l'on voit auſſi beaucoup de Chrétiens, dont la conduite n'eſt rien moins que vertueuſe? Je vous répondrai,

pondrai, en deux mots, que ce ne ſont pas des *Chrétiens*.

Je vous ai dit, Monſieur, que j'ai été incrédule, pendant quelque tems; je devois plutot vous dire, que je ſouhaitois de l'être, que je m'efforçois de me perſuader à moi-même & aux autres, que je l'étois réellement. J'ai trouvé, depuis, mon portrait, tracé de main de maître; daignez le fixer un inſtant. » On ne » veut pas que des paſſions, qui nous ſont » chères, ſoient criminelles; on veut ſe déli» vrer de ce Cenſeur importun, qui prend » au-dedans de nous le parti de la Vertu con» tre nous-mêmes. Ce n'eſt jouïr qu'à demi » de ſes paſſions, tandis que les remors nous » en diſputent le plaiſir. Il faut, ou finir ſes » déſordres, ou tacher de s'y calmer; & com» me il en coûteroit trop de les finir, & qu'on » ne ſauroit s'y calmer, qu'en doutant des » vérités qui nous troublent, on ſe les donne » à ſoi-même comme douteuſes; & pour par» venir à être tranquile, on s'efforce de ſe » perſuader qu'on eſt incrédule. «

Et bien, Monſieur! Qui reconnoiſſez-vous à ces traits? En voici quelques autres, qu'il faut ajouter au Tableau. » Le grand effort

„ du déréglement eſt de nous conduire à l'In-
„ crédulité. On voudroit pouvoir arriver à la
„ ſécurité de l'Incrédule. On regarde cet état
„ de ſécurité comme un état heureux. On en-
„ vie la deſtinée de ceux qu'on croit fermes &
„ inébranlables dans l'Incrédulité ; leſquels,
„ peut-être, à leur tour, livrés en ſecret aux
„ remords, & ſe faiſant honneur d'une fer-
„ meté qu'ils n'ont point, regardent notre ſort
„ avec envie, parceque, ne jugeant de nous
„ que par les diſcours de libertinage que nous
„ tenons, ils nous prennent pour ce qu'ils pa-
„ roiſſent eux-mêmes à nos yeux, c'eſt-à-dire,
„ pour ce que nous ne ſommes pas, & pour ce
„ que, eux & nous, voudrions être..... Ce
„ Prétexte d'Incrédulité, auquel on s'arrête,
„ eſt fort commode, parce qu'il finit tout. Il
„ eſt plus court de ſe dire à ſoi-même, *qu'il*
„ *n'y a rien après cette vie*; & de ſe conduire
„ comme ſi en effet on en étoit perſuadé ; c'eſt
„ ſe délivrer tout-à-coup de tout joug & de
„ toute contrainte..... Nous nous laiſſons
„ mollement entrainer au cours qui nous em-
„ porte, ſur le préjugé général, que nous ne
„ croyons rien ; nous avons peu de remord,
„ parce que nous nous ſuppoſons Incrédules,

„ & que cette ſuppoſition nous laiſſe la même
„ ſécurité que l'Incrédulité véritable ; &, en
„ nous prenant toujours pour ce que nous ne
„ ſommes pas, nous vivons comme ſi nous
„ étions en effet ce que nous déſirons d'être. «

N'eſt-ce-là, Monſieur, qu'une fantaiſie de Peintre ?... Mais, je veux vous accorder, que vous êtes réellement ce que vous voulez paroître ; & je vous prie de bien peſer ce que j'ai encore à vous dire.

Je me rappelle qu'un jour, me trouvant parmi des gens du bel-air, je parlois d'une maniére fort dégagée ſur la Religion Chrétienne, lorſque, tout-à-coup, je fus interrompu par un Juriſconſulte très célébre, qui me dit, d'un ton grâvement ironique „ Cette Religion, dont
„ vous plaiſantez, vous la connoiſſez, ſans dou-
„ te, Monſieur ? Expoſez-nous, je vous prie,
„ les preuves ſur leſquelles on fonde ſa Divi-
„ nité ; il eſt à préſumer, que vous les avez bien
„ méditées, & que vous êtes en état d'en faire
„ ſentir la foibleſſe. Je vous crois trop ſage
„ pour décrier ſi hardiment ce que vous ne
„ connoiſſez pas. Je ſuis prêt à vous écouter ;
„ & j'eſſaierai de vous répondre. «

Digitized by Google

Mon embarras ne peut ſe dépeindre. Ce Juriſconſulte m'en impoſa au point que je n'oſai pas même recourir à ma reſſource ordinaire, à une plaiſanterie. Je ne me tirai d'affaire, qu'en lui diſant, que ni le lieu ni le tems n'étoient propres à une diſpute ſur la Religion, & que j'étois tout diſpoſé à entrer en lice avec lui, s'il vouloit me donner un rendez-vous; il le fit; mais j'eus la ſage précaution d'être malade, le jour qu'il m'avoit aſſigné.

Et vous, Monſieur! De bonne foi, auriez-vous été fort à votre aiſe, ſi, lorſque vous faiſiez le plaiſant ſur le Chriſtianiſme, je vous avois tenu le langage de mon Homme-de-Loix, comme j'étois ſur le point de le faire, au moment où vous crutes devoir quitter la partie? Pouvez-vous dire, que vous aiez étudié les preuves dont on appuie le Chriſtianiſme, avec tout le ſérieux & toute l'application qu'exige un ſujet de cette importance? Connoiſſez-vous dans quel jour ces preuves ont été miſes par un *Sherlock*, un *Abbadie*, un *Vernet*, un *Lardner*, un *Léland*, & un *Bonnet*? Vous ſentez-vous en état de rompre une lance avec ces Ecrivains célébres? Ne vous trouvez-vous point, vis-à-vis d'eux, armé, un peu trop à

Digitized by Google

la légère ? J'avoue, que je ſerois fort curieux de vous voir aux priſes avec ces vigoureux Athlètes ! Vous auriez l'honneur d'être le premier, qui eut oſé ſe meſurer avec eux ; &, aſſurément, ſi vous leur faiſiez mordre la pouſſiére, vous auriez lieu de vous applaudir de votre Triomphe. Juſques-ici on ne les a preſque attaqué qu'avec des injures & des facéties ; j'eſpére que ce ne ſeront pas là les inſtrumens de votre Victoire.

Quant à moi, Monſieur, je vous dirai avec ingénuïté, qu'après avoir fait le bilan de mes connoiſſances ſur la Religion Chrétienne, je vis, à ma grande confuſion, que toute ma Science ſe bornoit à ce que m'avoit appris un Catéchiſme mal digéré ; que je n'avois point cherché les preuves du Chriſtianiſme dans les Ouvrages écrits pour ſa défenſe ; que je n'aurois pas ſçu en bien déduire une ſeule ; que toute mon érudition ſe réduiſoit à quelques doutes uſés, à quelques vieilles Objections réchauffées, à un certain jargon de libertinage, que j'avois appris dans des Rapſodies d'Incrédulité, qui me ſembloient, ou plutot, que j'aimois à regarder comme des Chefs-d'œuvre de bon-ſens. Je vis encore, que je m'étois fait incrédule par

crédulité, c'eſt-à-dire, ſur l'authorité de quelques Beaux-Eſprits, à qui j'avois ſouvent entendu dire, d'un ton ferme, que la Religion eſt une chimère, un épouvantail de vieilles femmes & d'enfans; & qui ſavoient accompagner cette ſentence d'un ris mocqueur, de quelques bons-mots, ou de quelques Anecdotes, que je ne manquois jamais de prendre pour de l'érudition, ou pour des raiſonnemens ſans replique.

Encore un aveu! Je faiſois tous mes efforts pour être d'une inaltérable incrédulité. J'étois à la quête de toutes les Brochures propres à m'affermir dans ce parti; j'en extraiſois, ſouvent même, j'en apprenois par cœur les maîgres Sophiſmes & les impudens Sarcaſmes, afin d'en être l'écho. Y trouvois-je des Citations de paſſages défavorables au Chriſtianiſme? Elles me faiſoient trop de plaiſir pour que j'eſſaiaſſe d'en vérifier aucune. Combien j'ai vû, depuis, que j'avois été trompé! S'il me tomboit, par hazard, entre les mains, quelque Ecrit en faveur de la Religion, j'épuiſois toutes les forces de mon eſprit, non pas à chercher ſi l'Auteur avoit raiſon, mais à trouver qu'il avoit tort. Je ne parlois jamais de ces ſortes d'Ecrits qu'avec le plus grand dédain. Si, dans une converſation,

Digitized by Google

j'étois d'abord frappé d'un raiſonnement favorable au Chriſtianiſme, j'avois un moment d'humeur, & je prenois un certain dépit que j'éprouvois alors, pour une preuve de l'abſurdité du raiſonnement que j'entendois faire. Diſois-je, d'un ton goguenard, quelque impiété ? J'étois ſi content de me trouver tant d'eſprit, que mon Incrédulité m'en devenoit beaucoup plus chère. Je me ſouviens, en particulier, que je cherchois à m'étourdir, à me répandre, à guerroier contre les Croians, à faire des Proſélytes à ma Cauſe, pour mieux m'en pénétrer; car, moins on eſt ferme dans ſes principes, à cet égard, plus on cherche à en convaincre les autres; comme ſi la Vérité, qui n'eſt forte que de ſa propre force, pouvoit jamais rien perdre par la multitude de ſes déſerteurs; ou, comme ſi le menſonge pouvoit jamais ceſſer d'être ce qu'il eſt, par le nombre plus ou moins grand des Transfuges de la Vérité. En un mot, je ſonnois ſans ceſſe le tocſin contre l'Evangile & ſes partiſans; ce n'étoit que du bruit, mais le bruit étourdit. Malgré cela, Monſieur, les jours de mon Incrédulité n'étoient pas égaux; ils ſe paſſoient dans des variations continuelles; c'étoit un flux & reflux de foi & d'irréligion; tantôt, il me

ſembloit que j'étois ferme, inébranlable; d'autres-fois, je me trouvois foible, chancelant. Un accident imprévu, une mort ſubite, un dérangement de ſanté, ſuffiſoient pour me rappeller à ma première croyance; & il me falloit toûjours quelques efforts pour me débarraſſer des réflexions importunes qui s'offroient à mon eſprit, en dépit de moi-même. Mes Doutes croiſſoient ou diminuoient ſelon les viciſſitudes de ma vie; le plaiſir leur donnoit de la force, l'affliction leur en faiſoit perdre. Cela me rappelle que, dans ce tems-là, j'avois un Ami, qui, à table, étoit *Chrétien*, au premier ſervice, *Pyrrhonien*, au ſecond, *Athée*, au troiſiéme. Son Incrédulité tenoit entiérement à ſon eſtomach! Faites-moi le plaiſir, Monſieur, d'examiner, à quoi tient la vôtre.

Mais, je veux bien ſuppoſer que vous n'êtes pas implicitement Eſprit-fort, ou Incrédule ſur parole; que vous l'êtes d'après vous-même, & par connoiſſance de cauſe; que vous avez fait une étude approfondie du Chriſtianiſme; que l'inſuffiſance des preuves dont on l'appuie vous eſt démontrée; que vous avez trouvé de nouvelles Objections plus fortes que toutes celles qui juſques-ici avoient été propoſées, & aux-

Digitized by Google

quelles, ſelon vous, il eſt impoſſible de répondre. Je vous demanderai, Monſieur, quel eſt le but que vous vous propoſés, en attaquant le Chriſtianiſme, comme vous le faiſiez, il y a quelques jours ?

Croiriez-vous donner par-là des preuves de politeſſe & de ſavoir-vivre ? Mais en quoi feriez vous donc conſiſter la *politeſſe & le ſavoir-vivre* ? Seroit-ce à ne point s'accommoder au génie & au caractère de ceux avec qui l'on ſe trouve, à ne point reſpecter ce qu'ils reſpectent, à n'avoir aucun ménagement pour leurs opinions, dès qu'elles nous paroiſſent des préjugés ? Si c'eſt là l'idée que vous vous faites de la politeſſe, je conviens, que vous en ſuivez exactement les régles, lorſque vous décriez le Chriſtianiſme, en préſence de gens qui ne penſent pas comme vous ; car, c'eſt leur tenir, à-peu-près, ce langage » Meſſieurs, » vous êtes des eſprits foibles, des imbéciles, » des dupes ! On vous donne pour *Divine*, » une Religion purement *humaine* ! On vous » berce d'illuſions & de chimêres ! C'eſt moi » qui vous l'aſſûre ; moi, qui ſuis un génie, » un homme profond, un Philoſophe ! «

Mais, peut-être, ne parlez vous contre la

Religion, que pour l'intérêt de la Société? Si cela eſt, je vous prierai de me dire, quelle ſorte de bien la Société peut retirer de ces attaques? Il y a longtems que je cherche, mais en vain, à le découvrir. Penſeriez-vous, que c'eſt ſervir la Société, que d'affoiblir ou de retrancher les motifs qui portent à l'exercice des Vertus Sociales, & de renforcer ceux qui mettent en jeu les paſſions contraires à ces Vertus? Vous ſeriez-vous perſuadé, que le bien public demande, qu'on anéantiſſe tout ce qui peut empêcher, que le foible ne ſoit la victime du fort, le pauvre, celle du riche, le ſimple, celle du fourbe, l'homme de bien ſans appui, celle de l'homme accrédité? Vous ſeriez-vous perſuadé, qu'il importe au bonheur des hommes, que l'on ôte à la Vertu ſon aiguillon, au crime ſes remords, au cœur ſes eſpérances? En vérité, Monſieur, j'ai bien de la peine à croire, qu'une telle perſuaſion ſoit dans une tête qui ne ſeroit pas totalement dérangée.

Vous me direz, peut-être, qu'il convient de déſabuſer les hommes; que c'eſt un ſervice que les *Sages* doivent leur rendre. Fort bien, Monſieur! Déſabuſez les hommes de

toute opinion fauſſe & nuiſible à la Société. Déſabuſez-les de toutes les rêveries Pythagoriciennes, Platoniciennes, Ariſtotéliciennes, gréfées ſur la Religion de Jéſus, cette Religion ſi ſimple & ſi raiſonnable. Contentez-vous de ſéparer de la Vérité, l'alliage impur du menſonge; &, comme on l'a dit, ne cherchez pas à abattre un Arbre qui donne du fruit & de l'ombre, parce que ſes feuilles fourniſſent de la nourriture à des Chenilles; ou parce que des Araignées tendent quelquefois leurs toiles entre ſes branches. —— Faites bien ſentir aux hommes, que Dieu, en ſe révélant à eux, a moins voulu travailler inutilement leur Foi ſur des Dogmes inintelligibles, que les porter à des Vertus, dont la pratique aſſurât leur bonheur. —— Tracez-leur, en caractères de feu, les ſcandaleuſes atrocités, occaſionnées par la manie Sacerdotale de vouloir expliquer ce qui eſt inexplicable, par des Logogryphes Théologiques, par de miſérables Queſtions, dont la déciſion, quelle qu'elle ſoit, ne peut nous rendre, ni plus gens de bien, ni plus heureux. — Conſternez leur raiſon, déchirez leur cœur, en mettant ſous leurs yeux l'énorme, le dégoutant, l'horrible Charnier de l'Intolérance,

Digitized by Google

out couvert d'Hécatombes humaines. —— Inſpirez leur l'indignation la plus forte pour ces Moines affreux, ces Bouchers de Moloch, qui réduiſirent en ſyſtême la perſécution, en érigeant ce monſtrueux Tribunal, ſi abominablement célébre par ſa politique ſanguinaire, ſes infames délateurs, ſes noirs cachots, ſes tortures rafinées, & ſes éxécrables *Auto-da-fé*. —— Ne ceſſez point de leur dire, que ſi le Légiſlateur des Chrétiens exhorta à croire, il exhorta encore plus à pratiquer; qu'il a déclaré, que la *Charité* ſeroit la livrée de ſes Diſciples; (d'où il ſuit, qu'*intolérant*, &, *Anti-Chrétien*, ſont ſynonymes) qu'il n'établit pas ſa Doctrine à coups de ſabre; qu'il ne l'a fit pas prêcher par des Boureaux. —— Montrez aux Détracteurs du Chriſtianiſme, que tous les maux qu'ils lui attribuent, ne ſont qu'une ſuite de la violation formelle de ſes Loix; & que les ſombres peintures qu'ils tracent de ſa *Morale*, (ſur le compte de laquelle ils mettent les auſtérités, les macérations, la cruauté contre ſoi-même) ne ſont point faites d'après l'Evangile, mais d'après le cerveau hypocondriaque des Enthouſiaſtes & des Viſionnaires. —— Elevez-vous avec force contre ces Prêtres audacieux, qui,

Digitized by Google

non seulement se disent étrangers à l'Etat, dès qu'il faut le secourir, & ont voulu assujettir les Peuples à deux Législations inconciliables, mais encore, qui, foulant aux pieds les Loix de modestie, d'humilité, de désintéressement, de soumission aux Puissances Temporelles, que prescrit l'Evangile, ont eu l'impudence, (cet Evangile même à la main) de se placer au-dessus des Rois, de soulever contr'eux leurs Sujets, de disposer de leur Couronne, & souvent, de les ravaler aux humiliations les plus révoltantes. —— Détrompez ceux d'entre les Chrétiens, qui s'imaginent remplir tous leurs devoirs, parce qu'ils témoignent, par des actes extérieurs, qu'ils croient des choses incroiables; parce qu'ils fréquentent assidûment les Temples; parce qu'ils répétent périodiquement & vingt-fois de suite la même formule de prières; parce qu'ils s'abstiennent, avec le plus grand scrupule, de certains alimens; parce qu'ils ont des jours de solitude, qu'ils passent en lectures & en oraisons; en un mot, parce qu'ils ne s'épargnent point en cérémonies religieuses. Dites-leur, que ce n'est-là que payer, à la Pharisienne, la *dixme de la mente & du cumin*; que le Chrétien doit, surtout, être utile

à ſa famille, à ſes amis, à ſa patrie, au genre-humain; que l'offrande la plus agréable à Dieu, ce ſont des Actes de juſtice & de bienfaiſance; que le Juge ne leur dira pas » As-tu » montré que tu croiois ce que tu ne pouvois » pas croire? As-tu mangé des poulets, tel » jour de la ſemaine, & des œufs, tel autre? « Mais » Quel bien as-tu fait à tes ſemblables? » Quand ils ont eu faim, leur as-tu donné à » manger? Quand ils ont eu ſoif, leur as-tu » donné à boire? « —— Enfin, Monſieur; ramenez les Chrétiens à ces Articles ſimples, lumineux, & importans, qui ſont l'eſſence de la Religion de leur Maître » Il y a un ſeul » Dieu, Créateur & Conſervateur de toutes » choſes. Il veille ſur cet Univers; il eſt le » témoin des actions les plus ſecrettes; il aime la vertu; il déteſte le vice. Il a envoié Jéſus, en le muniſſant de ſon ſçeau, » pour enſeigner aux hommes leurs devoirs, » & leur annoncer une œconomie de grace. » Il l'a établi pour les juger un jour, & les » récompenſer ou les punir, ſuivant le bien » ou le mal qu'ils auront fait ſur la terre. « Rien là qui ne ſoit clair, net, & à la portée d'un Câfre ou d'un Iroquois!

Digitized by Google

Voilà, Monſieur, à quoi je vous invite, ſi vous voulez réellement bien mériter du genre-humain. J'ai ſouvent déſiré, que toutes les Puiſſances de l'Europe s'accordaſſent pour réduire la Foy à l'Evangile aux Articles que je viens de citer —— qu'Elles ſtatuaſſent, qu'il ſuffit d'y ſouſcrire pour être cenſé Membre de l'Egliſe-Chrétienne; —— qu'Elles défendiſſent d'attaquer ces Points Fondamentaux, dont la croiance importe à la Société; laiſſant, d'ailleurs, à chaçun plein-pouvoir ſur toutes les Queſtions purement ſpéculatives, qui n'influent en rien ſur les mœurs, quelle que ſoit la manière dont on les enviſage; —— qu'Elles enjoigniſſent aux Eccléſiaſtiques, de prendre les *Articles fondamentaux* & les *Vertus Sociales*, pour ſujets les plus ordinaires de leurs Sermons; & d'écarter de la Chaire tout ce qui fait grimacer la Raiſon; tout ce qui reſte un peu plus inintelligible après de grands efforts pour le faire comprendre; tout ce qui n'offre à l'eſprit, en l'entrâvant, que de ſublimes énigmes, dont on ne peut lui donner le mot; tout ce qui, à cauſe du ridicule mérite de *l'incompréhenſibilité*, peut être imbécilement regardé comme ſuppléant aux œuvres de juſtice & de bienfaiſan-

ce. Je le remarquerai, en paſſant. Si *Luther* & *Calvin* avoient completté la Purification de l'Evangile, ils auroient coupé une des plus vigoureuſes racines d'Incrédulité. Quand paroîtra-t-il des Hommes aſſez éclairés, aſſez courageux, aſſez amis du Chriſtianiſme, pour le ramener à ſa belle ſimplicité primitive! J'oſe dire, que leur ſuccès ſeroit le Triomphe de l'Evangile! Paſſez-moi cet Epiſode; je reviens à mon Sujet.

Je ſais, Monſieur, que vous autres, prétendus Philoſophes, vous ne ceſſez de parler de certains principes, ſuffiſans, ſelon vous, (ſans cependant être d'accord là-deſſus) pour empêcher les déſordres de naître dans la Société, & y faire régner les bonnes-mœurs, ſans qu'il ſoit néceſſaire de recourir au Chriſtianiſmes, à ſes peines & à ſes récompenſes. Examinons, s'il vous plait, ces Principes; & voions ce que l'on a droit d'en attendre.

On nous parle, d'abord, de l'*Inſtinct Moral*, par lequel l'homme trouve de la beauté à la Vertu, & ſe ſent porté à la pratiquer. Je vous accorde, Monſieur, l'exiſtence de cet *Inſtinct Moral*; je conviens, qu'on a eu raiſon de dire, que ce ſixiéme Sens nous fait toucher

cher le bon & le mauvais des actions humaines, comme le Tact nous fait juger du poli, ou de l'inégalité des surfaces; mais, vous conviendrez aussi, que ce Sens, ou cet Instinct, n'est pas le même dans tous les hommes; qu'il est sujet à s'affoiblir, à se vicier; &, par là même, que la Loi morale, à laquelle il sert de bâse, ne pouvant être qu'une Loi variable, subordonnée à mille circonstances, n'est plus une *Loi*. —— Ajoutez à cela, que, s'il est aisé de se faire, dans la spéculation, mille belles idées de la Vertu, il ne l'est pas autant d'en mettre une seule en pratique. Ces brillantes idées naissent de l'imagination, qui se plait à les former & à se le peindre, comme l'œil à contempler des objets agréables; mais, faut-il passer de la théorie à la pratique? L'intérêt personnel, plus fort, chez le commun des hommes, que l'*Instinct Moral*, en arrête les effets; les passions détournent les regards de dessus cette beauté intellectuelle, dont ils étoient frappés; elles élévent dans le Cerveau d'épais brouillards, que les charmes de la Vertu ont bien de la peine à percer. Je sais, qu'il naît un plaisir de l'idée que l'on a écouté, dans ses actions, l'*Instinct Moral*; mais ce plai-

ſir eſt-il de nature à pouvoir être ſenti & apprécié par tous les hommes? Peut-on ſe flatter, que l'eſpérance de goûter cette douceur idéale contrebalancera, ſurtout chez la *multitude* (dont l'eſprit eſt ſi groſſier, & les inclinations ſi charnelles) le plaiſir vif & prompt que l'on ſe promet, en ſatisfaiſant une paſſion tant-ſoit-peu vive? —— Remarquez encore, que la conſidération de la vertu, ne fera pas ſur un homme enfoncé dans le vice, une impreſſion capable de l'en retirer. Un tel homme a perdu le gout du bien moral; les plus belles peintures de la vertu ne le touchent point; il vous écoute froidement, & demeure tel qu'il eſt. —— Obſervez de plus, qu'un homme, à qui tout rit dans ce monde, peut, en contemplant, à ſon aiſe, la vertu, être frappé de ſa beauté, & en recevoir des impreſſions efficaces; mais, placés ce même homme dans l'adverſité; qu'il éprouve des maux qu'il doive à ſa vertu, (cas aſſez ordinaire) croiez-vous, que l'*Inſtinct Moral* ſuffira pour enchainer cet homme à ſes devoirs, & l'empêcher de dire avec *Brutus* » O Vertu, tu m'as » trompé! « —— Enfin, Monſieur; quel que ſoit l'*Inſtinct Moral*, a-t-il la force d'une

Sanction? S'il *diſpoſe* à la pratique de la vertu, en impôſe-t-il l'*obligation*? S'il eſt un *attrait*, eſt-il un *commandement*? C'eſt à quoi je vous prie de me répondre.

L'*Honneur*! Me direz-vous, l'*Honneur*! Grand principe de Vertu, qui vient à l'appui de l'*Inſtinct Moral*. Mais, Monſieur, qu'eſt-ce donc que cet *honneur*? J'en entens beaucoup parler; mais les idées que je m'en fais varient ſelon les tems, les lieux & les perſonnes. Ici, j'apprens, qu'un tel paye ſcrupuleuſement ſes *dettes d'honneur*, c'eſt-à-dire, celles du jeu, & ne s'embarraſſe point de toutes les autres. Là, on me raconte, que deux Amis viennent, par *point d'honneur*, de ſe couper la gorge. Je connois un de vos gens-à-*honneur*, qui met le ſien à défier les plus forts bûveurs, & à ſe vanter des excès même qu'il n'a pas commis. Un autre met ſon *honneur* à triompher de celui des femmes qui paſſent pour les plus ſages, & à tirer vanité de ſes ſéductions. M. . . . . eſt un Courtiſan ſervile; il appuie les deſſeins les plus injuſtes; il fait avorter les meilleures entrepriſes; il eſt de toutes les cabales; il ſe prête à toutes les manœuvres; mais il fait figure; il tient table ouverte; il change de

train tous les mois. C'eſt *un homme d'honneur* ! Il le penſe, du moins ; ſouvent même il ſe l'entend dire. Le Chevalier T..... regarde un démenti comme le plus ſanglant affront. On croiroit que l'*honneur* lui fait abhorrer juſques-à l'apparence de la fauſſeté & du menſonge ; point du tout ! J'ai vû ce même homme, après avoir fait ſouvent parade d'Athéïſme, ſe donner pour très bon Chrétien à un Evêque, dont il attendoit une faveur. Je l'ai vû aſſiſter au Culte-Public, & communier, avec toutes les apparences de la dévotion, juſques-au moment où cette faveur lui fut accordée. De grace donc, Monſieur, (dûſſiez vous traiter de pédantiſme ma demande) donnez-moi de l'*Honneur* une définition claire & nette ; mais en attendant, daignez m'apprendre ce que l'on peut eſpérer de l'*honneur*, quel qu'il ſoit, d'un Manœuvre, d'un Porte-faix, d'un Payſan ? Ou, dites-moi, ſans détour, ſi vous penſés, qu'il importe peu à la Société, qu'il y ait des motifs de conduite pour le Vulgaire, moiennant qu'il y en ait pour les Gens du monde ?

Je vous entens, Monſieur ; vous me renvoiez ici aux *Loix Humaines*, comme à un ſupplément néceſſaire aux *Principes* dont nous ve-

nons de parler. Voici ma réponſe ; j'abrégerai, de crainte d'abuſer de votre patience.

1°. Remarquez d'abord, que tous les Légiſlateurs de l'Antiquité, *Pythagore*, *Solon*, *Lycurgue*, *Numa*, &c. ont penſé, que l'idée d'une Divinité, vengereſſe du crime, & rémunératrice de la vertu, étoit une bâſe néceſſaire à toute Légiſlation. Vos Philoſophes diront-ils, que leur Autorité eſt plus reſpectable que celle de ces grands hommes ? Ils ſont trop modeſtes pour cela.

2°. Si vous voulez que l'on s'en tienne aux *Loix humaines*, ne ſerez-vous point effraié du nombre prodigieux de ces Loix, & de l'extrême rigueur avec laquelle il faudroit en maintenir l'exécution ? Quant à moi, je ne crois, ni à la poſſibilité du Côde qu'il faudroit faire, ni à la grande influence des ſupplices ſur les mœurs, ni à la bonté de la forme de Gouvernement ſous lequel il faudroit vivre.

3°. Que de crimes échappent à la rigueur des Loix, parce qu'on ne peut en découvrir les Auteurs ! Que de méchans ſavent prendre les apparences de la vertu ! Que de vices, tels que l'ingratitude, la dureté, l'envie, &c. contre leſquels les Loix ne peuvent ſtatuer au-

cune peine ! Combien de fois il arrive, que celui qui enfreint une Loi, y trouve mieux ſon intérêt que s'il l'avoit obſervée. Dans combien de cas le Magiſtrat n'eſt-il pas forcé de laiſſer des crimes impunis, parceque la punition entraineroit de plus grands crimes, ou, porteroit ſur un trop grand nombre de coupables ?

4°. Il eſt à remarquer, que l'établiſſement même des Loix a fait imaginer à l'homme des manœuvres obſcures, afin d'arriver impunément à ſon but ; & que les formalités, dont les Loix abondent, ſervent encore à inſpirer de la confiance à celui qui eſt tenté de les enfreindre.

5°. Quand les Loix humaines pourroient empêcher tous les crimes, ſuffiroient-elles auſſi pour faire naître la compaſſion, l'indulgence, la charité, & tant d'autres vertus, dont la négligence tend auſſi réellement à la deſtruction de la Société, quoique d'une manière plus lente, que la violation des devoirs que les *Loix* rendent *obligatoires* ? Si vous me dites, que les Loix pourroient aſſigner des récompenſes aux vertus, je vous demanderai, ſi l'hypocrite peut toujours être diſtingué de

Digitized by Google

l'homme de bien ? S'il ſeroit aiſé de trouver des fonds ſuffiſans pour fournir à ces récompenſes ? S'il n'eſt pas un grand nombre d'actes de vertus, qui doivent néceſſairement reſter dans les ténébres, pour produire tout le bien que l'on peut en attendre ?

6°. D'ailleurs, Monſieur, doit-on beaucoup compter ſur les *Loix humaines*, lorſqu'il eſt queſtion de perſonnes diſtinguées par leur rang, leur crédit, ou leur opulence ? On l'a fort bien dit ; les Rois, les Tyrans, les Maitres de l'Univers ſavent l'art de s'en affranchir. Elles nous vengent d'un petit Voleur, que les horreurs de la faim & l'image de la mort portent à percer notre maiſon, & à s'emparer de quelque portion de nos biens ; mais, qui eſt-ce qui nous vengera des grands Brigands qui, à la tête de cent mille de leurs eſclaves, ravagent le monde, pillent à droit & à gauche, violent les droits les plus ſacrés, rempliſſent tout de leurs concuſſions & de leurs injuſtices ? Les Alexandres puniſſent ſouvent des Pirates, mais qui punira les Alexandres ? Ecoutez encore ce qu'a dit ſur ce ſujet un homme qui connoiſſoit, auſſi bien que vos Philoſophes, tout ce que peuvent les Loix

Humaines. » Quand il ſeroit inutile, que les » ſujets euſſent une Religion, il ne le ſeroit » pas que les Princes en euſſent, & qu'ils » blanchiſſent d'écume le ſeul frein que ceux » qui ne craignent point les Loix Humaines » puiſſent avoir. Un Prince qui aime la Re- » ligion & qui la craint, eſt un Lion qui cé- » de à la main qui le flatte, ou à la voix qui » l'appaiſe. Celui qui craint la Religion & » qui la hait, eſt comme les bêtes ſauvages » qui mordent la chaine qui les empêche de ſe » jetter ſur ceux qui paſſent. Celui qui n'a » point-du-tout de Religion, eſt cet animal » terrible qui ne ſent ſa liberté, que lors qu'il » déchire & qu'il dévore. « Rien de mieux penſé & de mieux écrit!

7°. Vous me direz, peut-être, qu'il ſeroit plus aiſé que je ne l'imagine, de former un Côde de Loix ſages & parfaites, & d'y aſſujettir les Peuples? Un très habile Ecrivain va vous répondre.

» Avant que de croire le Projet poſſible, » il faudroit, pour l'honneur de la Philoſo- » phie, avoir eſſaié de l'exécuter; il faudroit, » que nos Docteurs Anti-Chrétiens, devenus » Miſſionnaires, euſſent déja policé, huma-

Digitized by Google

» nisé, réüni en Corps de République une Na-
» tion sauvage, & nous eussent montré de-
» quoi leur Morale sans Religion est capa-
» ble. *Platon* ne put engager autrefois une
» seule Bourgade de la Grèce à vivre selon
» ses maximes; nos Philosophes seroient-ils
» plus habiles ou plus heureux? Sans sortir
» de chez nous, quel seroit leur succès? Après
» avoir sagement banni la Religion & toutes
» ses pratiques, les Prêtres & leurs instruc-
» tions, sans doute on laisseroit au moins
» des Maîtres d'Ecole dans les Villages, pour
» apprendre à la Jeunesse les Loix & la Mo-
» rale. Je suppose qu'elle concevra parfaite-
» ment les sages réflexions dont on aura soin
» de les appuier, les raisons philosophiques par
» lesquelles il faudra prouver à un enfant
» qu'il doit honorer son père & sa mère, ché-
» rir ses frères & sœurs, aider & secourir ses
» semblables, obéir aux Magistrats, aimer son
» Roi & sa patrie. Comme il sera question de
» décerner des chatimens pour tous les vices,
» des récompenses pour toutes les vertus, il
» est clair que les Tribunaux ordinaires ne suf-
» firont plus; qu'il sera nécessaire d'établir, au
» moins dans chaque Paroisse, un ou plusieurs

Digitized by Google

„ Inſpecteurs des mœurs, pour veiller ſur la
» conduite des particuliers, décerner les pei-
» nes & les récompenſes. Déja je vois un Cler-
„ gé en robe courte, & ſous un autre nom,
» s'établir ſur les ruines de l'ancien. Sans dou-
» te ces Cenſeurs ſans Religion ſeront plus
„ éclairés, plus intégres, plus vigilans, plus
» charitables, plus incorruptibles que les Prê-
» tres. Une charge ſi importante regarde di-
„ rectement nos Philoſophes; ils ſont les Doc-
„ teurs-nés du Genre-humain. Les voilà
» donc chargés de ſavoir, ſi tel Citoien eſt
» mauvais père ou mauvais mari, s'il eſt trai-
» tre ou parjure, diſſipateur ou brutal, avare
» ou trompeur, pareſſeux ou mauvais écono-
» me. Ils ſeront obligés d'entretenir l'union
» dans les mariages, la paix dans les familles,
» la décence parmi les jeunes gens; de récon-
» cilier les ennemis, de prévenir les vengean-
» ces & les procès, de pourvoir à la ſubſiſ-
„ tance des pauvres & des malades, à l'édu-
» cation des Orphelins. Il ſe trouve ſouvent
» des Eccléſiaſtiques qui font tout cela par Re-
» ligion; un Philoſophe le fera par honneur &
» par zéle du bien public. Il donnera l'exem-
» ple des vertus qu'il doit récompenſer; il ne

» ſe rendra point coupable des vices qu'il doit
» punir. Sans intérêt, ſans ambition, ſans hai-
» ne, ſans prévention, ſans partialité, il ſera
» le génie tutelaire des Peuples confiés à ſes
» ſoins, un Dieu ſous la figure d'un homme.
» Un Philoſophe ne ſauroit être moins !

» Mais, écrire de belles maximes de Morale
» & de Politique dans ſon Cabinet, & les ob-
» ſerver dans la pratique, ſont des rôles bien
» différens; les faire exécuter aux autres par
» raiſon, eſt un emploi très délicat; y forcer
» les peuples par la violence & par le glaive,
» eſt le rôle d'un tyran.

» Si le libertinage & le mépris des Loix
» viennent à ſe gliſſer dans une ville ou dans
» une Province, où ſera le remède? Les cha-
» timens? Ils ſont impoſſibles, lorſque le nom-
» bre des coupables eſt trop grand; & les ſup-
» plices ne *ſont pas capables de donner des mœurs.*
» (Eſp. des Loix, Liv. 19. Ch. 17.) Parmi
» nous les Loix de la Religion ſont aſſez mal
» obſervées; parmi des Peuples ſans Religion,
» celles de la Morale auront-elles un meilleur
» ſort? Un Prince & des Magiſtrats, qui n'au-
» ront plus de mœurs, ſeront-ils capables d'en
» donner aux autres? Et quand la corruption

Digitized by Google

„ ſe ſera gliſſée dans tous les états, qui en ſera „ le Réformateur ? «

Je n'ajoute rien, Monſieur, à ces Sages Réflexions ; & je conclus de tout ce que je viens de vous dire, que des Actes vertueux peuvent être produits par l'*Inſtinct Moral*, par l'*Honneur*, & par les *Loix Humaines*, mais, que ces motifs ſont inſuffiſans ; qu'il faut, de plus, (& c'eſt ce que fait le Chriſtianiſme) fonder la vertu ſur l'*idée d'un Dieu, qui a dicté lui-même des Loix aux hommes, & qui les punira, ou les récompenſera, ſuivant la manière dont ils les auront obſervées.* Voilà, Monſieur, le Supplément néceſſaire aux Principes que nous venons d'examiner. Je le prouve en peu de mots.

L'Inſtinct moral eſt-il un attrait à la Vertu ? L'Evangile ſera une Loi qui la commande. L'Inſtinct Moral eſt-il fort ? L'Evangile prêſſera de concert avec lui. L'Inſtinct Moral eſt-il foible ? L'Evangile le ranimera, le renforcera. L'Inſtinct Moral ſe tait-il ? L'Evangile reclamera toujours les droits de la Vertu.

L'Honneur ne ſera plus un principe vague, dépendant des lieux, des tems & des perſonnes, une affaire de mode ; il ne ſera plus la conſécration d'abûs politiques, moraux, ou

Digitized by Google

religieux ; l'Evangile en déterminera la nature ; il le fera consister, invariablement, dans la pratique de ce qu'il nous dit être la Volonté de Dieu ; dans la ferme & inébranlable disposition à sacrifier à l'amour du devoir, nos gouts, nos passions, notre fortune, notre vie, notre réputation même. Quel ressort actif & puissant qu'un tel *Honneur* ! Quelle source d'Actions vertueuses ! Combien il en a produites au grand jour ! Combien sont restées dans les ténébres où elles avoient été faites !

Par raport aux Loix Humaines, l'Evangile leur donnera tout ce qui leur manque. Il fera obéir aux Rois & aux Magistrats par principe de conscience ; il proscrira tous les vices, & commandera toutes les vertus ; il réglera, non seulement l'extérieur, mais aussi les pensées, les mouvemens & les affections du cœur. Il y attaquera toutes ces passions basses & cruelles qui s'y cachent, & n'en sont que plus dangereuses. Il suppléera à l'impossibilité où sont les Loix humaines d'infliger des peines toujours certaines & toujours justes, & de distribuer des récompenses, toujours sûres & toujours proportionnées au mérite. Il dira au Roi com-

Digitized by Google

me au Sujet „ Il y a un jour marqué où tu re-
„ cevras ſelon tes œuvres ! «

Eſſayez, Monſieur, de me prouver, que ce n'eſt pas là ce que fera, par ſa nature, l'Evangile ; & ſi, comme j'en ſuis convaincu, vous n'oſez pas même faire cet eſſai, dites-moi, je vous prie, ſi vous croiez, que les Loix de cet Evangile ſeront plus reſpectables, lorſque vous aurez perſuadé aux hommes que Dieu n'en eſt pas l'Auteur ? Quant à moi, il me ſemble, que les dépouiller de ce caractère auguſte de Divinité, c'eſt inviter à les enfreindre. Il me ſemble, par exemple, que c'eſt lâcher la bride à la Cupidité, à cet amour-propre qui rapporte tout à ſoi, que de dire à l'homme „ Ce n'eſt
„ point de la part de Dieu qu'il eſt écrit, *Ne*
„ *fais pas aux autres ce que tu ne voudrois pas*
„ *qu'ils te fiſſent. Tu aimeras ton prochain com-*
„ *me toi-même.* «

En particulier, Monſieur, ſi vous otez de de l'eſprit des hommes la Foi à une Vie à venir, où le vice ſera puni, & la vertu récompenſée, quelle ſource d'actions vertueuſes ne fermez-vous pas ? Il eſt ſi évident, qu'une telle perſuaſion eſt infiniment utile à la Société, qu'un de vos Oracles, Mr. *Hume*, oui, Mr.

Digitized by Google

Hume, n'a pu s'empêcher de dire » que ceux » qui s'efforcent de détromper les hommes ſur » une Vie à venir, peuvent être de bons *raiſonneurs*, (je n'en crois rien) mais non de » *bons politiques & de bons Citoyens*, puiſqu'ils » ôtent aux paſſions leur frein, & qu'ils enhardiſſent à violer les loix de la Société & de » l'équité. « Si vous me demandez, Monſieur, comment on pourroit accorder ce paſſage, tiré des *Eſſais Philoſophiques de Mr. Hume*, avec tant d'autres qui ſe trouvent dans ce même Ouvrage? Je vous répondrai, que j'aurois trop à faire, ſi je tentois de concilier toutes les contradictions de vos Philoſophes.

Voulez-vous une Autorité, qui vous étonnera moins? » Il y a tout à perdre « dit Mr. *De la Chalotais* » pour les Etats & pour les Particuliers chez qui ſe détruit la Religion. Eh, » qu'on diſe, quel avantage il peut réſulter » pour le genre-humain, d'affoiblir dans les » Citoyens les motifs de la vertu, & les principes des bonnes actions? N'eſt-ce pas autoriſer le vice & le crime, qui n'ont jamais » de digues aſſez fortes, & que déja des motifs plus puiſſans ne peuvent arrêter? «

» Une Religion « dit l'excellent Auteur de

deux Diſcours ſur l'*Eſprit de Parti* » une Re-
» ligion épurée de préjugés deſtructeurs, dou-
» ce dans ſes principes, pûre dans ſa Morale,
» également favorable à la liberté de l'homme
» & à celle du Citoyen, faite pour lier le
» Prince à ſes ſujets & pour leur ſervir de ga-
» rant réciproque, une telle Religion, ſi elle
» pouvoit n'être que l'Ouvrage des hommes,
» devroit être reſpectée, comme le plus beau
» monument de la Raiſon humaine. Qu'impor-
» teroit que tel de ſes dogmes fut plus ou moins
» prouvé, ſi la totalité de ſes dogmes n'alloit
» qu'à rendre les hommes plus heureux? Leur
» oterez-vous des freins néceſſaires? Subſtitue-
» rez-vous l'anxiété des doutes aux paiſibles
» douceurs de la perſuaſion? Ebranlerez-vous
» le fondement de leur confiance mutuelle, en
» décriant ce gage de leur mutuelle probité?
» Quiconque attaqueroit une telle Religion,
» attaqueroit évidemment la Société. «

Mais, eſt-il beſoin d'Autorités pour ſe convaincre, que c'eſt nuire à la Société, que d'oter, ou de rendre ſuſpecte la croyance d'une Vie à venir, où le Vice ſera puni & la Vertu récompenſée? Eſt-il beſoin d'Autorités pour ſe convaincre, que les attraits de la Vertu ſont plus

plus puiſſans, à meſure que ſes biens augmentent; & que l'horreur du Vice s'affoiblit, à meſure que ſes maux diminuent? Le Sens-commun ne le crie-t-il pas à haute voix? Dis-moi, Jeune-homme! Crois-tu, que ce Monarque, à la tête de cent-mille ſoldats, ſera moins tenté de faire d'injuſtes Conquêtes, quand tu lui auras prouvé, qu'il ne rendra aucun compte des flots de ſang dont il aura inondé la terre? Crois-tu, que le Magiſtrat ſera plus ſcrupuleuſement juſte, quand tu l'auras convaincu, qu'aucun Supérieur ne fera la reviſion de ſes Arrêts? Crois-tu, que moi, Militaire, je ſerai plus courageux, plus intrépide, lorſque je ſaurai, qu'en mourant pour ma Patrie, je n'aurai que le néant pour récompenſe? Crois-tu, que ma femme ſera plus chaſte, plus fidelle, plus attachée à ſes devoirs, ſi elle eſt perſuadée, que les œuvres de ténébras ne ſeront jamais expoſées au grand jour? Crois-tu, que le Négociant cherchera moins à tromper, quand tu lui auras appris, qu'il eſt le ſeul témoin de ſes injuſtices, & qu'elles demeureront toujours impunies? Crois-tu, que ce Riche ſera plus porté à eſſuier en ſecret les larmes d'un infortuné, s'il ſe dit à lui-même, que ſon action, enſevelie dans des ombres

éternelles, ne ſera jamais récompenſée ? Crois-tu, que cet homme ſera plus fidéle à rendre un dépôt ; & que ce pauvre ſera moins tenté de ſortir de la miſére par le larcin, ſi tu leur as démontré, que, dès qu'on échape aux recherches de la Juſtice humaine, on n'a plus rien à redouter ? En un mot, crois-tu, qu'un homme qui borne ſa félicité à cette Vie, ne s'eſtimeroit pas inſenſé, & ne le ſeroit pas réellement, s'il avoit d'autre régle de conduite que ſon *intérêt* & ſon *plaiſir* ? Comment lui perſuaderois-tu, que cette régle n'eſt pas la ſeule qu'il doive ſuivre, lorſqu'il peut le faire ſans crainte, quoiqu'aux dépens des autres hommes ? Ecoute ce qu'a dit, à ce ſujet, un des plus grands Ecrivains de ce Siécle.

„ Pourquoi de la vertu ? Où ſera ſa récom-
„ penſe ? Et ſans récompenſe que devient ſon
„ être ? Son plus noble reſſort eſt dans ſa propre
„ eſtime. Cette eſtime intérieure naît du ſentiment
„ d'avoir fait le meilleur choix. Ce choix peut-il
„ être autre choſe que les moiens d'arriver au
„ bonheur ? La vertu n'eſt donc que l'amour
„ de nos vrais intérêts, & la recherche éclai-
„ rée de notre bien-être. Mais s'il n'y a rien
„ a eſpérer après la mort, quel ſera le véri-

Digitized by Google

» table intérêt de l'homme ? N'eſt-ce pas alors
„ de s'attacher à tout ce qui peut le rendre
» heureux dans la vie ? Quelquefois le vice
„ eſt notre ami dans le préſent. C'eſt notre
„ ſouverain bien, ſaiſiſſons-le. Le crime eſt
„ dans la vertu qui refuſe le bonheur qu'il
„ procure. Dès que la raiſon eſt déshéritée,
» dans l'avenir, les ſens deviennent nos ſeuls
„ Maîtres légitimes..... J'avoue, que la ſain-
„ te image de la vertu nous offre des charmes
„ qui nous attirent, & que même ici-bas elle
„ a ſes plaiſirs. Mais n'éxagérons pas les ri-
„ cheſſes qu'elle tire de ſon propre fonds. La
„ Solde chétive qu'elle reçoit ſur la terre ne
„ peut la payer de ſes peines & de ſes combats.
„ Si elle n'a rien de plus à eſpérer, en l'ad-
» mirant, nous-choiſirons un crime utile, &
„ l'intérêt perſonnel forcera toujours notre pré-
„ férence. Que ſert-il de croire un Dieu,
„ ſans les récompenſes & les peines qui le font
„ adorer ? C'eſt l'eſpérance & la crainte qui
„ arment la Conſcience. Détruiſés leur objet
» dans l'avenir, notre devoir eſt de n'aimer
„ que nous dans le préſent. Que ne trahis-tu
„ ton pays ? Que n'égorges-tu ton père trop
» lent à mourir, & qui te retient ſi longtems

„ ton héritage ? Que le Genre humain périſ-
„ ſe, ſi ſa ruine ajoute à notre bonheur ! «

Paſſez-moi, Monſieur, l'Apoſtrophe, un peu libre, que je viens de faire ! Je ne puis me défendre d'un mouvement d'indignation, quand je penſe aux coups redoublés que l'on porte depuis quelque tems au Chriſtianiſme, avec un acharnement qui tient de la fureur ! Si, du moins, vos Incrédules, vos Philoſophes, en renverſant, d'un côté, élevoient, d'un autre ! Si, à la place de l'Evangile, ils donnoient un Côde de Religion, plus rempli de ſaines idées ſur la Divinité, plus détaillé ſur nos Devoirs, plus encourageant pour l'homme de bien, plus effraiant pour le vicieux, plus conſolant pour l'infortuné, plus propre à rendre les hommes heureux ſur la terre, & à étancher cette ſoif d'immortalité que la nature a miſe au fond de leur ame ! On ſeroit tenté de croire qu'on leur a cette obligation, en voiant les noms qu'ils ſe donnent, réciproquement, dans leurs Ecrits, de *Précepteurs du Genre-humain*, de *Flambeaux des Nations*, de *Bienfaiteurs des hommes !* On s'attend à trouver dans leurs Ouvrages tout ce qui peut ſatisfaire pleinement l'eſprit & le cœur ! Mais, Mon-

Digitized by Google

ſieur, que l'on eſt trompé dans ſon attente !

J'apprends de celui-ci » que le monde eſt » une des combinaiſons infinies du hazard ; « de celui-là „ que Dieu & le monde ſont une „ ſeule & même choſe. « L'un me dit tout crûment „ qu'il n'y a point de Dieu. » L'autre, » qu'il y en a un, mais dont l'indolen„ ce & le repos ſont l'apanage & la félicité. « Ici, je lis que » l'homme eſt machine, plante, „ plus que machine. « Là, que „ ſi je ne » ſuis pas un bœuf, j'en dois rendre graces à » mon Organiſation. « Celui-ci me déclare, » qu'admettre une Providence, c'eſt aſſujettir » l'Auteur de la nature à des attentions péni» bles & continuelles, pour un deſſein auſſi „ petit que la conſervation de l'Univers. « Celui-là, » que, dans un ſiécle auſſi éclairé „ que le nôtre, il eſt démontré, par mille » preuves ſans replique, qu'il n'y a qu'une vie „ & qu'une félicité ; & que l'orgueilleux » Monarque meurt tout entier, comme le » ſujet modeſte & le chien fidéle. « Ici, l'on m'aſſûre que „ la Religion naturelle ſuffit à » l'homme. « Là, on me dit » qu'il n'exiſte » point de Religion naturelle ; que la Nature » ne peut point nous découvrir de Syſtême re-

» ligieux ; que l'expérience & la raiſon ne » peuvent point en produire ; que toute Reli- » gion eſt, par ſon eſſence, toujours en con- » tradiction avec la nature & avec elle-mê- » me. « Conflict, Anarchie d'opinions ! De ſorte qu'après la lecture de ces Ouvrages ſi pompeuſement annoncés, je me retrouve dans les ténébres du Paganiſme ; je ne ſais, ni d'où je ſors, ni ce que je ſuis, ni ce que je dois faire, ni ce que j'ai à craindre ou à eſpérer après la mort. Si je m'arrête à ce en quoi le plus grand nombre de ces *Philoſophes* ſemble s'accorder, je vois, qu'aux idées nobles & relevées que le Chriſtianiſme me fait concevoir de l'homme, je ſuis forcé d'en ſubſtituer d'autres, qui le dégradent & l'aviliſſent, qui le font ramper ſur la terre avec la brute, lui donnent à-peu-près la même deſtination pendant ſa vie, & le même partage, à ſa mort.

Ah, Monſieur ! L'affreuſe lumière que celle qui ne me frappe que pour me jetter dans des doutes & des perplexités ; que pour me donner de moi-même des ſentimens vils & abjects ; que pour m'ôter les plus puiſſans motifs à la vertu ; que pour ne me montrer, après

trois ou quatre jours d'exiſtence, ſouvent malheureuſe, que la deſtruction totale de mon être, & l'éternelle ſéparation de tous les objets auxquels mon cœur s'eſt lié ſur la terre! Cruelle Philoſophie! Ton odieux flambleau eſt ſemblable à l'éclair, qui ne brille au ſein de l'obſcurité & de la tempête, que pour offrir un ſpectacle d'épouvante & d'horreur!

Non, Monſieur! Il ne m'eſt pas poſſible de concevoir comment un homme peut entrer dans ſon Cabinet, prendre tranquilement ſa plume, & conſacrer ſes talens à la ruine d'une Religion, qui donne de Dieu les idées les plus ſaines & les plus ſublimes; — qui éléve & honore la nature humaine, par l'origine qu'elle lui aſſigne; — qui fait du devoir d'*aimer Dieu & les hommes*, le premier & le plus grand des devoirs; ---- qui rendroit la Société auſſi heureuſe qu'elle peut l'être, ſi les Loix qu'elle preſcrit étoient ſcrupuleuſement obſervées, puiſqu'on ne verroit que des riches charitables, des pauvres laborieux & patiens, des maîtres humains, des domeſtiques fidéles, des Princes juſtes & équitables, des ſujets affectionnés & obéiſſans; —— qui offre à l'homme foible, des reſſources après ſes fautes, à

l'homme affligé, des conſolations, à l'homme mortel, l'eſpérance d'une vie qui n'aura point de fin. Comment, en particulier, cet homme peut-il ſoutenir cette penſée » Je vais „ ôter toute reſſource, toute conſolation, à „ cet Epoux, à ce Père, à cet Ami, qui » pleurent ſur la tombe de ces perſonnes que » la mort vient de leur enlever, Je les vois „ ſe ſoulager par la perſpective de bonheur » & de réünion, que l'Evangile leur préſente. » Afin de les déſeſpérer, je vais leur dire; „ *Cette poudre, que tu arroſes de larmes, ſera* „ *éternellement poudre* ! *Jamais tes yeux ne re-* „ *verront ces perſonnes chéries* ! *Elles ſont pour* „ *toujours entre les ſerres de la mort* ! *Le néant* » *eſt leur partage, comme il ſera le tien* ! . . . « » Homme barbare ! « (lui crie cet Infortuné qu'il poignarde) » Sous quel Aſtre ſiniſ- „ niſtre ès-tu né ? * Dans quelle heure de „ déſeſpoir as-tu reçu le jour ? Quelles furies „ ont agité ton Imagination, pour enfanter » ce Syſtême deſtructeur des biens & des „ Etres ? Si tu te plais à former l'horrible » vœu de l'anéantiſſement, à étouffer la voix „ de ta raiſon qui t'annonce l'Immortalité, & „ celle de ton cœur qui la déſire, ſavoure, ſeul,

* Expreſſions d'Young.

„ ce plaiſir amer ! Cache-moi ce néant que
„ j'abhorre ! Si mon eſpérance eſt illuſoire ,
„ combien cette erreur m'eſt chère ! Que ce
„ menſonge conſolant ſeroit encore préférable
„ à la triſte vérité ! «

Je m'arrête ici, Monſieur. Je vous invite à réfléchir ; ſi tant eſt que vous le puiſſiez encore, dans ce délire philoſophique, qui eſt de mode, & au milieu du tourbillon de frivolités où je ſoupçonne que vous paſſés votre vie. *Je ſuis* &c.

Le Capitaine DARINGTON.

VOilà, Monſieur, mot pour mot, la Lettre de mon Militaire. Je fus d'abord fort embarraſſé, après la lecture de cette Capucinade ; j'étois tenté d'en faire ſentir à l'Ecrivain toute l'abſurdité ; & vous comprenez combien cela m'eut été facile ; mais craignant une ſeconde Epitre, & peut-être une troiſiéme, & une quatriéme, auſſi longues & auſſi ſoporifiques que la premiére ; me rappellant, d'ailleurs, le ſombre ſourcil & la fiére contenance de cet homme, au Caffé de *Toms*, je pris le parti d'abréger toute cette affaire, en tournant ainſi ma réponſe.

Digitized by Google

Monſieur,

Je me ſuis queſtionné, comme vous m'y exhortez dans votre Lettre, & j'ai vu, qu'en effet, je ſuis moins incrédule, que je n'ai cherché juſques-à préſent à le paroitre. Vous m'avez très bien fait ſentir, qu'attaquer le Chriſtianiſme, c'eſt vouloir ôter à la vertu une bâſe qui lui eſt néceſſaire, & nuire, par-là même, à la Société. Je profiterai de vos ſages leçons. Jouïſſez, Monſieur, du plaiſir d'avoir fait rentrer un jeune homme en lui-même! Recevez mes ſincéres remerciemens, en attendant que j'aille vous témoigner, de bouche, les ſentimens de conſidération & de reſpect avec leſquels j'ai l'honneur d'être, &c.

J'allai, en effet, Monſieur, le lendemain, chez ce Capucin-Militaire; il me reçut à bras-ouverts; mais il eut la cruauté de m'aſſommer encore de quelques *Conſidérations*, que le tems, diſoit-il, ne lui avoit pas permis d'inſérer dans ſa *Lettre*, qui, cependant, vous aura paru d'une longueur plus qu'honnête. Il me détailla les abſurdes motifs de ce qu'il appelloit ſa *Converſion*; il me félicita de la mienne, qui ne lui étoit point ſuſpecte; & il me dit,

Digitized by Google

que ſi je voulois ne plus *m'enrôler ſous les étendarts de l'incrédulité*, il ne ſauroit trop me recommander de m'en tenir aux Vérités qui dattent de la Fondation du Chriſtianiſme; de diſtinguer l'or, du billon théologique; d'être, comme lui, Chrétien de la vieille roche, c'eſt-à-dire, non pas ſelon les Péres de l'Egliſe, non pas ſelon les Papes, non pas ſelon les Conciles, non pas ſelon les Théologiens Polémiques, mais ſelon *Jéſus-Chriſt & les Apôtres.* Il me parut, que cet Article lui tenoit fort à cœur; il y revint par trois fois; & j'en comprens bien la raiſon. Il veut, en déblaiant le Chemin qui mêne à l'Evangile, en faciliter l'avenuë. Le tour n'eſt pas mal-adroit; plus d'un de nos Confrères s'y eſt laiſſé prendre. Quoi qu'il en ſoit, j'écoutai mon homme avec un ſérieux & une patience, dont je ne me ſerois pas crû capable. Il eſt vrai, que je dûs un peu la violence que je me fis, à une jeune & jolie fille de Mr. le Capitaine, ſur laquelle, pendant que le Père déraiſonnoit, je jettois quelques regards à la dérobée, & je formois quelques projets pour l'avenir. Mon Radoteur me vit ſi attentif, ſi touché de ſes diſcours, ſi déterminé à en faire

Digitized by Google

mon profit, qu'il m'embraſſa, la larme à l'œil, m'appella *ſon cher Proſélyte*, & me prêſſa d'aller le voir à ſa Campagne, où il devoit paſſer quelques mois. Je le lui promis; & je me retirai, en riant de ſa bon-hommie, ou plutôt, de ſon imbécille crédulité.

Si cette avanture a pu vous amuſer, je ne regretterai pas le tems que j'ai mis à vous en inſtruire. Quant à moi, Monſieur, il eſt inutile que je vous diſe, que les leçons du *Capitaine* ne m'ont point fait oublier celles du *Philoſophe*.

Je ſuis &c.

DIXIEME LETTRE.

JE ſuis, Monſieur, à la campagne, où je ferai un ſéjour de quelques mois, pour rétablir ma ſanté, un peu altérée par les plaiſirs de la Ville. Accoutumé à une vie tumultueuſe, les premiers jours de ſolitude me parurent d'une longueur ſi accablante, qu'en dépit de mon Eſculape, j'étois ſur le point de retourner à Londres, lorſqu'un ſoir, en me promenant, cette Queſtion ſe préſenta à mon eſprit » Par quelle fa-
» talité arrive-t-il que le Chriſtianiſme ſe ſou-
» tienne encore malgré les coups qui lui ont
» portés, en particulier, depuis le commence-
» ment du Siécle, par tant d'Ecrivains, diſtin-
» gués par les talens les plus rares? Comment arri-
» ve-t-il, que la Philoſophie n'ait pas encore tota-
» lement diſſipé la Superſtition Evangélique?
» Comment peut-il reſter encore un Chrétien
» ſur la terre? «

Frappé de cet étrange phénomène, j'en ai cherché les cauſes, ainſi que les moyens de détruire de fond-en-comble la Religion Chré-

Digitized by Google

tienne, ce fléau du genre-humain, & de lui ſubſtituer la *Philoſophie*, ſeule ſource de la tranquilité & du bonheur.

Ce que j'ai écrit ſur ce Sujet n'eſt encore qu'une foible ébauche. Ne regardez, Monſieur, chaque Paragraphe, que comme un Sommaire, tant ſoit peu détaillé, des divers Chapitres d'un grand Ouvrage, auquel je travaillerai, dès que j'aurai appris ce que vous penſés de cette Eſquiſſe.

§. I.

Un de nos Amis (qui a publié, en Anglois, de Sages remarques, dont je ferai quelque uſage dans ce paragraphe) obſerve, que ſi, malgré la bonté de notre Cauſe, le nombre, le zéle, l'habileté de nos Défenſeurs, & la foibleſſe de nos Adverſaires, nos Succès n'ont pas été, juſques-ici, auſſi grands qu'ils auroient pû l'être, il faut, d'abord, s'en prendre à ce que nous ne formons pas une Société régulière, qui procéde méthodiquement dans ſes Opérations. Pour réuſſir dans de vaſtes projets, l'ordre eſt d'une néceſſité abſolue. Il faut que, parmi ceux qui les ont formés, les uns

Digitized by Google

conſeillent, & les autres écoutent, les uns commandent, & les autres obéiſſent. Les premiers doivent, ſur-tout, bien étudier le caractère & les talens de leurs Diſciples, afin de les emploier en conſéquence. Voilà la Régle que nous devrions ſuivre avec une ſcrupuleuſe exactitude. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour les progrès de la Vérité, ce que tant de Sociétés ont fait pour ceux de l'Erreur? Pourquoi nos Coryphées n'imiteroient-ils pas, à cet égard, le Général d'un certain *Ordre* (avec lequel nous avons plus de raports qu'on ne l'imagine) qui, de concert avec quelques autres Chefs, faiſoit concourir, ſi merveilleuſement, tous les ſubalternes, au grand intérêt du Corps?

On dira, peut-être, que, notre Syſtême ſe bornant à détruire, nous avons moins beſoin d'ordre & de méthode, que de force & de courage. Je répons, qu'il eſt un Art pour détruire, comme il en eſt un pour élever. A quoi ne s'expoſeroit pas celui qui, voulant démolir un édifice, commenceroit par ſapper les fondemens, & par renverſer les Arcs-boutans & les Pilliers? Nous aſſiégeons une Forteresſe qui, depuis pluſieurs Siécles, tient ferme contre toute ſorte d'ennemis. Elle abonde en

Digitized by Google

munitions & en vivres ; &, malheureuſement, il ne paroit pas que nous puiſſions compter ſur une trahiſon de la part de ceux qui commandent. Nos attaques doivent donc autant être dirigées par la prudence, que ſoutenues par le courage. Il faut que des têtes froides dirigent le Siége, & aſſignent à chaque Soldat ſon poſte, ſuivant ce que l'on connoit de ſon ſavoir-faire. Tel, qui eſt incapable de conduire un détachement, pourra, ou porter une faſcine, ou jetter une grenade, ou manier la bêche, tandis que ceux qui doivent couvrir le Siége, intercepteront les Convois, préviendront les ſurpriſes, & empêcheront qu'on ne jette des ſecours dans la *Place*. Ce n'eſt que par-là que nous pouvons nous flatter de nous rendre maîtres d'une Citadelle, qui, certainement, n'a réſiſté à nos Attaques, que parce qu'elles n'ont pas été faites dans les formes.

Nous avons, parmi nos partiſans, un grand nombre de jeunes gens, très aimables, pleins de zèle & de courage, mais qui, trop prévenus en leur faveur, refuſant de ſe laiſſer conduire, voulant jouer des rôles au-deſſus de leurs forces, nuiſent plus à nos intérêts qu'ils ne les favoriſent. Ils parlent, lorſqu'un certain ſilen-

Digitized by Google

ſilence myſtérieux ſeroit plus énergique que tout ce qu'ils peuvent dire. Ils attaquent, lorſqu'ils ne devroient que ſe défendre. Ils rient, lorſqu'il conviendroit de lever les épaules. Ils raiſonnent, lorſqu'il faudroit rire. En un mot, ils ne ſavent point varier leurs propos, leur manière d'être, ni ſe camper ſuivant les tems, les lieux & les perſonnes. Aſſurément, leurs intentions & leur zèle méritent des éloges; mais je ne puis m'empêcher de dire auſſi que, très ſouvent, par trop de préſomption, ou, par une ardeur inconſidérée, ils ont fait un mal infini à notre Cauſe.

Je voudrois donc, pour parer à ces inconvéniens, que nous formaſſions, dans chaque Ville, une Société régulière —— que nous priſſions pour *Chefs*, ceux qui ſe ſeroient diſtingués par des coups vigoureuſement portés au Chriſtianiſme —— que ces Chefs ne permiſſent, à qui que ce fut, de parler en public, ou d'écrire contre la Religion, qu'après avoir été dûment immatriculé, & avoir fait connoître, dans un ou deux Examens, ſes talens & le genre de ſervices qu'il eſt le plus en état de rendre —— que les Chefs s'aſſemblaſſent, une fois par ſemaine, afin d'aviſer à ce qu'il y

auroit à faire pour le bien de la Confrairie —— qu'il y eut une Correſpondance réglée entre les Chefs des différentes Villes, & rélative à ce qui intéreſſeroit la Généralité.

Afin d'éviter la confuſion, je voudrois encore, que les Chefs diviſaſſent en 4 Claſſes ceux qui formeroient notre Hiérarchie Anti-Chrétienne. La première ſeroit celle des *Rieurs*. La ſeconde, celle des *Plaiſans*. La troiſiéme, celle des *Queſtionneurs*. La quatriéme, celle des *Raiſonneurs*. Je ne dirai, ici, qu'un mot, ſur chacune de ces *Claſſes*.

1°. On ne demanderoit de ceux qui formeroient la premiére, que de rire, ſourire, ou, ricaner, ſuivant l'occaſion, & l'on exigeroit qu'ils ne fiſſent jamais rien de plus. Pour être admis dans cette Claſſe, il ne ſeroit pas néceſſaire de ſavoir lire & écrire; il ſuffiroit d'avoir une certaine fléxibilité dans les muſcles du viſage, & un degré, aſſez commun, de pénétration & de hardieſſe. Quelque facile que fût la fonction des *Rieurs*, ils pourroient, cependant, rendre des ſervices eſſentiels. S'il arrivoit, par exemple, qu'à table, dans une Taverne, ou dans un Caffé, un de nos *Raiſonneurs* (dont je parlerai bientôt) dans une

Diſpute ſur la Religion ſe trouvat embarraſſé, un de nos *Rieurs* chercheroit à déconcerter l'Avocat du Chriſtianiſme, ou à renverſer ſes preuves, par des éclats de rire, plus ou moins forts, plus ou moins ſoutenus, ſuivant l'exigence du cas. J'ai vû de merveilleux effets de cette rûſe de guerre.

2°. La Claſſe des *Plaiſans* ſeroit compoſée de ceux qui aiant fait une ample proviſion de pointes, de quolibets, de bons-mots, d'Anecdotes Eccléſiaſtiques un peu gaillardes, ſeroient chargés de les placer à propos, dégayer la converſation, ou de la détourner, lorſque, devenant trop profonde ou trop ſérieuſe, elle paroitroit ne pas devoir ſe terminer à nôtre avantage. Je ſais que l'on dit communément, *qu'un bon mot ne prouve rien*; mais, je pourrois démontrer, par cent exemples, que, dans ce Siécle, en fait de Religion, on a grand tort de le dire.

3°. Dans une Sphère plus haute brilleroient les *Queſtionneurs*, dont l'office conſiſteroit à dérouter les Champions de l'Evangile, en les accablant de Queſtions, ſans leur donner le tems d'y répondre. Quelques jours avant mon départ de Londres, j'étois à table, dans

une Auberge, avec un jeune Officier d'une figure charmante. Il plaiſantoit fort joliment ſur l'Evangile, lorſqu'il fut interrompu par un Eccléſiaſtique, aſſis à côté de lui, en habit de Séculier. Revenu de l'eſpéce de confuſion que lui cauſa, au premier moment, l'air grave & ſourcilleux de ce Prêtre, qui entamoit un raiſonnement » Monſieur, lui » dit-il, j'ignorois que vous fuſſiez de l'E- » gliſe; mais, puiſque vous en êtes, dites- » moi, je vous prie, ce que vous penſés de » l'hiſtoire d'Adam & d'Eve? Ces pauvres » gens ne furent-il pas punis avec un peu » trop de ſévérité, pour avoir mangé une » pomme? Docteur! n'eſt-il pas bien pi- » quant que nous aions tant à ſouffrir de leur » gourmandiſe? Avez-vous une foi robuſte » au Péché originel? ---- Le Docteur vouloit répondre, mais l'Officier l'interrompant „ Pour- » riez-vous me dire « continua-t-il » dans » quelle langue s'exprima l'Ane, ou l'Aneſſe » de Balaam? De quelle taille étoit préciſé- » ment la Baleine, qui ne put digérer le » Prophête Jonas? Docteur! Vous ſeriez-vous » accommodé du régime preſcrit au Prophête » Ezéchiel? « —— Au moment où le Doc-

Digitized by Google

teur ouvroit la bouche » Pardon, Mon-
„ ſieur ! dites - moi, s'il vous plait, en quelle
„ eſpéce d'animal fut transformé Nabuchodo-
» noſor ? Ne ſerois-ce point en Docteur de
» Sorbonne? Je ſuis curieux, de mon natu-
„ rel ; & je voudrois bien ſavoir ce que vous
» penſés du Serpent qui ſéduiſit, avec tant de
„ fineſſe, la mère du ſot genre - humain ?
„ N'étois-ce point un Serpent à ſonnettes ? "
—— Ici, de grands éclats de rire déconcer-
térent tellement Mr. le Docteur, qu'il ſe le-
va de table, prit ſon chapeau, & ſe retira,
ſans ôſer proférer une parole.

La Confuſion du pauvre Docteur fit paſ-
ſer ſous les étendarts de la Philoſophie, deux
jeunes gens, qui, juſques - alors, avoient été
de zélés diſciples de l'Evangile. D'après cet
exemple, on doit juger de l'importance des
Queſtionneurs, & des Services qu'on peut en
attendre.

4°. Les *Raiſonneurs*, qui formeroient la
quatriéme Claſſe, ſeroient les *Diſputeurs* &
les *Argumentateurs* de la Société. Cet office,
le plus relevé de tous, comme étant le plus
difficile, ne ſeroit confié qu'après des exa-
mens très ſévéres ; & voici quelques - unes des

Régles qu'il importeroit de preſcrire à ceux qui en ſeroient honorés.

1ere. *Régle.* Lorſqu'il s'élévera quelque diſpute ſur la Religion, ils ſe tiendront, autant qu'il ſera poſſible, ſur la négative, & ils ne prendront, ſi je puis m'exprimer ainſi, la maſſuë du raiſonnement, qu'après avoir, d'abord, eſſaié de ſe ſervir du tranchant de la plaiſanterie.

2de. *Régle.* Ils ſe garderont bien de captiver leurs Raiſonnemens dans la forme ſyllogiſtique, trop ſéche & trop ennuieuſe. Et, en général, ils ne s'aſſerviront point aux Loix tyranniques de la Logique de l'Ecole, qui ne ſert qu'à amortir, ou à éteindre le feu du génie.

3eme. *Régle.* Ils éviteront, avec ſoin, de fixer le ſens des *termes*, parceque, plus ils en comportent, plus on a d'avantage dans une diſpute; &, par-là-même, ils chercheront à ne pas laiſſer jouïr leur Adverſaire d'une prérogative auſſi excellente.

4eme. *Régle.* Ils ſerreront leurs raiſonnemens, de crainte de fatiguer par des longueurs. Ils ſeront énergiquement brefs, fiérement précis; ils ne fraperont que des coups

Digitized by Google

de force & de lumiére. Si, cependant, ils prévoioient, qu'un raiſonnement, noié dans un déluge de paroles, embarraſſeroit leur Antagoniſte, ce cas formeroit une exception à cette Régle.

5eme. *Régle.* Ils ne mettront jamais dans leurs raiſonnemens une profondeur qui donneroit à l'eſprit un exercice trop laborieux. Dans ce Siécle, on n'aime pas tant à creuſer; on eſt pour les ſuperficies. Il importe de s'en ſouvenir.

6eme. *Régle.* S'il ne ſe préſentoit pas à leur eſprit une réponſe aux Argumens d'un Adverſaire, ou quelque ſaillie qui pût y ſuppléer, qu'ils témoignent, par un air myſtérieux & profond, ou par un regard ironique, ou par un ris concentré, qu'ils ne ſe taiſent que parce qu'ils le veulent bien; qu'ils ont en reſerve des armes dont ils ne jugent pas à propos de ſe ſervir; qu'ils ſont lâs de diſputer avec des gens qui ignorent les *grands Principes*, & qui ſont incapables de s'élever juſqu'aux Vérités ſublimes de la Philoſophie. Une telle retraite, j'ôſe le dire, eſt, à de certains yeux, une victoire.

§. II.

Les Chefs de la Société, dont je viens de parler, ſeroient chargés d'examiner attentivement les Ouvrages de nos Ecrivains, avant qu'ils fuſſent donnés au Public. Il réſulteroit de là de grands avantages.

1°. Lorſque que quelcun de nos Auteurs, emporté par ſon zéle, avanceroit des propoſitions abſolument inſoutenables, on le lui feroit appercevoir. *Exemples.*

On auroit averti les Auteurs du *Chriſtianiſme dévoilé*, & de l'*Examen Important*, qu'ils alloient trop loin, en prétendant, que *Moyſe n'a jamais exiſté*; parce qu'il eſt trop aiſé de les confondre par le témoignage des Ecrivains Juifs, qui ont, tous, cité *Moyſe*, en l'appellant le *Légiſlateur des Hébreux*; par l'opinion conſtante & invariable de ce Peuple; & par des paſſages de *Diodore de Sicile*, de *Strabon*, &c. dans leſquels il eſt parlé de *Moyſe*, comme du *Légiſlateur des Juifs.*

Ces mêmes Auteurs n'auroient pas écrit, l'un, que *du tems de Jéſus, on ne parloit point de l'attente du Meſſie*; l'autre, que *la Paleſtine étoit un pays peu fertile*; parce qu'on leur

Digitized by Google

auroit fait lire des paſſages de *Tacite* & de *Suetone*, qui prouvent, préciſément, le contraire. Ils auroient, ſans doute, répondu, qu'il eſt d'uſage, parmi nous, de n'appuier ſur l'autorité des Auteurs anciens, que lorſque leur témoignage eſt favorable à nos opinions, & de les traiter d'*ignorans*, ou de *menteurs*, lorſqu'on ſe ſert d'eux pour nous combattre. Mais j'avoue, que cet uſage m'a toujours fait quelque peine.

N. B. Je ne citerai, ſur chaque Article, que quelques *exemples*; très fâché d'être en état d'en fournir un beaucoup plus grand nombre. Cela nuit prodigieuſement à notre Cauſe.

2°. Lorſqu'il échapperoit à quelcun de nos Ecrivains de lourdes bévuës, (ce qui peut arriver aux plus habiles) on les leur feroit remarquer. *Exemples.*

On n'auroit pas laiſſé écrire à Mylord *Bolingbrock*, dans ſon *Examen Important*, que *Jérémie avoit aidé Eſdras dans la compoſition du Pentateuque*; parce que *Jérémie* étoit mort près de 130 ans avant l'arrivée d'*Eſdras* à Jéruſalem.

On n'auroit pas laiſſé dire à l'Auteur du

Chriſtianiſme dévoilé, qu'on *peut oppoſer aux miracles de Moyſe, ainſi qu'à ceux de Jéſus, ceux que Mahomet opéra, aux yeux de tous les Peuples de la Mecque aſſemblés*; parce que, ſelon l'*Alcoran* même, *Mahomet* ne fit point de miracles.

On n'auroit pas laiſſé dire à ce même Auteur, que *le Chriſtianiſme changea toujours en Deſpotes & en Tyrans, les Souverains qui le favoriſérent*; parce qu'il eſt trop connu, que le pûr *Deſpotiſme* régne préciſément chez les Nations où l'Evangile n'a pas encore pénétré.

3°. S'il arrivoit à un de nos Ecrivains de dire des choſes qui porteroient contre quelqu'autre Ecrivain, de nos Amis, on lui en feroit faire la remarque. *Exemples.*

On auroit demandé à l'Auteur des *Lettres écrites de la Montagne*, qu'il effaçat ces deux lignes; *Il faudroit enfermer ceux qui prétendent qu'un Miracle eſt une choſe impoſſible*; parceque, dans ce cas là, tel & tel de nos Auteurs ſeroit actuellement aux petites-maiſons, ou mériteroit d'y être.

On auroit encore prié cet Ecrivain d'effacer cet inſultant Paragraphe. „ Je conſultai

» les *Philoſophes* ; je feuilletai leurs Livres, » j'examinai leurs diverſes opinions ; je les » trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, » même dans leur Scepticiſme prétendu, n'i- » gnorant rien, ne prouvant rien, ſe moquant » les uns des autres ; & ce point, commun » à tous, me parut le ſeul ſur lequel ils ont » tous raiſon. « Comme cet Auteur ne ſe montre des nôtres, que lorſqu'il eſt queſtion d'attaquer le Chriſtianiſme, je ne ſais pas ſi l'on auroit obtenu ces retranchemens, & quelques autres du même genre.

4°. Si quelcun de nos *Docteurs* tomboit dans des Contradictions trop frapantes, ou fourniſſoit des armes contre lui-même, ou donnoit priſe au ridicule, il en ſeroit averti. *Exemples.*

On auroit fait remarquer à l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, qu'après avoir avancé, (ce qu'il falloit taire) que *des ames honnêtes avoient été ſéduites par les mœurs des premiers Chrétiens*, il ne falloit pas aller juſqu'à dire, que la *Morale Evangélique eſt impraticable, fanatique & nuiſible à la Société.*

On auroit dit à ce même Ecrivain, que, voulant propoſer cette Queſtion, *Comment fut-il*

poſſible qu'un Peuple entier, témoin des Miracles de Jéſus-Chriſt, conſentit à ſa mort, la demandat même avec empreſſement? il falloit éviter de peindre les Juifs, preſque à chaque page de ſon Ouvrage, comme des *monſtres de frénéſie & de férocité*, comme des gens livrés à *la ſuperſtition la plus abſurde*, au *fanatiſme le plus opiniâtre*, &c. &c. N'eſt-ce pas là, en effet, mettre, à côté de l'objection, la réponſe?

On auroit fait remarquer à l'Auteur de l'*Eſſai ſur les Miracles*, (Mr. *Hume*) qu'après avoir affirmé » qu'un témoignage, quel qu'il » ſoit, en faveur d'un miracle, nonſeulement » ne peut jamais avoir force de *preuve*, mais » qu'il ne peut pas même être amené à la *pro-* » *babilité* « il ne falloit pas convenir, dans un autre endroit » qu'il peut y avoir des mira- » cles, ou des violations du cours ordinaire de » la Nature, qui ſoient telles qu'elles puiſſent » être *prouvées* par le témoignage humain. «

On auroit fait obſerver à l'Auteur du *Syſtême de la Nature*, qu'après avoir réduit l'homme à ſa juſte valeur, en ne le faiſant *différer de la bête que par l'organiſation*, il eſt riſible de l'entendre dire, que l'*homme vertueux s'eſtime*, qu'il *ſe reſpecte*, qu'il *ſent ſa dignité*,

Digitized by Google

qu'il *eſt grand à ſes propres yeux*, &c. D'autant plus, qu'il a très bien prouvé à cet homme *vertueux*, qu'il n'eſt tel que *parce qu'il ne peut pas être autrement*; que *ſa nature l'y force*; que *toutes nos bonnes qualités ne ſont que des ſuites de notre organiſation naturelle, modifiée par des circonſtances qui n'ont nullement dépendu de nous*; que *nous ſommes ſages ou inſenſés, ſans que notre volonté entre pour rien dans ces différens états*; que *nous ſommes des inſtrumens paſſifs entre les mains de la néceſſité*. Qu'eſt-ce qu'une horloge qui *ſe reſpecte*, qui *ſent ſa dignité*, qui *eſt grande à ſes propres yeux*, parce qu'elle marque bien les heures? Ce ſont là, ſi j'oſe le dire, de ces abſurdités qui, en mettant les rieurs du côté de nos Adverſaires, peuvent nous perdre ſans retour.

On auroit dit à ce même Auteur, qu'il eſt trop comique de l'entendre fortifier l'homme contre les terreurs de la mort, par cette Apoſtrophe. » Foible Mortel! Tu prétendrois exiſ-
» ter toujours? Veux-tu donc que pour toi
» ſeul la Nature change ſon cours? Ne vois-tu
» pas dans ces Comètes excentriques qui vien-
» nent étonner tes regards, que les Planètes
» elles-mêmes ſont ſujettes à la mort? « Il

faut convenir, disoit quelcun, *que la consolation est tirée d'un peu loin !*

On auroit encore invité cet Auteur à examiner, de nouveau, les Propositions suivantes, que j'accompagnerai de quelques Notes.

» Le mouvement découle nécessairement de » l'essence de la matière ; elle se meut par sa » propre énergie. « Si cela étoit, la Matière ne pourroit pas même être conçue, un seul instant, en repos ; elle ne pourroit pas avoir différens degrés de viteſſe, différentes directions, &c.

» En humectant de la farine avec de l'eau, » & renfermant ce mélange, on trouve, au » bout de quelque tems, à l'aide du Microſ- » cope, qu'il a produit des Etres organisés, » qui jouïssent d'une vie dont on croioit la fa- » rine & l'eau incapables. « Il seroit bien à souhaiter qu'on pût faire fonds sur cette Expérience ; mais, malheureusement, tous les Phyſiciens s'en moquent aujourd'hui ; & combien de plaisanteries n'a-t-elle pas fait tomber sur son Auteur !

» Si l'on demande, d'où l'homme est venu ? » Nous répondrons, que l'expérience ne nous » met point à portée de résoudre cette queſ-

Digitized by Google

» tion, & qu'elle ne peut nous intéreſſer vé-
» ritablement. « Cette Queſtion pourra paroi-
tre, à bien des gens, très intéreſſante ; &, quant
à moi, je ne ſerois point fâché qu'on pût la
réſoudre.

» Le Contemplateur de la nature dira, qu'il
» ne voit aucune contradiction à ſuppoſer que
» l'eſpèce humaine, telle qu'elle eſt, a été pro-
» duite, ſoit dans le tems, ſoit de toute éter-
» nité. « L'eſpèce humaine *produite* de toute
éternité ! En croira-t-on le Contemplateur de
la Nature, quand la contradiction eſt dans les
termes mêmes ?

» La matière eſt éternelle & néceſſaire,
» mais ſes formes & ſes combinaiſons ſont paſ-
» ſagères & contingentes. « La *néceſſité* de la
matière n'exclud-elle pas toute *contingence* dans
ſes *effets* ?

» Le dernier terme de l'homme nous eſt
» auſſi inconnu & auſſi indifférent que le pre-
» mier. « *Indifférent* !

» L'homme peut être comparé à une Harpe
» ſenſible qui rend des ſons d'elle-même, & qui
» ſe demande, qu'eſt-ce qui les lui fait ren-
» dre. Elle ne voit pas, qu'en ſa qualité d'ê-
» tre ſenſible, elle ſe pince elle-même, & qu'el-

Digitized by Google

» le eſt pincée & rendue ſonore par tout ce » qui la touche. « Une Harpe qui *rend des ſons d'elle-même*, qui *ſe pince elle-même*! *Obſcurum per obſcurius*; diroit-on, dans l'Ecole.

» La ſenſibilité eſt le réſultat d'un arrange- » ment, d'une combinaiſon propre à l'animal, » enſorte qu'une matière brute & inſenſible ceſ- » ſe d'être brute & inſenſible, en *s'animali-* » *ſant*, c'eſt-à-dire, en ſe combinant avec l'a- » nimal. « Cela ſignifieroit-il, que l'animal, avant que d'être lui-même ſenſible, donne de la ſenſibilité à la matière qui s'identifie avec lui? J'aime mieux croire que je n'entens pas ce que l'Auteur a voulu dire, que de lui prêter une telle abſurdité.

» C'eſt la ſecouſſe diſtincte, ou la modifi- » cation marquée qu'éprouve le Cerveau, qui » conſtitue la *Conſcience*. « Quoi! C'eſt une *ſecouſſe* qui ſe *ſent elle-même*, qui *réfléchit ſur elle-même*?

» L'on nomme *eſprit*, *ſageſſe*, *bonté*, *pru-* » *dence*, *vertu*, &c. des diſpoſitions, ou des » modifications conſtantes ou paſſagères de l'Or- » gane intérieur qui fait agir les Etres de l'eſ- » pèce humaine. « La *prudence*, une *modifi-* *cation de l'organe intérieur*!

» Si

» Si l'homme, d'après ſa nature, eſt forcé » de deſirer ſon bien-être, il eſt forcé d'en ai- » mer les moyens; il ſeroit inutile, & peut- » être injuſte, de demander à un homme d'ê- » tre vertueux, s'il ne peut l'être ſans ſe ren- » dre malheureux. « Pourquoi cette demande ſeroit-elle *injuſte*, ſi l'on promettoit à cet homme, ſur la parole de l'Auteur même du *Syſtême de la Nature*, qu'étant vertueux, il *ſentira ſa dignité*, il *ſe reſpectera lui-même*, il *ſera grand à ſes propres yeux?* Ne ſe trouveroit-il pas amplement dédommagé de ſes ſacrifices à la Vertu, par cette vue ſi ſatisfaiſante de lui-même?

» Mr. *Locke*, & tous ceux qui ont adop- » té ſon Syſtême ſi démontré, ou l'axiome » d'*Ariſtote*, auroient dû en conclure, que tous » les Etres merveilleux dont la Théologie s'oc- » cupe, ſont de pûres chimères.... ils auroient » dû ſentir que cette Intelligence ineffable, » que l'on place au gouvernail du monde, & » dont nos ſens ne peuvent conſtater, ni l'exiſ- » tence, ni les propriétés, eſt un être de rai- » ſon. « *Locke* nioit les *Idées innées*; donc, il ne devoit pas croire en Dieu. *Negatur Conſe-*

Digitized by Google

quentia ; diroit-on encore, vraiſemblablement, à notre Auteur, dans l'Ecole.

» Les Aſſaſſins & les Voleurs, quand ils » vivent entr'eux, n'ont ni honte, ni remors. « L'Auteur a oublié qu'il venoit de dire. » Il » n'y a *point de méchant* qui ne ſoit honteux » de ſa conduite, qui ſoit vraiment content » de lui-même. «

» Le Sage lui-même pâlit à l'aſpect de la » mort. « N'eſt-ce point avouer l'impuiſſance des Conſolations philoſophiques que donne l'Auteur, dans ce Chapitre, contre les frayeurs de la mort ? *Le Sage lui-même pâlit !* Et l'Auteur prétendoit, il n'y a qu'un inſtant » que » le dernier terme de l'homme nous eſt auſſi » *indifférent* que le premier. «

» La Poſtérité t'admirera, ſi tes talens, uti- » les pour elle, lui font connoitre le nom ſous » lequel on déſignoit autrefois ton être anéan- » ti. « L'Auteur affirme, en pluſieurs endroits de ſon Ouvrage, que l'eſpérance d'une *Immortalité réelle* eſt un foible motif à la Vertu ; & il veut, ici, que l'eſpoir d'une *Immortalité chimérique* en ſoit un des plus efficaces ! Eh que m'importe ce que l'on dira de mon *être anéanti* !

Digitized by Google

„ Ne conſentons jamais, que des vices ca-
„ chés, que des crimes ſecrets nous aviliſſent
„ à nos propres yeux, & nous forcent à rou-
„ gir de nous-mêmes. « Pourquoi nous *avi-
liroient-ils*, pourquoi nous feroient-ils *rougir*,
ſi l'Auteur a été fondé à dire, que „ toutes
„ les actions des hommes, ces foibles jouëts,
„ dans les mains de la néceſſité, ſont indiſ-
„ penſables & dépendantes d'une Cauſe qui
„ les meut, *à leur inſçu*, *malgré eux*, & qui
„ leur fait accomplir, à chaque inſtant, quel-
„ ques-uns de ſes *décrets* ?

„ Hélas, par le renverſement que les er-
„ reurs des hommes ont mis dans leurs idées,
„ la Vertu diſgraciée, bannie, perſécutée, ne
„ trouve aucun des avantages qu'elle eſt en
„ droit d'eſpérer. « *Aucun*! Et c'eſt dans le
Chapitre, où l'on lit ce paragraphe, que l'Au-
teur cherche à porter les hommes à la *Vertu*,
par le ſeul motif de *l'intérêt préſent*!

„ O Homme! Sois tempérant, modéré,
„ raiſonnable, ſi tu veux te conſerver; ne ſois
„ point prodigue du plaiſir, ſi tu cherches à
„ le rendre durable. Abſtien-toi de tout ce qui
„ peut nuire à toi-même & aux autres. Sois vrai-
„ ment intelligent, c'eſt-à-dire, apprens à t'ai-

„ mer, à te conſerver, à remplir le but qu'à „ chaque inſtant tu te propoſes. Sois vertueux, „ afin de te rendre ſolidement heureux, afin „ de jouïr de l'affection, de l'eſtime & des „ ſecours des Etres que la Nature a rendu né- „ ceſſaires à ta propre félicité. S'ils ſont injuſ- „ tes, rends-toi digne de t'applaudir & de „ t'aimer toi-même; tu vivras content; ta ſé- „ rénité ne ſera point troublée; la fin de ta „ carriére, exempte de remords, ainſi que ta „ vie, ne la calomniera point.« Un Capucin même prêcheroit tout cela, & promettroit encore, par-deſſus, *la Vie éternelle.*

„ S'il n'exiſtoit point de mal dans ce mon- „ de, l'homme n'eut jamais ſongé à la Divini- „ té.« La *Reconnoiſſance* n'eſt-elle point un ſentiment auſſi naturel à l'homme que la *Crainte*?

„ Seroit-on bien étonné, s'il y avoit, dans „ un Cornet, cent mille dès, d'en voir ſortir „ cent mille *ſix* de ſuite? Oui, ſans doute, „ dira-t-on; mais ſi ces dès étoient tous pipés, „ on ceſſeroit d'en être ſurpris. Eh bien! Les „ molécules de la Matière peuvent être com- „ parées à des dès *pipés*, c'eſt-à-dire, produi- „ ſent toujours certains effets déterminés; ces „ molécules étant eſſentiellement variées par

Digitized by Google

„ elles-mêmes & par leurs combinaiſons, elles „ ſont *pipées*, pour ainſi dire, d'une infinité „ de maniéres. La tête d'Homère, ou la tête „ de Virgile n'ont été que des aſſemblages de „ molécules, ou ſi l'on veut, de dès pipés par „ la Nature, c'eſt-à-dire, des êtres combinés „ & élaborés de maniére à produire l'*Iliade* ou „ l'*Enéide*. « Cent mille dès, qui ſe ſeroient eux-mêmes *pipés*, m'étonneroient fort. Cent mille molécules, ou un million de molécules, qui ſe ſont *pipées* elles-mêmes pour former l'*Iliade* ou l'*Enéide*, m'étonnent bien d'avantage! Ou plutôt, j'avoue, humblement, que je n'entens rien à toute cette *piperie*. Et ſi, comme il me le paroit, c'eſt cependant là la bâſe de tout le *Syſtême de la nature*, il auroit été fort à ſouhaiter, que l'Auteur eut moins dit ſouvent, à cet égard (comme à pluſieurs autres) *j'ai prouvé*, & qu'il eut prouvé d'avantage.

„ Addreſſons nous à la nature; elle nous „ procurera une foule de biens, lorſque nous „ lui rendrons les honneurs qui lui ſont dûs; „ elle nous fournira de quoi ſoulager nos maux „ phyſiques & moraux, quand nous voudrons „ la conſulter; elle ne nous punit, ou ne nous „ montre des rigueurs que lorſque nous la mé-

„ prisons pour prostituer notre encens aux Idoles que notre imagination éléve sur le thrône „ qui lui appartient. « Des *honneurs dûs à la* » *Nature* ! Un *thrône qui lui appartient* ! Un *encens* qui devroit lui être offert ! L'Auteur chercheroit-il à établir un nouveau Culte, en faveur des *Molécules de la Matière qui se sont pipées elles-mêmes* ?

Je ne me suis arrêté sur le *Système de la Nature*, qu'à cause de son importance & de sa célébrité. J'aurai encore occasion, dans la suite, de faire quelques autres observations sur cet Ouvrage.

5°. En général, les *Chefs* de la Société ne permettroient point l'impression d'un Manuscript, s'il devoit former un gros & pesant *in-octavo*; (défaut essentiel du *Système de la Nature*, qui renchérit ce Livre, empêche qu'il ne soit facilement colporté, & en rend pénible la lecture.) s'il étoit chargé d'une pédantesque Erudition; si le stile n'étoit pas élégant, antithétique, tant soit peu bouffon; si les raisonnemens étoient trop secs, trop abstraits, ou trop longs; sur-tout, si l'Ouvrage n'étoit pas lardé de joieuses Epigrammes contre les Gens-d'Eglise, de ces saillies heureuses, que les Sots appellent des *impiétés*, & d'autres appas de ce

Digitized by Google

genre, qui attirent les Lecteurs, & les multiplient.

§. III.

Il ne ſeroit pas mal, encore, que les *Chefs de la Société* donnaſſent un Catéchiſme Anti-Chrétien, en deux *Parties*. La première contiendroit des Réponſes claires, courtes, & poignantes, à certaines Queſtions, rélatives au Chriſtianiſme, que répétent ſans ceſſe nos Adverſaires, & qui, ſouvent, ont embarraſſé nos Novices, quelquefois même nos Docteurs. *Exemples.*

Si les Apotres avoient été des *Impoſteurs*, auroient-ils choiſi pour leur Héros, un homme crucifié à Jéruſalem? —— Auroient-ils débuté dans les lieux mêmes où devoient s'être paſſés les Faits dont ils s'authoriſoient? --- Seroient-ils entrés dans des détails ſur ces Faits? ---- Auroient-ils affronté les ſupplices & la mort pour ſoutenir une impoſture?

Si les Apôtres avoient été des *fanatiques*, des *enthouſiaſtes*, comment ſeroit-il poſſible, qu'ils euſſent tous été attaqués de la même maladie? ---- Comment la Doctrine qu'ils ont annoncée, ſeroit-elle ſortie de douze Cerveaux

dérangés ? — Comment ces douze *Visionnaires* seroient-ils venus à bout d'éclairer l'Univers ? — Comment leurs succès auroient-ils surpassé ceux des plus grands *Philosophes* de l'Antiquité ?

Dans la 2de. *Partie*, on répondroit à des Questions philosophiques, telles que celles-ci.

Quelle est la sorte de *Méchanisme* qui produit, dans la *matière*, la *pensée*, le *plaisir*, & la *douleur* ? La figure *ronde* a-t-elle plus de vertu pour cela que la figure *quarrée*, ou la *triangulaire*, plus que la *ronde* ? —— Quelles sont les différentes *formes* & les différens *mouvemens* d'où naissent les différentes facultés *intellectuelles* de la *Matière* ? La *Liberté*, par exemple, est-elle dûe, comme le prétend *Lucrèce*, à la *déclinaison des Atômes* ? — N'est-il pas dangereux de ramener toutes les actions des hommes à l'*intérêt personnel* ? —— Le Système de la matérialité & de la mortalité de l'ame n'avilit-il pas l'homme ? N'est-il pas propre à le détourner de la Vertu ? Ne lui ferme-t-il pas une grande source de Consolations dans les malheurs de la vie ? Ne le livre-t-il pas au désespoir, quand il voit approcher la mort ?

Digitized by Google

N.B. On pourroit, peut-être, accompagner chaque *Réponſe*, d'une bonne plaiſanterie, ou d'un petit Conte, à l'uſage de ceux qui ne ſont pas capables d'en imaginer.

§. IV.

Il y a, ſans doute, beaucoup d'adreſſe à répéter ſouvent, comme le font nos *Ecrivains*, certaines objections contre le *Chriſtianiſme*; ſurtout, ſi l'on a l'heureux talent de les faire paroître ſous des formes différentes. Il arrive de-là, que les Défenſeurs de la Religion ſe lâſſent de répondre; que l'on perſuade à bien des gens que ces Objections, ne fuſſent-elles que des vétilles, ſont d'une grande force, & qu'on ne les propoſe de nouveau, que parce qu'elles ſont reſtées ſans réponſe, ou parce qu'on n'y en a fait que de mauvaiſes. Je voudrois, cependant, que nous ne fiſſions pas uſage de ce *moien*, juſqu'à la ſatiété. J'ai trouvé les *Ecuries de Salomon*, la *Baleine de Jonas*, & le *Figuier maudit*, dans plus de vingt de nos *Brochures* imprimées dans l'eſpace de deux ou trois ans. Oh, en vérité, c'eſt un peu trop! Quelque terraſſantes que ſoient ces difficultés,

Digitized by Google

je ſuis d'avis que nous les laiſſions dormir, au moins, pendant cinq ou ſix années. Il n'y aura point alors d'inconvénient à les faire reparoitre.

Je penſe de même ſur les plaiſanteries que fourniſſent les noms obſcurs & ridicules de *Jaques*, de *Matthieu*, de *Simon Barjone*, &c. Quelles que bonnes que ſoient ces plaiſanteries, il eſt à craindre qu'elles ne perdent de leur piquant, ſi elles ſont trop ſouvent répétées.

§. V.

Lorſque nos *Ecrivains* ſe ſont hazardés à citer, dans leurs *Ouvrages*, des Auteurs Anciens, un *Sanchoniaton*, un *Chérémon*, un *Manéthon*, des *Pères Grecs* ou *Latins*, leur Erudition a plus nui à notre Cauſe, qu'elle ne lui a été favorable. J'ai remarqué, qu'ils ont toujours eu la mortification de ſe voir mal-menés par de lourds & poudreux Théologiens, (tel qu'un *Bentley*, de fâcheuſe mémoire) qui aiant par deſſus nos Défenſeurs le triſte don des Langues-mortes, vérifient nos citations ſur les Originaux, & en comptent tous les mots, pour nous reprocher juſqu'à l'omiſſion d'un ſeul. Laiſſons donc (ſauf meilleur avis)

Digitized by Google

à nos peſans Adverſaires le dégoutant fatras d'une Erudition Grecque & Latine; & ne leur envions pas l'épaiſſe organiſation requiſe pour s'illuſtrer en ce genre.

Je vois que, depuis quelque tems, nos Auteurs ont pris le parti de citer des Ouvrages *Chinois*, ou *Perſans*, le *Weidam*, le *Sadder*, le *Chou-king*, &c. &c. Ce nouveau genre d'Erudition nous ſera-t-il favorable, lorſque ces Ouvrages ſeront plus connus? Il faut tout eſſaier. Je penſerois même que, comme l'on parle d'un grand nombre de Livres, écrits par des Prêtres Lamas, en langue Thibétaine, il ne ſeroit peut-être pas mal d'en faire un Corps de reſerve, que l'on tiendroit prêt, au beſoin.

A propos des *Chinois*, je crois devoir avertir nos Ecrivains, qu'ils peuvent ceſſer d'exalter leur Gouvernement & leurs Mœurs. Ce *moien*, d'abord ſi ſagement emploié pour décrier le Chriſtianiſme, eſt devenu inutile, depuis que l'Amiral *Anſon*, qui, malheureuſement, a été ſur les lieux, a peint les *Chinois* comme un Peuple *fripon*, *lâche*, *menteur*, *perfide*, &c. & a prouvé, par des faits, que ſa peinture n'étoit point outrée.

Digitized by Google

Puisque je parle de nos *Moiens uſés*, j'avertis encore ici nos Ecrivains, qu'ils peuvent mettre dans ce rang les éloges qu'ils prodiguent à *Julien*, & les épithètes injurieuſes dont ils accablent *Conſtantin*, ſurnommé, *le grand*. Il n'eſt, aujourd'hui, perſonne qui ne ſache, que *Julien* ſe déshonora par la ſuperſtition la plus outrée & la plus ridicule; & que *Conſtantin*, ne fit mourir *Maximilien Hercule*, que parce qu'il lui avoit tendu des piéges; *Licinius*, parce qu'il tramoit ſans ceſſe des projets contre lui; *Criſpus*, parce qu'il fut trompé par les calomnies de *Fauſta*; & *Fauſta*, parce qu'il fut éclairé ſur ces calomnies.

§. VI.

L'Etabliſſement d'un Corps nombreux, protégé par les Gouvernemens, & payé pour entretenir un Culte Religieux, nuit infiniment aux progrès de la Philoſophie. Quel mal les Sermons, ſeuls, ne pourroient-ils pas nous faire, ſi ceux qui en ſont chargés n'avoient pas la mal-adreſſe d'en inonder le Public! Il eſt très heureux pour nous qu'ils ne ſentent pas, que lors-même qu'ils ſeroient tous des *Chryſoſto-*

Digitized by Google

mes, le dégout naîtroit toujours de la seule abondance. Quoi qu'il en soit, n'aiant pas pû se flatter, jusques-à présent, de renverser une Institution, favorisée par des Rois & des Magistrats intéressés à cacher au Peuple la Vérité, les Défenseurs de notre Cause ont pris, dès longtems, le parti de rendre odieux, ou ridicules, les Ministres de la Religion, en les peignant comme des gens » qui éteindroient, » s'ils le pouvoient, jusqu'à la lumière natu- » relle; qui sont toûjours animés d'un esprit » de persécution contre tous ceux qui ont le » courage de penser par eux-mêmes, & qui re- » fusent de se laisser mener, les yeux bandés, » & les fers aux mains, par leurs Vénérables » Conducteurs; &c. &c. «

Je ne conteste point la légitimité & la sagesse de ce moyen; mais je dis, que si, à l'imitation de l'Auteur du *Système de la Nature*, & de quelques autres Ecrivains, nous le prodiguons, il est à craindre qu'on ne le suspecte, ou qu'il ne perde, enfin, de son efficacité. Il faudroit donc, selon moi, dans chaque Brochure de cent-cinquante pages, nous réduire à trois ou quatre sorties contre le *Clergé*, placées à distances égales, & portant une forte empreinte

d'indignation, ſans cependant pécher par une démeſurée hyperbole.

§. VII.

Juſques-ici nos *Auteurs* avoient cherché à révolter contre le Chriſtianiſme, en faiſant enviſager, comme lui appartenant en propre, un tâs d'abſurdités, ſorties du Cerveau des *Héréſiques*, des *Commentateurs*, des *Théologiens*; & cet Artifice leur avoit réuſſi, à ce qu'il me ſemble, au-delà-même de ce qu'ils en pouvoient eſpérer. Pourquoi donc quelques-uns d'entr'eux y renoncent-ils aujourd'hui? J'ai lû, avec un grand déplaiſir, les Paragraphes ſuivans, dans deux *Brochures*, d'ailleurs excellentes, intitulées, *Dieu & les hommes*, *L'Epitre aux Romains*.

» Chaque Secte a tellement corrompu la » Religion de *Jéſus*, que celle des Chrétiens » lui eſt toute contraire..... Jéſus a-t-il dit, » qu'il y avoit en lui *deux Natures*? Non; & » nous lui en donnons *deux*. Jéſus a-t-il dit, » que Marie étoit *Mère de Dieu*? Non; & » nous la faiſons *Mère de Dieu*. Jéſus a-t-il dit, » qu'il étoit *Trin* & *Conſubſtantiel*? Non; &

„ nous le faiſons *Trin* & Conſubſtantiel..... „ On a changé la Doctrine Céleſte « (*Céleſte* ! Quel aveu !) » de Jéſus-Chriſt, en une Doctri- „ ne infernale. «

» Vous ne trouverez dans les *Conſtitutions* » *Apoſtoliques*, ce Monument du Second Siécle, ni *Trinité*, ni *Conſubſtantialité*, ni *Tranſubſtantiation*, ni *Confeſſion Auriculaire*. Vous » n'y verrez point que la Mère de Jéſu ſoit *mère de Dieu*, que Jéſu eut deux natures & » deux volontés, que le St. Eſprit procède » du Père & du Fils. Tous ces ſinguliers ornemens de fantaiſie, *étrangers à la Religion* » *de l'Evangile*, ont été ajoutés, depuis, au » groſſier batiment que le fanatiſme & l'ignorance élevaient dans les trois premiers ſiécles..... Aucun Evangile n'a mis dans la » bouche de Jéſu, ce blaſphême, *qu'il étoit* » *Dieu, conſubſtantiel à Dieu.* «

Un Avocat de l'*Evangile* tiendroit-il un autre langage ? Si je voulois décrier mon ennemi, loin de détruire, ou d'affoiblir les bruits calomnieux qui courroient ſur ſon compte, ne m'efforcerois-je pas de les accréditer & de les répandre ? Eſt-ce, en ſimplifiant le *Chriſtianiſme*, en le rapprochant de la *Raiſon*, en invitant à

ne le chercher que dans *les paroles de ſon Auteur*, que j'indiſpoſerai contre lui ?

Je remarquerai, que l'artifice, dont nous avions fait uſage, eſt d'autant plus heureux, que les *Théologiens* éclairés n'oſent pas écrire, que leur abſurde *Orthodoxie* n'eſt pas dans l'*Evangile*, de peur d'être accuſés d'héréſie par leurs Confrères, & d'en être traités, avec plus ou moins de rigueur, ſuivant l'étendue de cette héréſie.

L'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* a, dans de certains momens, ſi bien ſenti la bonté de ce *moien*, qu'il a mis ſur le compte de l'Evangile les *Couvens*, & le *Célibat*. » Quel cœur « s'écrie-t-il » aſſez barbare pour refuſer des larmes au ſort de ces victimes, tirées d'un Sexe » enchanteur, que la nature deſtinoit à faire » le bonheur du nôtre ! Dupes infortunées de » l'enthouſiaſme du jeune age, ou forcées par » les vues intéreſſées d'une famille impérieuſe, » elles ſont pour toujours bannies du monde ; » des Sermens téméraires les lient pour jamais » à l'ennui, à la ſolitude, à l'eſclavage, à la » misère ; des engagemens, contredits par la » nature, les forcent à la Virginité. « Et il conclud » En un mot, le *Chriſtianiſme* ſemble

» ble avoir pris à tâche de combattre en tout » la nature & la raiſon. « Et dans un autre endroit » Dieu avoit formellement ordonné » à tous les Etres de *croître & de multiplier* ; » ſon *Fils*, dans *l'Evangile*, vient annuller cette » Loi ; il prétend, que pour être parfait, il » faut ſe priver du mariage, réſiſter à l'un des » plus preſſans beſoins de la nature, mourir » ſans poſtérité, refuſer des Citoiens à l'Etat, » & des ſupports à ſa vieilleſſe. «

Très-bien, aſſurément ! Mais, Jéſus-Chriſt n'aiant point, réellement, aboli l'Inſtitution du *Mariage*, j'aurois voulu que l'*Auteur*, au-lieu de dire, *ſon Fils*, *dans l'Evangile*, ſe fut ſervi, comme dans ſa Concluſion ſur l'article des *Couvens*, du mot général, *Chriſtianiſme*, parce qu'on peut toujours, dans un beſoin, ſe ſauver, à la faveur de cette équivoque.

§. VIII.

S'il nous convient de laiſſer à la *Doctrine* de l'*Evangile* les *Fictions Théologiques* qui ont été miſes ſur ſon compte, il nous importe auſſi de ne point déſabuſer ceux qui ſe font de fauſſes idées de ſa *Morale*, & de continuer à en faire

les peintures les plus révoltantes. Avec quels transports d'admiration & de plaisir j'ai lû, dans le *Système de la Nature*, le paralléle que je vais transcrire.

„ La *Nature* invite l'homme à s'aimer, à „ se conserver, à augmenter incessamment la „ somme de son bonheur : la *Religion* lui or- „ donne d'aimer uniquement un Dieu redou- „ table & digne de haine, de se détester lui- „ même, de sacrifier à son Idole effraiante, „ les plaisirs les plus doux & les plus légiti- „ mes de son cœur. La *Nature* dit à l'homme „ de consulter sa raison & de la prendre pour „ guide : la *Religion* lui apprend que cette rai- „ son est corrompue, qu'elle n'est qu'un guide „ infidéle, donné par un Dieu trompeur afin „ d'égarer ses Créatures. La *Nature* dit à l'hom- „ me de s'éclairer, de chercher la vérité, de „ s'instruire de ses raports : la *Religion* lui en- „ joint de ne rien examiner, de rester dans „ l'ignorance, de craindre la vérité ; elle lui „ persuade, qu'il n'est point de raports plus „ importans pour lui que ceux qui subsistent „ entre lui & un Etre qu'il ne connoitra ja- „ mais. La *Nature* dit à l'être amoureux de „ lui-même de modérer ses passions, de leur

„ réſiſter, lorſqu'elles ſont deſtructives pour
„ lui-même, de les contrebalancer par des mo-
„ tifs réels empruntés de l'expérience : la *Reli-*
„ *gion* dit à l'être ſenſible de n'avoir point de
„ paſſions, d'être une maſſe inſenſible, ou de
„ combattre ſes penchans par des motifs em-
„ pruntés de l'imagination & variables comme
„ elle. La *Nature* dit à l'homme d'être ſo-
„ ciable, d'aimer ſes ſemblables, d'être juſte,
„ paiſible, indulgent, bienfaiſant, de faire jouïr
„ ou de laiſſer jouïr ſes Aſſociés : la *Religion*
„ lui conſeille de fuir la ſociété, de ſe déta-
„ cher des créatures, de les haïr, quand leur
„ imagination ne leur procure point des rê-
„ ves conformes aux ſiens, de briſer en faveur
„ de ſon Dieu tous les liens les plus ſacrés,
„ de tourmenter, d'affliger, de perſécuter, de
„ maſſacrer ceux qui ne veulent point délirer
„ à ſa manière. La *Nature* dit à l'homme en
„ ſociété, chéris la gloire, travaille à te ren-
„ dre eſtimable, ſois actif, courageux, induſ-
„ trieux : la *Religion* lui dit, ſois humble, ab-
„ ject, puſillanime, vis dans la retraite, oc-
„ cupe-toi de prières, de méditations, de pra-
„ tiques; ſois inutile à toi-même, & ne fais
„ rien pour les autres. La *Nature* dit à l'E-

„ poux d'être tendre, de s'attacher à la com-
„ pagne de ſon ſort, de la porter dans ſon ſein :
„ la *Religion* lui fait un crime de ſa tendreſſe,
„ & ſouvent lui fait regarder le lien conjugal
„ comme un état de ſouillure & d'imperfec-
„ tion. La *Nature* &c. &c. «

Quels effets cet admirable Tableau ne doit-il point produire! Je ne ſais, cependant, s'il n'eut pas été à ſouhaiter que le Peintre eut mis un peu moins de force dans les couleurs, & un peu plus de vérité? N'auroit-il pas dû, par exemple, adoucir ces expreſſions, La Religion ordonne à l'homme de *ſe déteſter lui-même, de craindre la vérité, d'être une maſſe inſenſible, de haïr les Créatures quand leur imagination ne leur procure point des rêves ſemblables aux ſiens, d'être abject & puſillanime, d'être inutile à lui même & de ne rien faire pour les autres*, &c. ? Je craindrois qu'il ne fut un peu embarraſſé, ſi l'on le ſommoit de montrer de tels ordres dans l'Evangile. Mais, non; je penſe que le mot *Religion* étant équivoque, il ſe tireroit d'affaire, en diſant, qu'il a voulu parler de la Religion de certains Enthouſiaſtes, & non de la Religion de Jéſus-Chriſt & des Apôtres. C'eſt ainſi que l'Auteur d'*Emile*,

Digitized by Google

attaqué ſur ce qu'il prêtoit, je ne ſais quelles abſurdités, au *Chriſtianiſme*, confondit ſon Adverſaire, en proteſtant „ qu'on avoit tort de „ lui faire dire de l'Evangile, ce qu'il n'avoit „ dit que des Janſéniſtes, des Méthodiſtes, & „ d'autres dévots d'aujourd'hui. "

§. IX.

Je ne connois rien de plus propre à révolter contre la Religion Chrétienne, que de peindre les Chrétiens comme des monſtres, cent fois plus abominables que tous les Sectateurs des autres Religions enſemble. Il n'y a, pour cet effet, qu'à rappeller les maſſacres, les rouës, les gibets, les buchers des Cévennes, & près de cent mille ames péries dans cette Province; les maſſacres des Vallées de Piémont, les maſſacres de la Valteline, du tems de Charles Borromée, les maſſacres des Anabaptiſtes maſſacreurs & maſſacrés en Allemagne, les maſſacres des Luthériens & des Papiſtes, depuis le Rhin juſqu'au fond du Nord, les maſſacres d'Irlande, d'Angleterre, & d'Ecoſſe du tems de Charles I maſſacré lui-même; les maſſacres ordonnés par Marie, & par Henri VIII ſon Père, les

massacres de la St. Barthélemy en France, & quarante ans d'autres massacres depuis François II jusqu'à l'entrée de Henry IV dans Paris; les Massacres de l'Inquisition, &c. &c. &c.

Plus cette peinture sera chargée, plus elle portera l'effroi dans les ames; mais, après cela, qu'on se garde bien d'observer, comme l'a fait, sans doute, par inadvertence, un de nos plus grands Ecrivains, » que ces horreurs infernales » sont l'abus de la Religion Chrétienne, & » n'en sont pas l'esprit. « Il faut, au contraire, affirmer nettement, que tous ces massacres religieux sont une suite de ce qu'avoit déclaré le fils de *Marie*, qu'il n'*étoit pas venu apporter la paix, mais la guerre.* Que peuvent contre cette Confession de foi de Jésus lui-même, tous les Théologiens, & leurs impertinens Commentaires?

Je ne dois pas oublier d'observer ici, qu'il importe de répéter sans cesse, avec toute la confiance possible, que le *Caractère persécuteur* est particulier au Christianisme; qu'il a, le premier, donné, pour ainsi dire, le Signal de l'Intolérance. Je sais, que cela n'est pas de la plus scrupuleuse exactitude; que l'on peut objecter les guerres des Egyptiens pour les Animaux

Digitized by Google

qu'ils adoroient —— la Loi des Athéniens qui condamnoit à mort quiconque voudroit introduire des Dieux étrangers —— *Aſpaſie*, accuſée d'impiété, & que l'éloquence de *Périclés* eut bien de la peine à ſauver des mains de ſes accuſateurs —— *Anaxagore de Clazoménes*, *Diagoras de Mélos*, & *Protagoras l'Abdérien*, qui furent perſécutés, le premier, pour avoir affirmé, que le Soleil étoit une maſſe de fer ardente; le ſecond, pour avoir raillé des myſtères; le troiſiéme, pour avoir révoqué en doute l'exiſtence des Dieux; &c. Mais, ces Exemples n'étant guères connus que des Savans, le plus grand nombre de nos *Lecteurs* nous en croira ſur notre parole. Il faut ſavoir, d'ailleurs, ſacrifier des faits minucieux, à des Vérités de la plus haute importance.

§. X.

Il y a longtems que les Avocats de la Religion nous invitent à donner notre *Confeſſion de foi*. C'eſt un piége qu'ils nous tendent.

1°. Il eſt cent fois plus aiſé d'attaquer que de défendre. Celui qui défend eſt reſerré dans un terrein dont il ne peut pas ſortir. L'Ag-

greſſeur, au contraire, tourne la diſpute comme il lui plait; il attaque, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre; il a le choix des armes; il peut emploier auſſi bien des railleries que des argumens, &c. Quel avantage tout cela ne lui donne-t-il pas ſur ſes Adverſaires?

2°. Deux lignes ſuffiſent pour une Objection, tandis qu'il faudroit, quelquefois, ſix pages pour une Réponſe. Or, qui ne ſait, qu'aujourd'hui, tel qui lit volontiers une Objection de deux lignes, rejette, avec dédain, une Réponſe de ſix pages? Nous ſommes donc aſſurés, d'avoir pour nous le goût du Siécle, en nous en tenant à l'attaque.

3°. D'ailleurs, quel Syſtême de Philoſophie pourrions nous propoſer, contre lequel on ne trouvat pas preſque autant de difficultés que contre le Syſtême Chrétien? Si nous dreſſions un Plan de *Religion Naturelle*, on ne manqueroit pas de tourner contre nous la plupart de nos Objections contre la Religion Révélée, & nous aurions à ſoutenir le choc des plus terribles difficultés de *Bayle* ſur la Bonté de *Dieu*, la liberté de l'homme, la permiſſion du mal, &c. Si nous voulions y répondre, il faudroit (quel deshonneur!) recourir aux mêmes ſo-

Digitized by Google

lutions qu'emploient les Théologiens ; ſolutions qui, ſi nous les donnions pour bonnes, renverſeroient nos grandes batteries contre l'Evangile. On ſe ſerviroit de nos propres armes pour nous combattre.

4°. Enfin, comment nous accorder ſur un Syſtême de Philoſophie ? Il y a parmi nous autant d'opinions que de têtes. Nous rejettons tous la Révélation ; mais, quant à la Religion Naturelle, les uns en prennent plus, les autres moins ; il en eſt même qui n'en veulent point du tout. Tant que l'on s'en tient à attaquer le Chriſtianiſme, tous s'accordent, tous s'avancent pour porter des coups. Mais je ſuppoſe, que le Roi de France fit aſſembler les plus Beaux-eſprits anti-chrétiens de Paris, & qu'il leur dit » Donnez votre *Profeſſion de Foi* ; » je veux juger, avec mon Conſeil, ſi votre » Secte eſt tolérable, ſi elle n'eſt point propre » à troubler l'Etat & à corrompre les mœurs. « Quelque injuſte que fut cet ordre, il ne laiſſeroit pas que d'embarraſſer ceux à qui il ſeroit intimé. Ils demanderoient la liberté de conférer entr'eux, & de tenir un Synode Philoſophique pour dreſſer leur *Confeſſion* ; comme les Proteſtans d'Allemagne dreſſérent la leur

pour la préſenter à *Charlequin* & à la Diéte aſſemblée à *Augsbourg*. Suppoſons que l'on propoſat dans ce Synode de ſouſcrire aux 4 ou 5 points dont l'Auteur d'*Emile* a compoſé ſon plan de Religion naturelle, je doute, que ſur cinquante Pères de cette Egliſe Anti-chrétienne, il s'en trouvat deux qui admiſſent en entier le Symbole du Philoſophe de Genève. Point d'accord, encore, ſur ce qu'il faudroit ſupprimer, parce qu'on révolteroit, en allant juſqu'aux derniéres extrémités, qui, cependant, pourroient, ſeules, fournir un point de réunion. Si l'on ſe déterminoit à forger une *Profeſſion de Foi*, qui ne ſeroit qu'un Acte ſimulé, qu'une démarche ſagement politique, dont on ſe moqueroit au fond du cœur, l'on ſe mettroit dans la néceſſité de n'attaquer aucun des Articles de cette *Profeſſion*, & par-là-même, on porteroit un coup mortel à la Philoſophie.

Gardons-nous donc d'acquieſcer à la demande de nos Adverſaires. Cela ne feroit que jetter la diſcorde parmi nous, ou nous impoſer un joug, ou donner lieu à de rudes attaques. Il y auroit de la folie à nous enfermer dans une place; tant qu'il nous convient de n'être que *Troupes-légéres*, & de courir la campa-

gne, ſans être obligés de tenir ferme en aucun poſte.

Il ne ſera peut-être pas mal de montrer ici, par un exemple, à quoi nous nous expoſons, lorſque nous voulons ſortir du rôle d'*Aggreſſeurs*.

Après avoir prouvé, qu'il ne faut pas *fonder la Morale ſur la Religion*, l'Auteur du *Chriſtianiſme dévoilé* (qui devoit s'arrêter là) a hazardé d'avancer, » qu'il faut enſeigner une » Morale naturelle..... qu'il ſuffit de dire, » que tout excès nuit à la conſervation de » l'homme, le rend mépriſable aux yeux de la » ſociété, eſt défendu par la raiſon, qui veut » que l'homme ſe conſerve, eſt interdit par la » nature, qui veut qu'il travaille à ſon bonheur durable..... qu'il eſt facile de prouver » à tout homme, que ſon intérêt dans ce monde eſt de ménager ſa ſanté, de reſpecter les » mœurs, de s'attirer l'eſtime de ſes ſemblables, enfin, d'être chaſte, tempérant, vertueux. « Auſſi-tôt, un Partiſan de l'Evangile n'a pas manqué de mettre aux priſes notre Prédicateur de *Morale naturelle*, avec un homme livré à ſes paſſions, à qui il fait tenir ce langage.

Digitized by Google

» *Tout excès*, dites-vous, *nuit à la conſer-*
» *vation de l'homme.* D'accord; je puis donc
» me permettre des plaiſirs de toute eſpèce &
» aux dépens de qui il appartiendra, pourvû
» que j'évite tout excès nuiſible à ma conſer-
» vation. Voilà déja bien du terrein gagné.
» Avec un tempérament fort & une ſanté ro-
» buſte, je n'ai pas beaucoup à craindre les
» excès: on a vu des débauchés vivre fort
» longtems. D'ailleurs, eſt-il bien clair que
» la raiſon m'ordonne de me conſerver? Je
» n'entens point ce langage de la raiſon. Que
» m'importe une longue vie, s'il faut me la
» rendre déſagréable par des privations conti-
» nuelles? Je la veux courte & bonne. Entre
» deux eſpèces de bien, il m'eſt permis de
» choiſir celui qui me paroit préférable. *La*
» *Nature veut que je travaille à mon bonheur*
» *durable.* Je le ſens très bien; mais dans une
» vie ſi courte, y-a-t-il d'autre bonheur du-
» rable que la continuïté des plaiſirs? N'eſt-
» ce pas une folie de ſe les interdire, pour
» ſe procurer quelques momens de plus dans
» un avenir incertain? La voix de la nature,
» c'eſt mon penchant; c'eſt elle qui me l'a don-
» né; en le ſuivant, j'obéïs fidélement à la na-

Digitized by Google

» ture. *Je dois reſpecter les mœurs* ? Quoi ! prendre pour ma régle les ſentimens & la conduite des autres ? Sur quoi fondé ? En ſuivant leurs propres inclinations, ils ſont dirigés par la nature ; en ſatisfaiſant les miennes, je ſuis auſſi louable qu'eux. Qu'ai-je beſoin d'une Loi étrangère, lorſque j'en ai une qui m'eſt propre, & qui me conduit ſûrement à mon but ? Je n'exige point que l'on reſpecte mes mœurs ; je ne prétens point reſpecter celles des autres. *Je dois m'attirer l'eſtime de mes ſemblables.* Soit ! Puis-je mieux mériter leur eſtime, qu'en obéiſſant à la Loi impérieuſe de la nature, & en leur laiſſant la liberté de s'y conformer de même ? Si, par caprice, ils me la refuſent, faudra-t-il m'en inquiéter ? Peu m'importe ce que penſent les autres, quand je ſuis content de moi ! *Plaiſir* & *Liberté* ; voilà toute la Morale ! «

Il faut convenir, que notre Auteur s'eſt mis dans un prodigieux embarras, ſi, comme il paroit s'y être engagé, il veut eſſaier de répondre. Quant à moi, je lui conſeille, plutôt, de ſe taire, & de ne plus hazarder, dans la ſuite, d'avoir à ſe défendre.

Digitized by Google

§. XI.

Nos Ecrivains, daignant ſe prêter à la foibleſſe humaine, ont uſé, très habilement, de pluſieurs Artifices, pour répandre la *Vérité*. Je loue leur complaiſance & leur adreſſe; mais je ne puis m'empêcher auſſi de les blâmer de ce qu'ils ont, eux-mêmes, divulgué quelques-uns de leurs Secrets; & je les conjure d'être, à l'avenir, plus circonſpects qu'ils ne l'ont été, par exemple, en rendant publique cette Obſervation. » Les *Renvois*, (dont on a fait un ſi grand uſage dans ce fameux Dictionnaire, qui *ſera l'étonnement des ſiécles*, comme l'a très bien dit un de ceux qui y ont le plus travaillé) » Les *Renvois*, prévus de loin & préparés avec adreſſe, ont la double fonction » de confirmer & de réfuter, de troubler & » de concilier. L'Ouvrage entier en reçoit une » force interne, & une utilité ſecrette, dont » les effets ſourds ſont néceſſairement ſenſibles, » avec le tems. Toutes les fois, par exemple, » qu'un préjugé national mérite du reſpect, » nous l'expoſons, à ſon article particulier, reſ» pectueuſement, avec tout ſon cortége de » vraiſemblance & de ſéduction; mais nous

» renverſons l'édifice de fange, nous diſſipons » un vain amas de pouſſière, en renvoiant aux » Articles où des principes ſolides ſervent de » bâſe aux Vérités oppoſées. Cette manière de » détromper les hommes opère très promptement ſur les bons eſprits; & elle opère infailliblement & ſans aucune fâcheuſe conſéquence, ſecrettement & ſans éclat, ſur tous » les eſprits. «

Plus l'artifice étoit heureux, plus il importoit de le laiſſer agir, ſans le faire connoître. Une Mine éventée ne produit pas ſon effet.

§ XII.

Quoiqu'il y ait lieu de nous féliciter du diſcrédit dans lequel tombe tous les jours la Religion Chrétienne, & des grands progrès de la Philoſophie, nos avantages ne ſont cependant pas encore tels, que nous puiſſions ne plus ménager les Gouvernemens. J'ai été fâché de lire, dans l'*Eſſai ſur les préjugés*, & dans le *Syſtême de la Nature*, les Paragraphes ſuivans, & pluſieurs autres du même genre.

» Le Gouvernement, par-tout honteuſement » ligué avec la Superſtition, appuie, de tout

» ſon pouvoir, ſes ſiniſtres projets. Séduite par » des intérêts paſſagers, dans leſquels elle fait » conſiſter ſa grandeur & ſa puiſſance, la Po- » litique ſe croit obligée de tromper les Peu- » ples, de les retenir dans leurs triſtes préjugés, » d'anéantir dans tous les cœurs le déſir de » s'inſtruire & l'amour de la vérité. Cette Po- » litique, aveugle & déraiſonnable elle-même, » ne veut que des Sujets aveugles & privés » de raiſon; elle hait ceux qui cherchent à » s'éclairer eux-mêmes, & punit cruellement » quiconque oſe déchirer ou lever le voile de » l'erreur. «

» Nous ne voions ſur la face de ce » Globe que des Souverains injuſtes, incapa- » bles, amolis par le luxe, corrompus par » la flatterie, dépravés par la licence & l'im- » punité, dépourvus de talens, de mœurs & » de vertus; indifférens ſur leurs devoirs, que » ſouvent ils ignorent, ils ne ſont guères oc- » cupés du bien-être de leurs peuples; leur » attention eſt abſorbée par des guerres inuti- » les, ou par le déſir de trouver à chaque » inſtant des moiens d'aſſouvir leur inſatia- » ble avidité; leur eſprit ne ſe porte point ſur » les objets les plus importans au bonheur de leurs

» leurs Etats. Intéreſſés à maintenir les préju-
» gés reçus, ils n'ont garde de ſonger aux
» moiens de les guérir; enfin, privés eux-mê-
» me des lumières qui font connoître à l'hom-
» me que ſon intérêt eſt d'être bon, juſte, ver-
» tueux, ils ne récompenſent pour l'ordinaire
» que les vices qui leur ſont utiles, & puniſ-
» ſent les Vertus qui contrarient leurs paſſions
» imprudentes..... En tout pays la Morale des
» Peuples eſt totalement négligée, & le Gou-
» vernement n'eſt occupé que du ſoin de les
» rendre timides & malheureux. «

Cela eſt inconteſtable; mais il n'eſt pas encore tems de le publier; je penſe qu'il ſuffit, quant à préſent, de ſoulever l'*Etat* contre l'*Egliſe*, en répétant ſans ceſſe —— que le Chriſtianiſme, donnant à tous les hommes une même origine, les rapprochant trop les uns des autres, fait naître l'eſprit d'égalité, ennemi de toute dépendance & de toute ſubordination —— que des Chrétiens, tout occupés du Ciel, ne peuvent être ni bons Citoiens, ni bons Soldats —— que les Rois, en travaillant à la grandeur du Sacerdoce, diminuent leur propre puiſſance, & ſuſcitent à leur Autorité une Autorité rivale —— que ſi le Deſpotiſme lêve

hardiment la tête, dans le *Mogol*, la *Perſe*, la *Turquie*, &c. c'eſt que le Chriſtianiſme n'y a pas encore pénétré.

L'*Egliſe* une fois renverſée, nous verrons ce qu'il y aura à faire, rélativement à l'*Etat*.

§. XIII.

Point d'artifice plus heureux, pour attirer à la Philoſophie, que de perſuader, que le nombre de ſes Diſciples eſt prodigieux, & de faire d'elle les peintures les plus ſéduiſantes. Cela me paroit d'une telle évidence, que je ne comprens pas ce qui a pû porter l'Auteur de l'*Eſſai ſur les préjugés* à faire ce Tableau du *Philoſophe*. » Pour être *Philoſophe*, il faut aimer » la Sageſſe. Mais pour aimer la Sageſſe, il » faut en connoître le prix. Des hommes li- » vrés au vice peuvent-ils être regardés comme » des Amis de la Sageſſe ? Des mortels em- » portés par le torrent de leurs paſſions, de » leurs habitudes criminelles, de la diſſipa- » tion, des plaiſirs, ſont-ils bien en état de » chercher la vérité, de méditer la nature hu- » maine, de découvrir le Syſtême des mœurs, » de creûſer les fondemens de la vie Sociale

„ Non ; le déréglement ne ſera jamais la ſuite
„ de la vraie Philoſophie ; les égaremens du
„ cœur & de l'eſprit ne paſſeront jamais pour
„ de la Sageſſe.... Le vrai Philoſophe prou-
„ ve, par ſa conduite, la bonté de ſes précep-
„ tes, &c. «

Comment cet Auteur n'a-t-il pas vû, qu'il réduiſoit à un très petit nombre les Diſciples de la Philoſophie? Comment n'a-t-il pas ſenti, qu'en exigeant d'eux ce qu'un Curé de Village demande de ſes Ouailles, il feroit croire, qu'on gagne bien peu à ceſſer d'être Chrétien, pour ſe faire Philoſophe?

Quel a encore été le but de cet Ecrivain, quand il a dit » L'arrogance des Philoſophes
„ a dû ſouvent dégoûter de la Philoſophie.
„ Ses Diſciples, fiers de leurs découvertes réel-
„ les, ou prétendues, ont quelquefois montré
„ leur ſupériorité, d'une façon humiliante pour
„ leurs Concitoiens. Des perſonnes atrabilaires
„ ont révolté les hommes par leurs mépris in-
„ ſultans, & n'ont fait que leur fournir des
„ motifs pour s'attacher plus opiniâtrément à
„ leurs erreurs, & pour décrier les Médecins
„ & les remédes. «

Il n'y a rien là que de vrai; mais, pour

quoi le publier ? L'exemple des Théologiens ne devroit-il pas nous inſtruire ? En ſe décriant les uns les autres, n'ont-ils pas fait tomber la Théologie dans un mépris dont elle ne peut pas ſe relever ? N'eſt-il point à craindre, que le titre de *Philoſophe* ne ſoit, bientôt, comme celui de *Théologien*, une groſſe injure ? En vérité, je ſerois tenté de croire, que l'Auteur de l'*Eſſai ſur les préjugés* eſt un faux-frère, dont il faut nous défier.

Je dirai encore ici, que je n'ai pas lû avec moins de peine, dans le *Syſtême de la Nature*, cet étrange Paragraphe. » Bien des gens re-» noncent aux préjugés reçus, par vanité, ou » ſur parole ; ces prétendus eſprits-forts n'ont » rien examiné par eux-mêmes ; ils s'en rappor-» tent à d'autres qu'ils ſuppoſent avoir peſé les » choſes plus mûrement. Ces ſortes d'Incrédu-» les n'ont donc point d'idées certaines ; peu » capables de raiſonner par eux-mêmes, à pei-» ne ſont-ils en état de ſuivre les raiſonnemens » des autres. Ils ſont irréligieux de la même » manière que la plûpart des hommes ſont re-» ligieux, c'eſt-à-dire, par crédulité, comme » le peuple, ou par intérêt, comme le Prêtre. » Un Voluptueux, un débauché enſeveli dans

» la crapule, un ambitieux, un intriguant, un » homme frivole & dissipé, une femme déré- » glée, un bel-esprit à la mode sont-ils donc » des personnages bien capables de juger d'u- » ne religion qu'ils n'ont point approfondie, » de sentir la force d'un argument, d'embras- » ser l'ensemble d'un Systême ? «

J'accorde tout cela ; mais, qu'est-ce qui peut porter un Philosophe à de tels aveux ? Pourquoi ne pas faire honneur à l'Incrédulité, de ceux-là même qui ne l'embrassent pas par connoissance de cause ? Pourquoi lui disputer les *voluptueux*, les *ambitieux*, les *intriguans*, les *débauchés*, les *femmes déréglées*, les *hommes frivoles & dissipés*, les *beaux-esprits*, & tous ceux qui sont *incrédules par vanité ou sur parole* ? Pourquoi nous réduire à un si petit nombre ? Le nombre ne fait-il pas autorité ? Qui ne croiroit, que quelque Théologien a fait insérer, frauduleusement, ce Paragraphe, dans le *Systême de la Nature* ? J'espére qu'il ne se trouvera pas dans une seconde Edition.

Je finirai cet article, en remarquant, qu'il nous convient, à tout prix, d'attirer à la Philosophie les jolies femmes, & en particulier, de nous ménager la faveur de ces Présidentes de Bu-

reaux-d'eſprit, qui ont la manie de protéger, & qui, dans les grandes Villes, ſe chargent de faire aux Etrangers les honneurs de la Nation. Quoique la Satyre les traite, avec raiſon, de *Caillettes*, & que nous nous en amuſions nous-mêmes, dans le particulier, leur ſuffrage me paroit d'autant plus précieux qu'il entraine toujours celui du Cercle où elles exercent leur Préſidence. Je les croirois même plus utiles aux progrès de la Philoſophie que les Courtiſannes du grand-air, quoique celles-ci, peut-être, fuſſent plus naturellement encore les alliées des Philoſophes, par de certaines conſidérations, faciles à imaginer, & ſurtout, par la reconnoiſſance qu'elles doivent à l'Auteur du Livre *de l'Eſprit*, qui a eu l'art de ſe concilier leur amitié, en les mettant fort au-deſſus du Vulgaire des honnêtes femmes.

Parmi les moyens d'attirer ſous nos étendarts le Sexe, & ſurtout, le Sexe bel-eſprit, le plus infaillible eſt de piquer ſon amour-propre & ſa vanité. Je connois quelques Dames, qui affichent l'irréligion la plus complette, depuis que l'Auteur du *Syſtême de la Nature* a, très ingénieuſement, avancé, que *la foibleſſe de l'organiſation & en particulier du genre nerveux* ne

permet pas aux femmes de s'élever jusqu'à l'*Athéisme*. Je ne serois point étonné que ce seul mot fit cesser l'épidémie des *maux de nerfs* & des *vapeurs*.

§. XIV.

Un point capital, que nos Ecrivains oublient cependant quelquefois, consiste à écarter toutes les *Objections*, ou *Observations* de nos Adversaires, auxquelles on ne se sent pas en état de faire des réponses fortes, ou qui, du moins, puissent le paroitre. Les Théologiens nous ont souvent étalé cette Sentence du célébre *Bacon*. » Peu de Philosophie dispose à l'Athéisme, » mais beaucoup de profondeur ramène à la » Religion. « L'Auteur du *Système de la Nature* a crû devoir s'arrêter à cette Réflexion du Savant Anglois; j'aurois, cependant, préféré, qu'il l'eut passée sous silence, plutôt que d'en donner ce singulier *Commentaire*. » Si » nous voulons analyser cette Proposition, nous » trouverons qu'elle signifie, que des penseurs » très médiocres sont à portée de s'apperce- » voir très promptement des absurdités gros- » siéres de la Religion, mais que peu accou- » tumés à méditer, ou dépourvus de princi-

» pes sûrs qui servent à les guider, leur ima-
» gination les remet bientôt dans le Labyrin-
» the Théologique, d'où une raison trop foi-
» ble voudroit les tirer. Des ames timides
» craignent même de se rassûrer; des esprits
» accoutumés à se payer des solutions Théo-
» logiques ne voient plus dans la nature qu'une
» énigme inexplicable, qu'un abîme impossible
» à sonder. Habitués à fixer leurs yeux sur un
» point idéal & mathématique qu'ils ont fait
» le centre de tout, l'Univers se confond pour
» eux, dès qu'ils le perdent de vuë; & dans
» le trouble où ils se trouvent, ils aiment
» mieux revenir aux préjugés de leur enfance,
» qui semblent leur expliquer tout, que de
» flotter dans le vuide, ou de quitter le point
» d'appui qu'ils jugent inébranlable. Ainsi la
» Proposition de *Bacon* ne semble indiquer rien,
» sinon que les personnes les plus habiles ne
» peuvent se défendre des illusions de leur ima-
» gination, dont l'impétuosité résiste aux rai-
» sonnemens les plus forts. «

De quelque respect dont on puisse être pénétré pour le Commentateur, il est impossible de ne pas voir, dans la *Maxime* du Chan-

Digitized by Google

celier Anglois, le contraire de ce qu'on voudroit lui faire dire.

Ce n'eſt pas là le ſeul cas, où il m'ait parû, que l'Auteur du *Syſtême de la Nature* ne ſe tiroit pas trop bien des Objections qu'il s'étoit faites, & où j'aurois ſouhaité qu'il les eut abſolument écartées.

D'un autre côté, je ne puis m'empêcher d'admirer ſes heureux artifices pour ſe faire des partiſans; & j'invite nos Auteurs à le prendre, à cet égard, pour modéle. Il donne, à chaque page, les plus grands éloges à ceux qui, ſe défiant des opinions de l'enfance, ne pliant ſous aucune autorité, penſant par eux-mêmes, arrivent à ce haut point de ſageſſe, qui conſiſte à *mettre la nature à la place de cet Agent inviſible, que la crainte & l'ignorance ont enfanté, & dont l'intérêt & l'impoſture ont, juſques à préſent, ſoutenu l'exiſtence.* Il appelle ces hommes-là, des hommes *rares*, des *Génies*, des *Etres privilégiés*; il accumule ſur eux les épithètes les plus honorables; il les flatte, il les careſſe, en un mot, il ſe les attache par les proteſtations de l'eſtime la plus profonde & de l'amitié la plus cordiale. D'un autre côté, il aſſûre, que tous ceux qui ont le malheur

Digitized by Google

de ne pas reſſembler à ces *êtres privilégiés*, ſont des *Enthouſiaſtes épris de leurs rêveries*, des *Superſtitieux nourris de mélancholie*, des *hommes vains, gonflés de leur ignorance préſomptueuſe*, des *raiſonneurs de mauvaiſe foi*, &c. &c. Et (ce que j'ai ſurtout admiré) le ton affirmatif & tranchant, dont il ſoutient toutes ces aſſertions, eſt capable d'en impôſer autant que les aſſertions elles-mêmes.

Et avec quelle douce, quelle mielleuſe éloquence, n'invite-t-il pas ſes *Lecteurs*, les plus renitens, à venir à lui! » Non, Mortels, » aveuglés par la terreur! L'ami de la Natu» re n'eſt point votre ennemi; ſon Interprête » n'eſt point le Miniſtre du menſonge; le Deſ» tructeur de vos fantômes n'eſt point le Deſ» tructeur des Vérités néceſſaires à votre bon» heur; le Diſciple de la raiſon n'eſt point un » inſenſé qui cherche à vous empoiſonner ou » à vous communiquer un délire dangereux. » S'il arrache la foudre des mains de ces Dieux » terribles qui vous épouvantent, c'eſt pour » que vous ceſſiez de marcher au milieu des » orages dans une route que vous ne diſtin» guez qu'à la lueur des éclairs. S'il briſe ces » Idoles encenſées par la crainte, ou enfan-

Digitized by Google

» glantées par le fanatiſme & par la fureur,
» c'eſt pour mettre en leur place la vérité con-
» ſolante propre à vous raſſurer. S'il renverſe
» ces temples & ces autels ſi ſouvent baignés
» de larmes, noircis par des ſacrifices cruels,
» enfumés par un encens ſervile, c'eſt pour éle-
» ver à la paix, à la raiſon, à la vertu, un
» monument durable, dans lequel vous trou-
» viez en tout tems un azile contre vos fré-
» néſies, vos paſſions, & contre celles des
» hommes puiſſans qui vous oppriment.....
» Oſés donc écouter ſa voix, bien plus intel-
» ligible que ces oracles ambigus que l'impoſ-
» ture vous annonce au nom d'une Divinité
» captieuſe, qui contredit ſans ceſſe ſes propres
» volontés. «

Comment réſiſter à de ſi touchantes peintures! Comment ſe refuſer à de ſi attraiantes invitations!

J'avoue, cependant, que je crains, que cet Auteur ne ſe ſoit trop preſſé, en voulant combler, preſque tout-à-coup, l'intervale entre le Théiſme & l'Irréligion abſolue. Je ſais qu'il falloit, tôt-ou-tard, en venir là; que les Principes philoſophiques, déja aſſez généralement reçus, conduiſoient naturellement à l'Athéiſme; mais,

Digitized by Google

peut-être, eut-il fallu ne pas ſe laſſer ſi vite d'exalter la Religion naturelle; peut-être eut-il été à propos de parler, encore pendant quelque tems, d'un Dieu ſi grand, ſi majeſtueux, ſi infini, qu'il ne ſe mêle point de ce qui ſe paſſe ſur notre grain de ſable; c'eſt-à-dire, d'un Dieu, tel que ceux d'*Epicure*, qui n'en eſt pas un pour nous; peut-être eut-il convenu de mettre en problême l'exiſtence d'un Dieu; de paroître la défendre, en la renverſant; ou de ne la nier que d'une manière couverte; peut-être eut-il été prudent de ne pas ſe contenter de dire, qu'*un Peuple d'Athées peut ſubſiſter & fleurir*, mais de publier le *Code de Loix*, qui ſeroit ſubſtitué à la Religion, & qui la rendroit, évidemment, ſuperflue; peut-être, en un mot, eut-il été ſage de préparer un peu mieux les eſprits, & de les diſpoſer à l'*Athéiſme*, parceque, comme le remarque l'Auteur lui-même, (aſſez mal-à-propos, à ce qu'il me ſemble) *pour bien des gens, leur ôter les idées de Dieu, ce ſeroit leur arracher une portion d'eux-mêmes, les priver d'un aliment habituel, les plonger dans le vuide, & forcer leur eſprit inquiet à périr faute d'exercice.*

Ma crainte, que l'Auteur du *Syſtême de la*

Digitized by Google

Nature n'ait agi avec trop de précipitation, me paroit d'autant mieux fondée, que l'Ecrivain le plus lû & le plus écouté dans ce Siécle, loin d'inviter à l'*Athéiſme*, en a parlé, depuis très peu de tems, avec une eſpéce d'horreur.

» Le Sénat de Rome « dit-il (*Dict. Phil.* au mot *Athée*) » étoit preſque tout compoſé d'A-
» thées de théorie & de pratique, c'eſt-à-dire,
» qui ne croiaient ni à la Providence ni à la
» Vie future ; ce Sénat était une Aſſemblée
» de Philoſophes, de voluptueux, d'ambi-
» tieux, tous très dangereux, & qui perdirent
» la République. L'Epicuréiſme ſubſiſta ſous
» les Empereurs ; les Athées du Sénat avaient
» été des Factieux dans les tems de *Sylla* &
» de *Céſar* ; ils furent ſous *Auguſte & Tibère*
» des Athées Eſclaves. Je ne voudrois pas
» avoir à faire à un Prince Athée, qui trou-
» veroit ſon intérêt à me faire pîler dans un
» mortier ; je ſuis bien sûr que je ſerois pîlé.
» Je ne voudrais pas, ſi j'étais Souverain, avoir
» à faire avec des Courtiſans Athées, dont
» l'intérêt ſerait de m'empoiſonner ; il me fau-
» drait prendre, au hazard, du contrepoiſon
» tous les jours. Il eſt donc abſolument néceſ-
» ſaire pour les Princes & pour les Peuples,

„ que l'idée d'un Etre Suprême créateur, gou-
„ verneur, rémunérateur & vengeur ſoit pro-
„ fondément gravée dans les eſprits..... L'A-
„ théiſme eſt un monſtre très pernicieux dans
„ ceux qui gouvernent; il l'eſt auſſi dans les
„ gens de cabinet, quoique leur vie ſoit inno-
„ cente, parceque, de leur cabinet, ils peu-
„ vent percer juſqu'à ceux qui ſont en place;
„ s'il n'eſt pas ſi funeſte que le fanatiſme, il
„ eſt preſque toûjours fatal à la vertu. «

» Otés aux hommes (*Homélie ſur l'Athéiſme*)
„ l'opinion d'un Dieu rémunérateur & ven-
„ geur, *Sylla* & *Marius* ſe baignent alors avec
„ delices dans le ſang de leurs Concitoyens.
„ *Auguſte*, *Antoine* & *Lépide* ſurpaſſent les
„ fureurs de *Sylla*. *Néron* ordonne de ſang
„ froid le meurtre de ſa mère. Il eſt certain
„ que la doctrine d'un Dieu vengeur était alors
„ éteinte chez les Romains; l'Athéiſme domi-
» nait; & il ne ſerait pas difficile de prouver
» par l'Hiſtoire, que l'Athéiſme peut cauſer
» autant de mal que les Superſtitions les plus
» *barbares*.... L'Athée fourbe, ingrat, calom-
» niateur, brigand, ſanguinaire, raiſonne &
» agit conſéquemment, s'il eſt sûr de l'impu-
» nité de la part des hommes. Car s'il n'y a

„ point de Dieu, ce monſtre eſt ſon Dieu à
„ lui-même ; il s'immole tout ce qu'il déſire,
„ ou tout ce qui lui fait obſtacle ; les priéres
„ les plus tendres, les meilleurs raiſonnemens
„ ne peuvent pas plus ſur lui que ſur un loup af-
„ famé de carnage.... Il eſt démontré, que
„ l'Athéiſme peut, tout-au-plus, laiſſer ſub-
„ ſiſter les Vertus ſociales dans la tranquille
„ Apathie de la vie privée ; mais qu'il doit
„ porter à tous les crimes dans les orages de la
„ vie publique. Une Société particulière d'A-
„ thées, qui ne ſe diſputent rien, & qui per-
„ dent doucement leurs jours dans les amuſe-
„ mens de la volupté, peut durer quelque
„ tems ſans trouble ; mais ſi le monde était
„ gouverné par des Athées, il vaudrait autant
„ être ſous l'Empire immédiat de ces Etres in-
„ fernaux, qu'on nous peint acharnés contre
„ leurs victimes. «

Après des ſorties auſſi vigoureuſes & auſſi récentes, de la part d'un homme qui n'eſt rien moins que ſuperſtitieux, & dont le nom ſeul fait autorité, je demande, ſi c'étoit le moment de prêcher, à découvert, l'*Athéiſme* ? Je conviens, que le *Syſtême de la Nature* (malgré les défauts dont j'ai parlé, malgré ſes redites, ſes

longueurs & ſes déclamations) eſt très propre à faire goûter la Doctrine qu'il annonce. L'Auteur, outre les Artifices que j'ai déja fait remarquer, déclare, qu'il va attaquer, dans leur ſource, des Préjugés dont le Genre-humain a toûjours été la victime; qu'il va faire quitter à la Raiſon, injuſtement dégradée, un ton puſillanime, qui la rendroit complice du délire; qu'il va découvrir la Vérité aux mortels, & leur montrer ſes charmes, afin de les dégoûter du culte honteux qu'ils rendent à l'erreur; qu'il va écarter les nuages qui empêchent l'homme de marcher d'un pas sûr dans le ſentier de la vie. Il exalte, enſuite, avec beaucoup d'art & d'élégance, la *Nature* & ſes *propriétés*. Il révolte contre la Religion, en accablant ſes Prêtres des qualifications les plus odieuſes. Il montre à l'Univers les mains ſacriléges de la Superſtition, armées de poignards homicides, ſouillées du ſang des Nations qu'elle enîvre de ſes fureurs. Il exalte le calme, la ſérénité, le bien-être d'un homme délivré du joug inſupportable d'un Dieu toûjours prêt à écraſer les mortels dans ſa colère. Il perſonnifie la *Nature*, & il lui fait tenir le langage le plus tendre, j'ai preſque dit, le plus doucereux.

Digitized by Google

reux. Il proteſte (peut-être un peu trop ſouvent) de la droiture de ſes vues, du zéle dont il brûle pour la *Vérité*, & pour le bonheur du Genre-humain. Il déclare, modeſtement, qu'il ſeroit ſatisfait, quand il ne feroit qu'un ſeul heureux, pourvû que ce fut *une ame honnête*. Il peint l'*Athée* ſous les couleurs les plus ſéduiſantes. Il en fait le *penſeur le plus profond*, le *génie le plus hardi*, l'*ami le plus vrai de l'humanité entière*. Il fait honte à ces Déiſtes puſillanimes, (qu'il auroit dû, peut-être, un peu plus ménager) qui, après avoir mis ſous leurs pieds les préjugés les plus groſſiers du Vulgaire, n'oſent point remonter juſqu'à la ſource, & citer Dieu même au tribunal de la raiſon. Pour lui, fort éloigné de reſter en ſi beau chemin, à l'exemple du philoſophe *Diagoras*, il brâve fiérement la Divinité; il l'invite à le foudroier; il donne ainſi caution de ſon intrépidité à croire, que cette Divinité n'eſt qu'un être de raiſon, une chimère. Enfin, il ſe montre à ſes *Lecteurs*, foulant à ſes pieds les fantômes dont le Vulgaire eſt tourmenté, contemplant, du haut de ſon rocher, les orages que les Dieux excitent ſur la terre, préſentant une main ſecourable à ceux qui veulent l'accepter, les encourageant

de la voix, &, dans la chaleur de ſon ame attendrie, adreſſant à la *Nature*, (tout incapable qu'elle eſt de l'entendre) en faveur de l'homme, une longue & fervente priére.

Tout cela eſt, ſans contredit, très adroit, très oratoire, très pathétique; mais, je le répéte, le moment ne me paroît pas favorable; & ce que j'apperçois ne me confirme que trop dans cette penſée. Le *Syſtême de la Nature* eſt à peine connu, & l'on en parle comme d'un Ouvrage abominable, qui ſappe la Vertu par ſes fondemens, qui relâche ou brîſe tous les liens de la Société, qui ne va pas moins qu'à en faire le le plus affreux brigandage, qui porte le découragement & le déſeſpoir dans toutes les ames honnêtes, &c. &c. Et ce ne ſont pas ſeulement des *Sots* & des *Prêtres* qui, par ignorance, ou, par intérêt, ſe livrent à ces clameurs inſenſées; ce ſont des hommes d'eſprit, de génie, qui, quoique cent fois plus éloignés du bigotiſme que de l'irréligion abſolue, paroiſſent auſſi révoltés que s'ils étoient les meilleurs Chrétiens du monde.

Au reſte, il eſt poſſible que toutes ces clameurs ne ſoient que l'effet de la ſurpriſe; &, ſi je fais tort à mon Siécle, en penſant que

quoique très avancé, il ne l'eſt cependant pas au point de pouvoir être élevé juſqu'à l'Athéiſme, je lui ferai, avec grand plaiſir, la réparation la plus éclatante.

§. XV.

Il eſt auſſi fâcheux qu'incompréhenſible, que le Chriſtianiſme compte parmi ſes Défenſeurs un *Newton*, un *Locke*, un *Grotius*, un *Paſcal*, un *Barow*, un *Clarke*, un *Leibnitz*, un *Boſſuet*, un *Addiſſon*, & d'autres perſonnages illuſtres, dont le nom ſeul forme un préjugé en faveur de l'Evangile. Il nous importe extrêmement d'affoiblir l'autorité de ces hommes-là par tous les moiens imaginables. La *Lettre* de Mylord *Bolingbrock* ſur *Grotius* me paroit un modéle en ce genre. Après avoir remarqué, qu'on a vû d'excellens Conſeillers de Loi ſoutenir de mauvaiſes Cauſes, Mylord convient, à la vérité, que *Grotius* étoit ſavant, mais, il affirme, qu'il l'*étoit de cette pédanterie qui entaſſe beaucoup de faits, & qui poſſéde quelques langues étrangères.* Il déclare, que ſon *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne* eſt *ſuperficiel, ſec, aride, auſſi pauvre en raiſonnemens qu'en élo-*

quence, ſuppoſant toûjours ce qui eſt en queſtion; & ne le prouvant jamais. (*Jamais*, eſt un peu fort.) Il le badine très agréablement ſur ce qu'il dit, au *Chapitre vingt-deuxiéme* de ſon 1er. *Livre* » que l'embraſement de l'Univers étoit an- » noncé dans *Hiſtape* & dans les *Sibylles*; « & ſur ce qu'il cite, au *Chapitre* 16éme. » un mauvais » Poëte Grec, *Licophron*, ſelon lequel, *Her-* » *cule* demeura trois jours dans le ventre d'une » Baleine. « Mais, ce que j'ai ſur-tout admiré, c'eſt l'adreſſe ſingulière, avec laquelle *Mylord* rappelle à ſes Lecteurs deux Tragédies de ce Batave, *Joſeph* & *Sophonphonée*, qui ne peuvent que donner l'idée la plus déſavantageuſe de ſes raiſonnemens en faveur du Chriſtianiſme.

Je ſouhaiterois fort, qu'il parut quelque *Brochure*, dans ce gout là, ſur l'Auteur d'un Livre intitulé, *Recherches Philoſophiques ſur les Preuves du Chriſtianiſme.* On m'écrit, que ce nouvel Avocat de l'Evangile (*Charles Bonnet*) paſſe pour *grand Naturaliſte*, *bon Logicien*, *Métaphyſicien profond*, & que ſa célébrité donne un prodigieux crédit à ſon Ouvrage. J'ignore, s'il n'a point embraſſé, dans ſes autres Ecrits, quelque Hypothèſe abſurde, s'il n'a

point cité quelque mauvais Poëte Grec ou Latin, s'il n'a point fait quelque Tragédie de mauvais goût; mais il me paroîtroit fort étrange, qu'il n'eut rien du tout fourni en ce genre, dont on pût se servir pour décréditer ses *Recherches*.

S'il nous convient de dépriser les *Grotius* & les *Bonnet*, il ne seroit pas mal aussi d'exalter les Auteurs Chrétiens, dont les Ecrits sont si mauvais, si plats, si dégoûtans, qu'ils ruinent la Cause qu'ils défendent. Je voudrois, par exemple, encourager par des éloges, &, s'il étoit possible, par quelque récompense, une Madame *Le Prince de Beaumont* à enfanter encore quelques *Rapsodies* aussi fastidieuses que ses *Américaines*. Je sens, au moins, que si j'étois tenté de me faire Chrétien, de pareils pots-pouris m'en dégouteroient pour toujours.

Il est encore quelques moyens de faire perdre aux Défenseurs du Christianisme un crédit nuisible à notre Cause. On peut, par exemple, affirmer, dans l'occasion, que *Bossuet* savoit s'élever, en homme de génie, au-dessus des chimères qu'il défendoit, en Théologien —— que *Locke*, *Clarke*, & *Addisson* moururent désabusés —— que l'esprit de *Newton*

avoit baiſſé viſiblement, lorſque ſon vieux reſpect pour l'Evangile lui fit entreprendre un Commentaire ſur l'Apocalypſe —— que *Paſcal* n'avoit jamais lû l'Ancien Teſtament tout entier —— qu'on a de *Fénelon* même, de *Bourdaloue* & de *Maſſillon*, de petits Couplets, qu'ils chantoient quelquefois à leurs amis, & qui reſpirent l'Epicuréiſme —— que l'*Abbé de Houtteville* vécut longtems avec un Cardinal un peu ſuſpect dans ſes voluptés, & enſuite, avec un certain *Traitant*, qui avoit un fort joli Serrail. J'ai remarqué, que plus on avance de ces faits ſans aucune preuve, plus on en impoſe par la hardieſſe même de l'aſſertion.

N. B. J'ai été ſurpris de lire, dans la Lettre de *Bolingbrock*, à la fin de ſon *Examen Important* » C'eſt une choſe bien ſinguliére, que » *Paſcal* & *Abbadie*, les deux Défenſeurs de » Religion Chrétienne que l'on cite le plus, » ſoient tous deux morts foux. « Il me ſemble, qu'il eut été bien plus ſingulier, que ces deux hommes, après avoir donné de grands ſignes de folie, en défendant avec tant de chaleur le Chriſtianiſme, ne fûſſent pas morts enfin dans la plus complette démence.

Quant aux Auteurs, de nos jours, qui ont

de la réputation, & qui, par je ne ſais quel travers, ſont les ennemis de la Philoſophie, je vois qu'on a pris le parti de décocher contr'eux, de tems en tems, quelques petites Brochures anonymes, d'un ſel bien âcre & bien corroſif. Ce moien a paſſablement réuſſi contre cet Ecrivain audacieux, qui a, le premier, ſonné le tocſin contre nous, & qui ſemble avoir emprunté, pour nous attaquer, les armes de *Lucien*, de *Juvénal* & d'*Ariſtophane*. A force d'anecdotes ſcandaleuſes, imaginées très heureuſement pour le décrier; à force d'horreurs plaiſamment écrites, on eſt preſque venu à bout de rendre ſes talens ſuſpects, & d'anéantir l'impreſſion que pouvoient faire ſes *Petites Lettres ſur de grands Philoſophes*, & ſes pernicieuſes *Comédies*. J'avoue cependant que je goûte médiocrement cette reſſource des Libelles, quelque facétieux qu'ils puiſſent être. Je craindrois qu'elle n'inſpirat quelques préjugés contre la Philoſophie à ceux qui ne diſtinguent pas, aſſez préciſément, une plaiſanterie utile, d'une calomnie ſans motif. Je voudrois, du moins, qu'on ne fit uſage de cet expédient qu'à la dernière extrémité, & qu'on prit bien garde de ne rien avancer de trop

contradictoire & de trop absurde. *Est modus in rebus.* Je souhaiterois aussi, que nous ne montrassions pas un acharnement trop opiniâtre contre nos Adversaires, de crainte d'affoiblir, par là, les coups que nous portons à la Persécution & aux Persécuteurs. Je m'apperçois deja qu'on parle du *Fanatisme Philosophique*, & que l'on soupçonne qu'il pourroit un jour égaler le *Fanatisme Religieux*, si nous étions les plus forts.

§ XVI.

J'ai sur le cœur plusieurs passages de l'*Esprit des Loix*, que les Défenseurs du Christianisme étalent dans tous leurs Ouvrages, & qui en imposent aux sots. En voici quelques-uns.

„ La Religion Chrétienne, qui ordonne „ aux hommes de s'aimer, veut sans doute que „ chaque Peuple ait les meilleures Loix po- „ litiques & les meilleures Loix Civiles, par- „ ce qu'elles sont, *après elle*, le plus grand „ bien que les hommes puissent donner & re- „ cevoir. «

„ Dire que la Religion n'est pas un motif „ réprimant parce qu'elle ne réprime pas tou-

„ jours, c'eſt dire que les Loix Civiles ne ſont
„ pas un motif réprimant non plus. C'eſt mal
„ raiſonner contre la Religion, de raſſembler
„ dans un grand Ouvrage une longue énu-
„ mération des maux qu'elle a produits, ſi
„ l'on ne fait de même celle des biens qu'elle
„ a faits.... Quand il ſeroit inutile que les Su-
„ jets euſſent une Religion, il ne le ſeroit
„ pas que les Princes en euſſent, & qu'ils
„ blanchiſſent d'écume le ſeul frein que ceux
„ qui ne craignent pas les Loix humaines puiſ-
„ ſent avoir; &c. «

„ La Religion Chrétienne eſt éloignée du
„ pûr Deſpotiſme; c'eſt que la douceur étant
„ ſi recommandée dans l'Evangile, elle s'op-
„ poſe à la colère Deſpotique avec laquelle le
„ Prince ſe feroit juſtice & exerceroit ſes cruau-
„ tés. &c. «

„ Choſe admirable! La Religion Chrétien-
„ ne qui ne ſemble avoir d'objet que la fé-
„ licité de l'autre vie, fait encore notre bon-
„ heur dans celle-ci! «

„ Mr. *Bayle*, après avoir inſulté toutes les
„ Religions, flétrit la Religion Chrétienne. Il
„ ôſe avancer que de véritables Chrétiens ne
„ formeroient pas un Etat qui pût ſubſiſter.

Digitized by Google

„ Pourquoi non ? Ce ſeroient des Citoiens in-
„ finiment éclairés ſur leurs devoirs, & qui
„ auroient un très grand zèle pour les rem-
„ plir ; ils ſentiroient très-bien les droits de
„ la défenſe naturelle ; plus ils croiroient de-
„ voir à la Religion, plus ils penſeroient de-
„ voir à la Patrie. &c. "

„ Si je pouvois un moment ceſſer de pen-
„ ſer que je ſuis Chrétien, je ne pourrois
„ m'empêcher de mettre la deſtruction de la
„ Secte de *Zénon* au nombre des malheurs du
„ genre-humain. " *Liv.* 24. *Ch.* 1. 2. 3. 6. 10.

Si l'*Eſprit des Loix* avoit parû dans le quatorziéme ou le quinziéme *Siécle*, on eſſaieroit de perſuader, que ces paſſages ne ſont point du grand *Monteſquieu*, & qu'ils ont été inſérés dans ſon Ouvrage, par une de ces fraudes pieuſes, dont on citeroit pluſieurs exemples ; mais cette reſſource nous eſt abſolument fermée. Je crois donc qu'il ne ſeroit pas maladroit de faire & de répandre, parmi nos amis, deux ou trois Editions de l'*Eſprit des Loix*, datées de l'année où parut la première, dans leſquelles ces étranges paſſages ſeroient, ou changés, ou totalement ſupprimés. Au moien de cela, on pourroit ſe flatter, qu'au com-

Digitized by Google

mencement, ou au milieu du dix-neuviéme Siécle, ſi la Religion Chrétienne n'eſt pas balaiée de deſſus la terre, nos Ecrivains rendroient fort ſuſpecte l'Authenticité de ces paſſages, & affoibliroient par là l'impreſſion qu'ils peuvent faire. Pourquoi n'emploierions nous pas, pour détruire le Chriſtianiſme, les moiens dont nous accuſons ſes partiſans d'avoir uſé pour le répandre? C'eſt, d'ailleurs, un ſervice eſſentiel à rendre à l'Auteur de l'*Eſprit des Loix*, que d'effacer une tache dont ſa réputation ſeroit éternellement couverte..... „ *Si je pou-* „ *vois un moment ceſſer de penſer que je ſuis* „ *Chrétien.* « Eſt-ce plaiſanterie? Je ſuis fort tenté de le croire, pour l'honneur de ce grand homme.

Je voudrois encore, que l'on pût enlever des *Oeuvres de Mylord Bolingbrock* (Edit. in-4°.) pluſieurs paſſages qui lui ſont échappés, & qui affoibliſſent, s'ils ne détruiſent pas entièrement, tout ce qu'il a écrit contre le Chriſtianiſme. Voici les principaux.

„ Aucun Syſtême plus ſimple & plus clair „ que celui de la Religion naturelle, tel qu'il „ ſe trouve dans l'Evangile. «

„ On ne peut pas imaginer d'Inſtitution plus

„ ſimple, que les Cérémonies du Batême &
„ de la Sainte-Cêne, telles qu'elles étoient
„ dans leur origine. C'étoient des Cérémonies,
„ non ſeulement innocentes, mais encore très
„ utiles, parce qu'elles étoient propres à con-
„ ſerver l'eſprit de la vraie Religion naturelle,
„ en conſervant celui du Chriſtianiſme; elles
„ l'étoient encore à porter à la pratique des
„ Devoirs moraux, en faiſant reſpecter la Ré-
„ vélation qui les avoit confirmés. «

„ Le Chriſtianiſme, tel qu'il eſt dans l'E-
„ vangile, contient nonſeulement un Syſtême
„ complet de Religion, mais encore un Syſ-
„ tême ſimple & clair. C'eſt, dans le vrai,
„ le Syſtême de la Religion Naturelle; & il
„ l'auroit toujours été, au grand avantage du
„ genre-humain, s'il avoit toujours été répan-
„ du avec la même ſimplicité avec laquelle Jé-
„ ſus lui-même l'avoit préché. «

„ En ſuppoſant que le Chriſtianiſme ait été
„ une invention des hommes, ça été l'inven-
„ tion la plus utile pour le Genre-humain qui
„ pût jamais être imaginée. «

„ Le Chriſtianiſme, tel qu'il eſt ſorti des
„ mains de Dieu, ſi je puis m'exprimer ainſi,
„ étoit une Régle de Foi, de Culte & de

Digitized by Google

» Mœurs, ſimple & intelligible ; ce qui for-
» me la vraie notion de la Religion. Dès que
» les hommes oſérent y ajouter quelque cho-
» ſe, l'alliage humain corrompit cette divine
» maſſe, & le Chriſtianiſme devint l'objet d'une
» Science vaine, embrouillée & contentieuſe. «

» Les vues politiques de *Conſtantin*, en éta-
» bliſſant le Chriſtianiſme, étoient de s'atta-
» cher plus fortement, & à ſes Succeſſeurs, les
» Sujets de l'Empire ; de lier les différen-
» tes Nations dont il étoit compoſé, en leur
» donnant une Religion qui leur fut commu-
» ne ; d'adoucir la férocité des Soldats ; de
» réformer la licence qui régnoit dans les Pro-
» vinces ; &, en inſpirant un eſprit de modé-
» ration & de ſoumiſſion au Gouvernement,
» d'éteindre ces principes d'avarice, d'ambi-
» tion, d'injuſtice & de violence, qui don-
» noient naiſſance à tant de factions, & qui
» troubloient, ſi ſouvent, & d'une manière ſi
» funeſte, la tranquillité de l'Empire. «

» C'eſt injuſtement que l'on met les Perſé-
» cutions ſur le compte du Chriſtianiſme ; elles
» ſont dûes, non pas à l'Evangile, mais aux
» Syſtêmes que l'on a bâtis ſur lui ; non pas

Digitized by Google

» aux Révélations de Dieu, mais aux Inven-
» tions des hommes. «

» Le Syſtême Chrétien, de *Foi* & de *Pra-*
» *tique*, a été révélé par Dieu même, & il
» eſt auſſi abſurde qu'impie d'affirmer, que la
» Sageſſe divine (*the divine Logos*) l'a révé-
» lé d'une manière incomplette & imparfaite.
» Sa ſimplicité & ſa clarté prouvent, qu'il étoit
» fait pour être la Religion du Genre-humain,
» & démontre, en même tems, la divinité
» de ſon origine. « Vol. IV. p. 290. 294. 316. 394. 395. 433. 313. 451.

Quel plus grand éloge pourroit-on faire du Chriſtianiſme, que de le peindre comme le *Syſtême de Religion naturelle, le plus ſimple, le plus clair, le plus parfait*; comme l'*Invention la plus utile au Genre-humain*; comme *la Doctrine la plus propre à éteindre les principes d'avarice, d'ambition, d'injuſtice & de violence* qui troublent l'ordre & la paix de la Société; &c? Je le répéte, il faut, abſolument, trouver quelque moyen d'enlever ces paſſages, des Ecrits d'un de nos plus célébres Philoſophes. Il eſt inconcevable qu'il ait pû fournir de telles armes contre lui-même!

Digitized by Google

§. XVII.

Il ſemble, d'abord, qu'une *Préface*, dans laquelle un Auteur prend un ton d'Oracle, & annonce faſtueuſement la Vérité, eſt plus propre à indiſpoſer le *Public*, qu'à concilier ſa faveur; cependant, comme l'expérience à démontré, que nos Philoſophes ont très bien vû, que l'on ſubjugue ce *Public*, par les moyens mêmes que l'on croiroit capables de le révolter, j'invite nos Ecrivains à faire violence à leur modeſtie, en modélant leurs *Préfaces* ſur celles que je vais tranſcrire.

Préface des *Penſées ſur l'Interprétation de la Nature.*

» Jeune homme, prens & lis! Si tu peux » aller à la fin de cet Ouvrage, tu ne ſeras » pas incapable d'en entendre un meilleur. » Comme je me ſuis moins propoſé de t'*inſtruire*, que de t'*exercer*, il m'importe peu que » tu adoptes mes idées, ou que tu les rejettes, » pourvû qu'elles emploient toute ton attention. Un plus habile t'apprendra à connoître les forces de la Nature; il me ſuffira de » t'avoir fait eſſaier les tiennes. Adieu! «

Digitized by Google

Préface des *Penſées Philoſophiques.*

» J'écris de Dieu ! Je compte ſur peu de » Lecteurs, & n'aſpire qu'à quelques ſuffrages. » Si ces penſées ne plaiſent à perſonne, elles » pourroient n'être que mauvaiſes ; mais je les » tiens pour déteſtables, ſi elles plaiſent à tout » le monde. «

N.B. La ſeule attention qu'il faille avoir, en affrontant ainſi le Public, c'eſt de varier la tournure des Apoſtrophes.

Au défaut d'une *Préface* inſultante, il y a une autre manière d'en impôſer au Public, qu'il ne faut pas négliger. Elle conſiſte à faire de ſon propre Ouvrage les plus grands éloges, en les mettant ſur le compte des *Editeurs*, & en y joignant quelques phraſes, ou ſi l'on veut, quelque priére, qui annoncent un brûlant déſir d'être utile au Genre-humain. *Modèle.*

» Nous donnons « diſent les Editeurs de l'*Examen important* de Mylord *Bolingbrock* » une nouvelle Edition du Livre le plus élo- » quent, le plus profond & le plus fort qu'on » ait encore écrit contre le Fanatiſme. Nous » nous ſommes fait un devoir devant Dieu de mul-

» multiplier ces ſecours contre le monſtre qui » dévore la ſubſtance d'une partie du genre-» humain..... Grand Dieu, protégez les Sa-» ges, confondez les délateurs & les perſé-» cuteurs ! «

Je conſeillerois auſſi à nos Ecrivains de continuer de faire paſſer leurs Ouvrages contre la Religion, ſous le nom de quelque homme diſtingué dans la République des Lettres, d'un *Fréret*, d'un *Mirabeau*, &c. ou d'y faire parler quelque perſonnage fictice, tel qu'un *Vicaire Savoyard*, ſi je ne voiois pas qu'aujourd'hui perſonne n'eſt la dupe de ce Stratagême littéraire.

J'obſerverai encore ici, que les mots, *Humanité*, *Bienveuillance univerſelle*, ſemés ça & là dans les Ouvrages de nos Auteurs, produiſent le plus grand effet; & je ſouſcris, en entier, à ce conſeil d'un Anonyme. » Qu'un Phi-» loſophe témoigne, dans ſes Ecrits, à tout » le genre-humain, l'affection la plus vive. » Qu'il prenne le titre ſublime de *Citoyen de* » *l'Univers*. Qu'à l'idée de l'*Eſpéce humaine*, il » s'extaſie & répande un torrent de larmes. » C'eſt le propre du Philoſophe, qu'*un mot* » *général*, une *idée abſtraite*, excite en lui la

» plus forte émotion, tandis qu'un pauvre, » étendu sur le grand chemin, n'en obtient » qu'un coup-d'œil d'indifférence; car, absor- » bé par l'idée des maux qui affligent *l'Espéce* » *entière*, la misére *d'un seul homme* est trop » peu de chose pour l'émouvoir. Les rélations » même de *Société*, de *Parenté*, d'*Amitié*, qui » ont tant de prise sur les cœurs vulgaires, & » rétréciſſent la Sphère de leurs sentimens, ont » peu d'accès dans son ame, occupée du bon- » heur de *toute l'humanité*. Si, dans plusieurs » cas, il se montre dûr, s'il écrit des Li- » belles, s'il tourne le dos à un ami malheu- » reux, on ne l'en estimera pas moins; ses » *Ecrits* témoignent, de reste, la tendre affec- » tion qu'il porte à l'*Univers*; &, quand il » immoleroit à son ressentiment une *cinquan-* » *taine d'Individus*, qu'est-ce que cela, compa- » té à *huit cent millions d'hommes*? «

§. XVIII.

Dans des maladies dangereuses, ou même très légéres, on voit de nos Néophites, & quelquefois de nos Professeurs (Qui l'auroit cru? L'Auteur du *Christianisme dévoilé*!) cesser d'é-

tre plaisans, appeller des Ecclésiastiques, &, en leur présence, abjurer lâchement la Philosophie. Déja de son tems, *Sainthibal*, fameux Esprit-fort (au raport de *Bayle*) se plaignoit de ce qu'aucun homme de notre Secte n'avoit le *don de persévérance*. » Ils ne nous font point „ d'honneur, disoit-il, quand ils se voient au „ lit de la mort; ils se déshonnorent; ils se „ démentent; ils meurent tous comme les au„ tres. « C'est, encore, ce qui faisoit dire à *La Bruyére*. » L'on doute de Dieu dans une plei„ ne santé, comme l'on doute que ce soit pé„ cher que d'avoir un commerce avec une per„ sonne libre: quand l'on devient malade, & » que l'hydropisie est formée, l'on quitte sa » Concubine, & l'on croit en Dieu. Il fau» droit s'éprouver, & s'examiner très sérieu» sement, avant que de se déclarer esprit-fort » ou libertin, afin, au moins, & selon ses » principes, de finir comme l'on a vécu, ou, » si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, » se résoudre de vivre comme l'on veut mou» rir. «

Nos Adversaires font de cette Apostasie philosophique des sujets de railleries & de triomphe. Un d'entr'eux vient même de pro-

poſer, que d'honnêtes gens ſoient chargés de déclarer, tout ſimplement, la manière dont meurent les *Eſprits-forts* de leur Canton. » Les » Bourgs, dit-il, enverroient leurs Catalogues » aux Villes voiſines; celles-ci à la Capitale de » la Province; la Capitale de la Province à celles » du Royaume, où l'on imprimeroit, par un » Ordre Supérieur, tous les ans, au mois de » Janvier, cet Almanach funébre des *Salmo-* » *nées* de la Nation. «

Comme il eſt poſſible qu'il ſe faſſe un Etabliſſement de ce genre, chacun de nos *Frères* doit être fortement exhorté à imiter *Spinoſa*, c'eſt-à-dire, à ne conſentir jamais, dans des maladies, à voir aucun homme d'*Egliſe*, &, ſi on lui en amène quelcun malgré lui, à faire bonne contenance, à rire des diſcours qui lui ſeront adreſſés, à plaiſanter le Vénérable Paſteur, en un mot, à ſe montrer *Philoſophe* juſqu'à ſon dernier ſoupir. Au moyen de cette héroïque impénitence finale, un Etabliſſement, fait pour nuire à notre Cauſe, ne ſerviroit qu'à la faire triompher.

Au ſurplus, s'il arrivoit encore, que quelcun des nôtres eut la foibleſſe de ſe démentir, dans une maladie, & que nos Adverſaires en

ſſent un trophée, ne manquons pas de leur oppoſer hardiment le Curé *Jean Mélier*, qui demanda pardon à Dieu, dans ſon lit de mort, d'avoir enſeigné le Chriſtianiſme. Cette fable a été très plaiſamment & très heureuſement imaginée.

Quant aux *Rétractations*, faites, en pleine ſanté, par quelques-uns de nos Coryphées, pour ſe ſouſtraire à la perſécution, je ſens bien, qu'elles ſont très conſéquentes à nos principes, & qu'on ne peut pas exiger, que nous faſſions, à nos dépens, une guerre ouverte aux préjugés; cependant, comme *le ſang des Martyrs fut pour l'Egliſe une ſemence de Chrétiens*, je ſerois curieux de voir, ſi le ſang de quelques Martyrs de la Philoſophie ne ſeroit point auſſi une *ſemence de Philoſophes*.

Mais, comme j'ai quelque lieu de croire, que cette tentative ne ſera pas du goût de nos Amis, j'obſerverai, que, lorſque la prudence exigera, que nous faſſions un déſaveu, il ſeroit très adroit de faire ſentir à nos Proſélytes les moins intelligens, que ces *Rétractations* ne ſont qu'un jeu, ſoit par une exceſſive exagération dans les termes, ſoit par quelques phraſes d'une abſurdité bien palpable. La *Rétractation* de Mr. **** me paroit, en ce genre,

un modéle unique. Avec un air d'autant plus fin qu'on ſeroit tenté de le croire niais, il proteſte que ſi, malheureuſement, il y a des erreurs dans ſon Livre, il ne les a ni ſoupçonnées, ni prévues; qu'il l'a *donné avec confiance, parce qu'il l'a donné avec ſimplicité.* Il fait, enſuite, la Confeſſion de Foi la plus ample, & telle qu'un Capucin voudroit à peine la ſigner. Il y déclare, qu'il profeſſe le Chriſtianiſme, non ſeulement dans toute la *rigueur de ſa Morale*, mais encore, dans *toute la rigueur de ſes Dogmes*, & qu'il ſe fait gloire de lui ſoumettre toutes ſes penſées, toutes ſes opinions, & *toutes les facultés de ſon être.* Je ne doute pas, qu'en compoſant cette facétie, Mr. **** ne l'ait ſouvent interrompue par de grands éclats de rire. Je ne connois, du moins, aucun Lecteur Philoſophe qui n'en ait ſenti l'excellent comique. Auſſi les Libraires ne manquent-ils pas d'en enrichir, actuellement, toutes les Editions du Livre *de L'Eſprit*, qui ſemble emprunter une nouvelle force de la gaité de ce perſifflage. Je crois, qu'à leur exemple, il ne ſera pas mal de le tranſcrire ici mot pour mot.

» J'ai donné le Livre *de L'Eſprit*, parce » que je l'ai donné avec ſimplicité. Je n'en ai

» point prévu l'effet, parce que je n'ai point
» vû les conſéquences effraiantes qui en réſul-
» tent. J'en ai été extrêmement ſurpris &
» beaucoup plus affligé. En effet, il eſt bien
» cruel & bien douloureux pour moi d'avoir
» allarmé, ſcandaliſé, révolté même des per-
» ſonnes pieuſes, éclairées, reſpectables, dont
» j'ambitionnois les ſuffrages, & de leur avoir
» donné lieu de ſoupçonner mon cœur & ma
» religion; mais c'eſt ma faute; je la recon-
» nois dans toute ſon étendue, & je l'expie
» par le plus amer repentir.

» Je ſouhaite très vivement & très ſincére-
» ment, que tous ceux qui auront eu le mal-
» heur de lire cet Ouvrage, me faſſent la gra-
» ce de ne me point juger d'après la fatale im-
» preſſion qui leur en reſte. Je ſouhaite qu'ils
» ſachent, que dès qu'on m'en a fait apper-
» cevoir la licence & le danger, je l'ai auſſi-
» tôt déſavoué, proſcrit, condamné, & ai été le
» premier à en déſirer la ſuppreſſion. Je ſou-
» haite qu'ils croient, en conſéquence, & avec
» juſtice, que je n'ai voulu donner atteinte ni
» à la nature de l'ame, ni à ſon origine, ni à
» ſa ſpiritualité, ni à ſon immortalité, comme
» je croiois l'avoir fait ſentir dans pluſieurs

» endroits de cet Ouvrage. Je n'ai voulu attaquer aucune des Vérités du Chriſtianiſme, » que je profeſſe ſincérement, dans toute la rigueur de ſes dogmes & de ſa morale, & » auquel je fais gloire de ſoumettre toutes mes » penſées, toutes mes opinions & toutes les » facultés de mon être, certain, que tout ce » qui n'eſt pas conforme à ſon eſprit, ne peut » l'être à la vérité. Voilà mes véritables ſentimens; j'ai vécu, je vivrai, & je mourrai avec eux. «

****.

§. XIX.

S'il étoit poſſible de former une Colonie de femmes & d'hommes, libres de tout préjugé religieux, & nourris de ces grands principes de la Philoſophie moderne, *L'Ame eſt matérielle. Il n'y a point en l'homme de liberté. Intérêt & Vertu ſont ſynonymes. Les remors ſont le fruit des préjugés.* &c. Si, dis-je, il étoit poſſible de former une telle Colonie, & de la placer dans quelque lieu inhabité de l'Afrique ou de l'Amérique, je regarde comme démontré, qu'au bout de quelques années, les

Digitized by Google

Rélations que l'on auroit de l'union, de l'amitié, de la confiance, de la paix, de la prospérité, & du bonheur de ces nouveaux *Colons*, aideroient merveilleusement à anéantir l'*Evangile*, & à établir l'empire de la *Philosophie* par toute la terre.

Je remarquerai seulement, que, quelque fonds qu'on pût faire sur la manière de penser de ces *Envoiés*, il ne seroit pas mal, que l'on fit attention au Climat sous lequel ils seroient appellés à vivre; & que l'on ne choisit que des personnes à l'abri du grand feu de la jeunesse, de la fougue du tempérament, & du délire des passions. On pourroit, peut-être, prendre encore quelques petites précautions, de ce genre, pour assurer pleinement le succès de cette Expérience. Il seroit, par exemple, fort à désirer, que l'Auteur du *Système de la Nature* fût mis à la tête de cette Colonie Philosophique; mais il est trop utile, trop nécessaire dans l'Ancien Continent, pour qu'il convienne de l'inviter à passer dans le Nouveau. Ce grand homme seroit donc seulement prié de donner un *Code de Loix*, & un *Plan d'Education*, à l'usage de la Colonie, travaillés avec le plus grand soin, & fondés sur

Digitized by Google

les ſublimes Principes qu'il a poſés dans ſon immortel Ouvrage. Il paroit, qu'il a déja médité cet important ſujet, car il aſſure que » la » *Morale* & la *Politique* pourroient retirer du » *Matérialiſme* des avantages que le Dogme » de la *Spiritualité de l'ame* ne leur fournira » jamais. «

L'établiſſement d'une telle Colonie ſeroit d'autant plus avantageux, qu'à l'abri de tout préjugé, on pourroit y faire une foule d'Expériences, qui donneroient de grandes lumières ſur des Articles de la plus haute importance.

On pourroit y tenter, par exemple, d'exalter les Cerveaux à force d'Opium, pour voir ſi, par cette opération purement méchanique, on parviendroit (ce qui eſt très vraiſemblable) à donner à l'ame la faculté de prévoir diſtinctement l'avenir. Par-là ſeroit expliqué à jamais l'importun phénomène de ces *Prophétes*, qu'on ne ceſſe de nous oppoſer.

On y répéteroit une Expérience, que bien des gens révoquent en doute; c'eſt celle d'*Hoffman*, qui aſſure, qu'un homme ſtupide, ignorant, &, ce qu'il y a de plus ſingulier, incapable d'inſtruction, devint, en peu de tems, ſi ſenſé & ſi ſavant, après avoir pris de l'*E-*

lectuaire d'Anacarde, qu'il obtint une *Chaire en Droit*. On expliqueroit par-là, comment des *Pêcheurs* & des *Péagers* de Judée pûrent devenir, tout-à-coup, des *Docteurs en Morale*. De quel fâcheux Argument nous ſerions ainſi délivrés !

On y feroit l'eſſai de cette *Infuſion de Safran* que donnent, dit-on, les *Faquirs* & les *Bramines* à ces *Indiennes* qui ſe jettent ſur le bûcher où l'on brûle leurs maris, afin de leur inſpirer de la joye, à l'aſpect des flammes dont elles vont être dévorées. S'il eſt vrai qu'on puiſſe faire un tel breuvage, les Théologiens n'oſeront plus nous parler de la conſtance des *Martyrs* & de leur allégreſſe à la vue des Echaffauds.

On y diſſéqueroit tous les Géans que le hazard pourroit y amener, afin de découvrir, dans la ſubſtance intérieure de leurs Cerveaux, plus à portée des yeux que celle des cerveaux ordinaires, la combinaiſon organique d'où réſultent néceſſairement les facultés que l'on nomme *Intellectuelles*.

On pourroit même y diſſéquer quelques *Californiens*, ou quelques *Blafards*, des plus ſtupides, afin de déterminer, préciſément, ou à-

peu-près, la forme du Cerveau, requiſe pour que l'intelligence humaine ſe confonde avec l'inſtinct des Animaux.

L'éducation des Orang-Outangs n'aiant été confiée, juſques-à-préſent, qu'à des Matelots ou à des Saltimbanques Moreſques, un Auteur moderne aſſure, qu'elle pourroit être portée fort loin, ſi des Philoſophes prenoient à cœur de la diriger par des traitemens doux & des manières affables. En conſéquence, quelques-uns de nos nouveaux Colons, des plus patiens & des plus honnêtes, ſeroient chargés d'une douzaine d'Orang-Outangs, dont ils eſſaieroient de faire des *hommes*. Leur ſuccès, (qu'ils auroient tout lieu de ſe promettre, puiſque l'Orang-Outang a une langue comme nous, un cerveau comme le nôtre) démontreroit aux orgueilleux *Spiritualiſtes*, à quoi tient la différence entre l'homme & la bête. Il eſt aiſé de ſentir les précieux avantages que le Genre-humain retireroit de ces tentatives, & de pluſieurs autres du même genre, que je paſſe ſous ſilence.

Voilà, Monſieur, l'Eſquiſſe du grand *Ouvrage* auquel je vais travailler. Comme il ne ſera confié qu'aux Amis, bien éprouvés, de la

Digitized by Google

Philoſophie, je compte de l'intituler, *Inſtructions ſecrettes pour l'entier aboliſſement du Chriſtianiſme.* Aidez-moi dans un projet de cette importance ! Quel plus bel uſage pourroit-on faire de ſes talens & de ſon génie ? Ne déſeſpérons point du ſuccès, malgré ces hommes, dont on a ſi bien dit » qu'ils veillent au maintien » des droits de l'erreur ; qu'ils tiennent le bon» ſens aſſoupi ; & que, lorſqu'il ſe réveille, » ils le bercent de contes frivoles, pour le » rendormir. «

Je ſuis &c.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google